Maren et Marcelo Viñar

Fractures de la mémoire

Denoël

# Exil et Torture

Maren et Marcelo Viñar

# Exil et Torture

Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Patrick Guyomard et Maud Mannoni

33 rue de Fleurus 75006 Paris

© by Éditions Denoël, 1989
30, rue de l'Université 75007 Paris
ISBN 2-207-23553-X
B. 23553-4

# Présentation

*Maud Mannoni*

On trouvera rassemblé ici le témoignage d'un couple de psychanalystes uruguayens sur l'exil et la torture. Durant la quinzaine d'années passée hors de leur pays, ils ont tenté de ne pas effacer la mémoire d'un vécu de terreur, la mort demeurant par là, pour eux, ce qui peut aussi être soutien de la vie.

Le discours de l'analyste est le lieu où est parlée une pratique qui permet au corps souffrant d'être entendu. Si ce discours fait lien social, c'est aussi qu'il s'inscrit * en rapport à une lutte politique, voire idéologique, et cela, même si l'analyste s'en défend. L'éthique qui se dégage ici n'est pas élaboration d'une morale militante mais recherche concernant les conditions possibles d'une pratique analytique.

L'analyste, dans son témoignage, parle aussi du lieu même de l'analysand car il est pris, comme ses propres patients, dans un déchirement par où s'articule une différence entre savoir et vérité **. C'est de cet écart que se conforte la *résistance*. Contre celle-ci, Freud invitait à *faire* l'équivalent d'une révolution ***, Lacan, lui, a insisté sur l'importance

* Comme le rappelle E. Roudinesco, in *Pour une politique de l'analyse*, Maspero, 1977, pp. 47-50.

** Cf. J. Lacan, *Entretiens de Sainte-Anne*, 1971-1972 (inédit).

*** S. Freud, « Une difficulté de la psychanalyse », in *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Inconscient », p. 173.

qu'il y a à ne pas confondre le *faire avec ce qui est épinglé de révolution dans le savoir*. Ce contre quoi le sujet se protège, c'est, en effet, du fait de se trouver affronté au risque d'une subversion dans la structure du savoir, subversion qui pourrait entraîner un nouveau type de discours qu'il lui serait impossible de tenir. Et ce qui insiste, lorsqu'on tente de mettre en mots une vérité, c'est l'impuissance à trouver la parole pour le dire. Car une vérité ne peut que se mi-dire et c'est dans l'action ratée, comme dans le rêve, que se retrouve ce *rogaton de savoir* * qui est à assumer comme sujet de l'inconscient.

Si l'acte analytique ne peut être assimilé à une volonté de gouverner, d'éduquer ou de soigner, il se produit néanmoins en un champ social (institutions soignantes, éducatives) qu'il subvertit par la voie d'une restitution de sa parole au sujet, hors de toute fonction de maîtrise. Mais cette parole peut être forclose par le biais de l'administration qui en vient à exiger parfois que soient effacées la mémoire du passé et la trace des générations perdues, voire oubliées les traditions culturelles et la langue d'un groupe.

Qu'aujourd'hui les analystes aient gardé un certain effroi de l'inconscient, voire aient horreur d'une vérité qu'ils estiment alors ne pas avoir à être dite, cela n'est parfois que trop évident. On peut savoir gré à Maren et Marcelo Viñar d'avoir été de ceux qui se sont battus pour que l'histoire d'un peuple ne parvienne pas aux générations futures en étant détournée d'une vérité, pour que la mémoire ne soit pas tuée par le pouvoir du verbe. Cette histoire nous concerne tous : elle est la nôtre aussi bien.

* J. Lacan, *Entretiens de Sainte-Anne*, 1971-1972 (inédit).

*Chapitre 1*

# Les yeux des oiseaux

Elle est toujours là, devant moi, cette liasse de papiers. Je ne trouve jamais un moment pour jeter un coup d'œil sur ces feuilles jaunies, usées par le temps. Je devrais prendre la décision d'oublier, de jeter tous ces papiers à la poubelle, à l'oubli.

Un livre, pourtant, qui se trouve parmi tous ces vieux manuscrits, retient mon attention. C'est le rapport d'un congrès... C'était à Punta del Este, en 1970, juste avant Noël; l'été uruguayen débutait, éclatant, et les plages se remplissaient de vacanciers. Nous nous trouvions tous au *Grand Hôtel Casino,* imitation caricaturale d'un château Renaissance.

Je parcours plusieurs articles; je vois les noms de notre équipe du dispensaire en beaux caractères. On travaillait bien... Je lis : « Angoisse d'aliénation... dans un groupe d'enfants, un climat de terreur s'est créé progressivement... un des enfants s'est constitué chef assassin... Raphaël, les mains pleines de peinture rouge, joue le rôle du tortionnaire. Il attaque sadiquement le plus petit du groupe. » Je me demande d'où venait la violence de ces mots pour nommer le comportement de Raphaël? Nous commencions, sans doute, à pressentir, sans le savoir, ce que nous allions vivre dans les années à venir.

Songeuse, je reviens aux premières pages du livre : « Notre destin, celui du continent latino-américain... dépend de la science... La culture en sciences humaines constitue le fondement de la mise en valeur des ressources humaines... Et, dans ce sens, la psychiatrie... accomplit un rôle d'importance capitale dans la possibilité pour l'homme de participer pleinement au processus de développement de la civilisation humaine. » Ces paroles d'ouverture du congrès étaient prononcées par le recteur de l'université de la République d'Uruguay. Il y a quelques mois, nous avons appris sa mort en exil, à Caracas.

D'un geste brusque, je veux fermer le livre, mais il reste ouvert à la page de garde. Mon regard se porte, machinalement, sur l'inscription : « Imprimé dans les ateliers graphiques de la Communauté du Sud, Montevideo, août 1971... » J'avais suivi quelques enfants de cette communauté : Aléjandro... et d'autres. Quelqu'un m'a dit qu'Aléjandro vit à Barcelone; les autres sont en Suède ou en Australie, tous chassés par le régime.

Une curiosité me pousse soudainement vers le paquet abandonné. J'y trouve mon vieux cahier de notes. Là où il était rangé, les mites ont eu le temps, sans être dérangées, d'y faire leur lent travail d'effacement. De cette écriture passée, j'arrive à saisir le nom des enfants que j'ai connus quelques années auparavant.

Le printemps avait subitement succédé à l'hiver. Mes doigts caressaient les veinures de palissandre de mon bureau, lorsque mon regard se porta, au-delà de la fenêtre, sur la gamme des azalées fleurissant à l'ombre légère d'un peuplier. La rosée scintillait aux premiers rayons de soleil. On s'était installé dans cette vieille et confortable maison. Elle sentait encore la peinture fraîche. Isolée dans un coin de la maison, je pouvais travailler à l'écart des bruits de l'extérieur.

Ce jour-là, je recevais Mme A. Elle venait « pour un simple papier ». Son mari était en prison à cause de ses activités

politiques. Les autorités de la prison demandaient qu'un médecin spécialiste donne les raisons psychologiques qui pouvaient justifier une demande de visite de sa petite fille. En attendant l'heure de la visite, Mme A. avait rencontré une autre mère pour qui j'avais fait un certificat de ce genre. C'est elle qui lui avait donné mon adresse. J'éprouvai une certaine inquiétude en me demandant combien de certificats j'avais pu faire déjà. Il faudrait, me dis-je, que je trouve des collègues qui puissent partager ce type de travail. J'étais sûre qu'on devait contrôler les noms des médecins qui font de tels certificats. « Ils ont dit que c'était une question de routine... », me dit la mère qui parut se rendre compte de mon hésitation. Vraiment j'exagère, pensais-je. Me sentir persécutée pour si peu, après tant d'années d'analyse.

Je retrouve mon cahier bleu sur le bureau. Mathilde... Je vois encore ses cheveux et ses yeux de jais. Elle avait sept ans quand son père a été emprisonné. Elle était trop grande pour partager la visite dans la cour avec les tout-petits. Depuis plusieurs mois, elle n'a pas embrassé son père, elle, la seule fille, l'aînée de la fratrie. Elle est contrainte à l'interminable attente en compagnie de sa mère et n'est autorisée à parler à son père que derrière une vitre, en utilisant un téléphone qu'elle parvient difficilement à atteindre. Elle se dit, de manière décisive : « Je vais m'obliger à pleurer. » Quelques semaines plus tard, elle me raconte, en secret, qu'elle a réussi à entrer avec ses petits frères. « Cela ne m'a rien coûté, je pleurais pour de vrai et très fort... Je me suis laissée tomber par terre... les soldats ont eu peur en me voyant dans cet état et ils m'ont laissée entrer avec les petits... Ils ont demandé à maman si elle m'avait fait voir à un psychiatre. »

Pendant trois jours consécutifs, notre quartier a été fouillé. Ils étaient au moins six, mitraillette au poing, au fond du jardin. Mon fils et ses copains jouaient dans le sable. J'étais inquiète pour eux. Je me suis entendue dire : « Mais vous

ne voyez pas qu'il n'y a que des enfants! » Je parvenais mal à dissimuler ma colère malgré les précautions qu'on croit devoir prendre en de telles circonstances.

Les choses avaient vraiment changé. On ne pouvait plus se promener tranquillement dans la ville. Il devenait dangereux de sortir sans papiers. Déjà, nous regardions différemment nos voisins, toute personne de notre connaissance, et même les consultants. Le soupçon, la peur, la crainte de la dénonciation nous envahissaient peu à peu. Mais rien de tout cela ne transparaissait ni dans les séminaires ni dans les écrits.

Maria-José était une consultante qui me menait la vie dure. Le travail de la séance était ardu. Elle me bousculait sans répit. Lorsqu'elle s'absenta durant deux semaines, j'éprouvai un certain soulagement. Sa mère avait laissé un message laconique : des ennuis familiaux. A son retour, Maria-José me raconta. Les militaires avaient occupé leur maison un soir, car ils recherchaient son père. Il n'y avait plus rien à manger pour le petit déjeuner. La mère voulut faire des achats, mais ni elle ni ses deux frères aînés ne furent autorisés à sortir. Ce fut Maria-José, âgée seulement de six ans, qui put aller faire les courses. Elle cacha dans sa chaussure un bout de papier sur lequel était écrit un numéro de téléphone que lui avait donné sa mère. De l'épicerie du quartier, elle prévint son père de ne pas rentrer à la maison. Puis elle rapporta le pain et le lait. Les militaires attendirent en vain plusieurs jours et durent se résoudre à quitter la maison.

Nous étions en hiver. Ils firent irruption en pleine nuit. Ils fouillèrent partout, jetant tous les papiers par terre, pêle-mêle; des feuilles arrachées, les tiroirs renversés, tous les objets familiers devenus introuvables. Cela n'avait pas d'importance si ce n'est celle de se retrouver seule, sans même son vieux stylo qui ne vous quitte pas un seul jour. Pablo dormait. Il ne s'était pas réveillé. Demain, je devrai lui dire

ce qui est arrivé. Je ne sais si je trouverai les mots, surtout pour lui dire que son père n'est plus là.

Pablo sait que, pour la première fois, il pourra rendre visite à son père en prison. Il prépare avec soin un cadeau : un cendrier en céramique qu'il fabrique de ses mains. Il le peint de rayures multicolores. Inquiet, il me demande : « Tu crois que papa va se rendre compte qu'entre les rayures, j'ai mis notre drapeau? » Dissimulé, en effet, à travers les bandes de couleur, il avait peint le symbole du front politique auquel appartient son père.

J'étais épuisée, alors qu'il m'aurait fallu un surcroît de lucidité pour éviter tout faux pas. Je ne pouvais pas arrêter le travail. La vie devait continuer normalement. Encore ce matin j'avais eu au téléphone une mère qui demandait une consultation urgente; son nom me disait quelque chose; elle devait être la femme de cet ancien député dont j'avais vu le nom et la photo dans le communiqué de vingt heures.

L'après-midi, je recevais Rodrigo; un beau garçon de six ans, habillé d'un tablier blanc, le grand ruban bleu au col, comme tous les écoliers. Sa mère, déprimée, se retrouvait sans emploi. Son père avait quitté la maison pour militer dans la clandestinité. Depuis, Rodrigo régressait dans son travail scolaire et souffrait d'une incontinence urinaire. Il avait volé de l'argent à sa grand-mère. Au cours de la séance, Rodrigo n'arrive pas à parler. Il est là, tendu, figé, sur sa chaise, les mains dans les poches. Lentement, il retire sa main et me montre un paquet de bonbons. Il se met un bonbon dans la bouche et le suce. D'un seul coup, je vois son visage se transformer; quelque chose lui était resté à travers la gorge, bloqué. Il est là, son regard fixe sur le mien, paralysé, les larmes coulent de ses yeux.

Je tourne la page de mon cahier bleu. Je vois le nom de Sofia. Insistant, le souvenir de ce matin lointain occupe de plus en plus ma pensée. J'avais décidé d'amener les enfants au bois. La ville, encore vide, se réveillait paisiblement en

ce dimanche matin. Je prenais le chemin habituel. Au-delà de la place du Congrès, j'apercevais les vieux bâtiments de la faculté de médecine, les portes et les volets fermés, l'intérieur vide depuis des mois. Un peu plus loin, j'accélérais en passant en face du dispensaire où j'avais travaillé tant d'années, où je n'avais plus de place. Plus loin se dressait le long mur blanc, la porte baroque en fer forgé, gardée par deux mitrailleuses, et, au fond du parc, entourée de palmiers et de magnolias, la silhouette de la grande villa, siège du commandement de l'appareil répressif. Trois fois par semaine, des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards attendaient, alignés sur le trottoir, des nouvelles, une lettre ou un paquet de linge sale, de leurs proches disparus ou emprisonnés. Tout paraissait calme ce matin-là. Au-delà des villas, après le pont, s'étendaient les quartiers populaires. A ma droite, deux bulldozers déblayaient le terrain. Il ne restait plus que des décombres du monument construit collectivement à la mémoire des sept ouvriers trouvés assassinés dans leur local.

Sofia demeure associée à ce souvenir. Elle avait cinq ans. Je la revois. Son père est en prison. A chacune de ses visites, Sofia apporte ses dessins qui contiennent l'essentiel des messages qu'elle adresse à son père. Ses dessins sont soumis à un examen systématique à l'entrée. Un jour, la femme qui effectue ce contrôle raye à l'encre noire les hirondelles qui annoncent l'arrivée du printemps. « Il est interdit de dessiner des colombes », lui dit-elle d'un ton sévère. Dès lors, on ne trouve plus d'oiseaux dans les dessins de Sofia, mais elle dessine de nombreuses paires de petits cercles sur les branches des arbres. Ce sont les yeux des oiseaux cachés.

Dehors, le brouillard qui monte atténue la lumière de cette fin de journée à Paris. Je range mon cahier dans la bibliothèque et fais entrer Laure. Elle a quatre ans. Nous discutons de la possibilité d'un voyage pour rendre visite à son père qu'on a mis en prison avant même sa naissance.

Laure me dit : « Je veux aller voir papa... je vais apporter un cadeau surprise pour les méchants. » Elle dessine un paquet attaché d'un ruban. « Tu sais, ce cadeau, il a un truc. Ils vont l'ouvrir et boum!... les étoiles. » Avec fierté, elle lève son poing fermé.

Je reste accrochée à ce rêve qui, sans être de moi, n'est pas différent du mien. Nous étions emportés par des milliers de ballons de couleur, à travers l'océan, dans un long voyage. Hier j'avais retrouvé Anna. Nous nous étions connues il y a longtemps. Alors qu'elle avait trois ans, la petite avait été témoin, du seuil de sa chambre, de la destruction des livres et des meubles, des insultes à sa mère enceinte, des cris, des bourrades et des coups de crosse administrés à son père pour le faire sortir de la maison et l'emmener de force vers une destination inconnue. Anna, aujourd'hui, a six ans. Elle dessine une petite fille avec des ballons à la main. Elle me dit d'un air hardi : « Je vais aller lancer ces ballons avec ma maîtresse au-dessus de la mer... je crois qu'ils arriveront jusqu'à d'autres pays, parce que ce sont des ballons qui n'éclatent pas. Sur le ballon il y a le nom de l'enfant et de son école. Celui qui le trouvera répondra, j'en suis sûre... Je voudrais qu'ils arrivent chez Alicia, ma copine; elle vit juste en face de chez moi, là-bas. J'ai reçu trois lettres de l'Uruguay... Je prends trois ballons et je les envoie à la maison de mes grands-parents... Je crois que les ballons ne peuvent pas encore arriver là où est mon papa... pas maintenant... mais un jour... »

*Chapitre 2*

# Un cri parmi des milliers
## Récit de prison

Lorsque le camion militaire tourna au coin de la rue, il ne se rendit pas compte que sa réalité changeait de code.

On lui avait mis la cagoule et attaché les poignets avec du fil de fer et celui qui l'avait fait lui dit : « Vous savez, ce sont les ordres »; ce qui situait l'agression et l'indignation dans le registre humain de l'affrontement entre deux hommes. Il n'avait pas encore pris conscience que le fil de fer et la cagoule le changeaient d'homme en chose, faisaient de lui un paquet.

De fait, nommer les choses de cette manière lui prit beaucoup de temps et de travail. C'est dans cet univers différent qu'il lui fallait se situer s'il voulait fonctionner avec quelque succès, pouvoir habiter son corps et son esprit dans un monde où l'on n'est plus une personne mais un paquet qui roule vers un destin inconnu. Oui, reconnut-il beaucoup plus tard, découvrir cela et l'assimiler fut l'essentiel de son expérience en prison.

La perquisition de sa maison avait été un outrage : dix soldats tripotant ses objets aimés; mais s'attendre à cet outrage faisait partie d'une logique cohérente par rapport aux positions qu'il avait décidé d'assumer. Aussi ne gaspilla-t-il pas beaucoup d'énergie à s'indigner. « Au moins, se dit-

il, il ne nous arrive pas la même chose qu'à Untel, chez qui ils ont tout cassé. Ce n'est pas pareil d'être universitaire et de la bourgeoisie que d'être subversif tout court sans ces attributs. » Il se dit cela et il avait raison : l'appartenance de classe joue même avec l'ennemi.

Lorsqu'il avait embrassé sa femme et ses enfants, il n'avait rien ressenti. Même s'il devait plus tard évoquer mille fois cet instant pour éprouver et répéter mille fois le sentiment qu'il avait alors gommé. C'est que son esprit avait été, à ce moment-là, occupé par une seule idée, par une idée urgente : comment résister?

Cette question avait eu, sur le moment, une qualité presque sportive. Il savait que l'outrage et la torture l'attendaient et la terreur qui faisait battre son cœur ne l'empêchait pas de penser à l'expérience qui débutait comme à un rite de passage comportant l'aventure de la découverte d'une vérité sur soi-même; la croisée des chemins vers l'héroïsme ou la lâcheté ne manquait pas d'attrait.

« Fini le bla-bla-bla, affrontons la vérité. » Il se souvint du jour où, à l'âge de douze ans, dans son village natal, on l'emmena pour la première fois au bordel. Là aussi, il fallait y aller, même si on avait peur. La loi du groupe est plus forte que soi : il faut agir même si on en crève.

Il y avait longtemps qu'il avait choisi sa voie. Contre l'injustice et pour la révolution, pour une société sans classes. Touché par la souffrance du social – il n'y a pas de choix dictés par la conscience, c'est l'angoisse qui décide –, il avait été, à sa manière et dans son style, un combattant... dans le domaine du discours. Maintenant, il pouvait mesurer l'épaisseur de ses croyances et la consistance de sa conviction. Se dire révolutionnaire, c'est assumer la priorité d'un projet collectif, d'un au-delà qui exorcise la pauvreté de notre irrémédiable finitude et de notre petitesse. C'est tuer l'enfant-roi dans son isolement et sa bêtise.

Avec la peur, il sut un peu de tout cela et la dimension

de rituel initiatique teinta d'aventure l'horreur du vide qu'il commençait à vivre.

Sa pensée avait tant voyagé qu'il évalua à soixante kilomètres le trajet parcouru par le camion alors que, plus tard, la réalité lui montra qu'il n'y en avait eu que six ou sept. Pourquoi ces calculs devenaient-ils si importants? Il comprit par la suite que, s'il s'agissait bien de se situer, ce n'était pas géographiquement.

En arrivant, on lui retira sa montre, son argent et ses papiers. Et aussi sa ceinture. « Couvrez-vous, il fait froid là-bas », lui avait-on dit et il sentit, dans la trame du pull-over que sa femme lui avait tricoté douze ans auparavant, l'enveloppe de tendresse qui lui faisait maintenant défaut. Il réussit à voir une pièce sordide et devina un bureaucratisme imbécile comme celui de n'importe quelle administration. Il était trois heures du matin. « Ils sont comme les Parques, pensa-t-il, ils en imitent jusqu'aux horaires. »

Ce fut son dernier contact humain avant d'entrer dans le monde de l'obscurité, du silence et des bruits insensés, où le temps est autre, où le corps est autre, où tout change pour un ordre et une logique dans lesquels on n'est plus rien. Comment ne pas s'épuiser dans l'indignation impuissante?... Et dans le maudit et incroyable espoir que tout se termine rapidement... Ce que l'ennemi, par horreur de sa besogne ou par cruauté, ne se prive pas de promettre encore et encore.

Habiter ce nouvel univers requiert un apprentissage long et pénible. On reste là, debout et immobile, immergé dans l'immensité du vide. Seul, rivé à sa peur, à sa rage, à son indignation, sans humour. Rivé à ses valeurs et à ses projets, références valables, mais pas ici.

Le temps amer commença à s'écouler... Le froid et la fatigue le saisissaient toujours davantage. Il fallait s'habituer. Obstinément, il voulait mesurer le temps passé. Il ne pouvait

pas et se désespérait, tout en trouvant stupide cette préoccupation. Quelqu'un lui donna une cigarette. Il la savoura lentement et profondément. Plusieurs heures après – peut-être –, on lui passa la deuxième, et, au milieu du rituel : une gifle et une injure pour avoir fumé sans permission.

Il essayait d'imaginer le temps comme s'il était dehors... et sentait jusqu'au déchirement du travail qu'il aimait et qu'il ne faisait plus. Puis vint l'épuisement : un état de conscience gris et anéanti alternant avec des accès de furie impuissante. Quelqu'un lui donna un verre d'eau : « Bois vite, c'est interdit. » Quand il n'en put plus, il s'effondra et fut relevé à coups de pied. Mais cela valait la peine de changer de position, et les coups le firent moins souffrir que la station debout.

Qui fut assez bon pour le laisser uriner avant que sa vessie n'éclate? Comment exprimer sa gratitude à cette bonté anonyme?

Il avait imaginé mille fois les questions qu'on lui poserait, les réponses et les dénouements possibles. Il était sûr de se tirer d'affaire. Mais le pire, c'était que le moment crucial était reporté dans un temps infini de soif, de douleur, d'épuisement.

Ce matin-là, on lui avait enlevé la cagoule. « Ne parle à personne, ne regarde pas derrière toi », lui dit-on. Le hangar était divisé en cellules délimitées par des ballots de paille. Dans chaque cellule, un prisonnier. Là-bas, au loin, un vasistas. Une main téméraire, anonyme mais amie, lui passa rapidement, entre les ballots, une barre de chocolat. Un faible sifflement assorti d'un « prends camarade » et un « merci » en réponse, tel fut le dialogue dense mais bref permis par les circonstances. Il se détendit. Récupérer son champ visuel et le petit carré de ciel découpé par le vasistas le remplit de paix et de bien-être.

Dans cette économie du plaisir, ce qui est utile, c'est le

changement. Peu après, il entendit un bruit de pas derrière lui – à l'endroit qui correspondait à la porte, car il devait regarder vers le mur – et, sans y penser, il se retourna. D'un coup d'œil rapide, il vit un gringalet à l'air désagréable et au sourire goguenard, qui lui dit, sans plus de formalités : « Ah! tu veux épier, hein?... Tu vas voir ce qu'il en coûte à ceux qui désobéissent aux ordres. »

Un quart d'heure plus tard, il avait la cagoule, les mains attachées derrière le dos avec le fil de fer et il était debout. Une rage aveugle, incontrôlable, impuissante l'avait envahi. Il ne pouvait plus se contenir, il voulait crier, il voulait tuer. Il ressentit un vide noir dans la tête, tout tournait et il avait la sensation étrange – pour la première fois de sa vie – de ne plus pouvoir distinguer le haut et le bas. « Ça doit être un malaise », pensa-t-il, ajustant son savoir intellectuel à l'expérience de l'instant. Presque aussitôt, il y eut le bruit sec de son corps contre le pavé dur. Puis, le silence. Lorsqu'il en sortit, il avait la bouche sèche et le slip mouillé. Il avait froid. Il était sur son grabat de paille. Les soldats discutaient : allaient-ils le laisser là ou le renvoyer au châtiment? Il ne bougea pas comme s'il était encore évanoui, jusqu'à la relève de la garde. Il ne mangea pas, ne but pas et n'urina pas, et, avec cette ascèse, il arriva à contrôler l'horreur et l'indignation. Il pensa que, s'il ne bougeait pas, cela rendrait plus difficile aux autres d'agir avec sadisme. Il en fut ainsi.

Ils vinrent le chercher. Lorsqu'on changea son bandeau pour une cagoule, il vit de nouveau le hangar où il logeait et les tôles de zinc qui expliquaient la rigueur du froid. Le fil de fer, plus serré, lui liait les poignets dans le dos et non par-devant. Son cœur battait vite, le moment était arrivé. Il s'efforça au maximum de lucidité. C'était un instant grave. Il ne fallait pas faire d'erreur. Une heure plus tard il était de retour dans son lieu habituel, dans son temps amer. Dans l'éternité de son attente. La manœuvre l'avait démonté.

L'absurdité de l'urgence, d'un aller-retour dénué de sens, l'avait affaibli et il était plus fatigué qu'avant.

Une nouvelle fois, on lui dit : « C'est ton tour », et on l'emmena aux W.-C. Il marchait, terrorisé : était-ce bien aux cabinets qu'il allait, ou bien, au pas suivant, un précipice s'ouvrirait-il sous ses pieds comme c'était arrivé à Alvaro?

Il n'avait pas envie de déféquer mais fit un gros effort et y réussit. Au retour, il était satisfait et son corps lui faisait moins mal. Mais ce n'était pas la seule raison de son bien-être; il y avait autre chose. Il se donna un long temps de réflexion et conclut : « En fin de compte, si je n'avais pas réussi à chier, bientôt le besoin serait devenu impérieux et j'aurais fait sur moi, comme le pauvre gars d'à côté, qui en a pleuré. » Puis lui apparut une autre évidence : « Maintenant, ce qui me fout en l'air, c'est la fatigue, ils essaient de m'épuiser, ce que je dois faire, c'est me détendre et cesser de faire le con. » Par cette réflexion apparemment sans importance, il était arrivé à une découverte essentielle, il avait obtenu ou inventé une logique, un sens, dont il lui importait peu qu'ils fussent astucieux ou absurdes, justes ou idiots. Il avait découvert une intention supposée avec laquelle il pouvait fonctionner. Tout cela fut reconnaissable dans les effets : la conclusion très simple à laquelle il était arrivé produisit un changement radical dans son attitude. Il n'était plus obsédé par l'idée que la porte du hangar, dont le bruit lui parvenait cent fois par jour, s'ouvrait peut-être pour lui. Il se laissait faire au cours des faux appels, tant pour la photo et les empreintes digitales que pour la parodie d'examen médical avec les antécédents de maladies infantiles et le diabète de sa tante. « Que puis-je faire pour toi? » lui dit son ex-camarade d'études. « Appelle ma femme », lui répondit-il; mais il ne le fit pas, le salaud...

Il s'était donné une consigne : « Je dois me détendre. » Il avait une logique et un but. Cela lui permit d'inventer une

activité qui modifia toute sa réalité présente. Et aussi de découvrir et de se recréer un espace propre, qu'il évoque maintenant avec nostalgie, dans son incapacité à le reproduire.

Car l'agitation de la vie active l'empêche de reproduire cette activité, d'entrer dans cet espace que seule la prison lui avait accordé : la possibilité de remémorer et de vivre lucidement et intensément ses souvenirs. Jamais il n'avait été si proche de son enfance, de ses parents jeunes d'autrefois, de ce martin-pêcheur complice, qu'il observa pendant une sieste de l'été, dans le ruisseau (ce fait l'avait-il marqué parce qu'il se situait juste après la mort de sa grand-mère qu'il aimait tant?), de l'extase du corps nu de sa femme dans la lumière du moment le plus beau, de la laideur de son fils à la naissance, si laid et si beau, tellement sien...

Mais oui, c'est agréable de remémorer, de se souvenir jusqu'à la délectation.

C'est ce qu'il faisait lorsque l'officier l'appela. Ce dernier connaissait jusqu'aux moindres détails de l'affaire qu'il exposait avec délice et assurance. L'entrevue dura cinq minutes et il n'y eut pas de place pour les réponses qu'il avait préparées. Il apparut aussi, en passant, qu'ils avaient pris un chef guérillero, écrivain de renom. « Comme cela vous met mal à l'aise cette collusion entre la culture et la subversion! »

Il avait appris à attendre. Mais quel serait le dénouement de ces cinq minutes? « Heureusement que le salaud qui m'a vendu n'était pas au courant des autres affaires, comme ça les choses vont être moins graves. »

Pendant la monotonie crispée de l'attente, on vint lui dire qu'une perquisition avait été faite chez lui. Un dessin d'enfant avec une citation du Che au verso démontrait comment le fanatisme pénétrait jusqu'à l'endoctrinement des petits enfants. Un livre dédicacé par l'écrivain démasqué comme

chef guérillero établissait ses liens avec la tête de la funeste organisation subversive.

Cela, qu'il peut maintenant discerner comme la cohérence d'une logique de l'intimidation, eut sur le moment un effet de sidération et disloqua les limites de sa résistance; ce n'était plus seulement lui mais aussi sa femme et ses enfants qui étaient pris au piège, il ne s'agissait plus d'accusations « fondées » mais de n'importe quoi, qui, dans la fiction d'un tortionnaire, devenait une preuve accusatrice.

Il paya son manque de contrôle par une insomnie hallucinée. Dès lors, il eut le sentiment d'être seul au monde... en enfer... à la merci du diable. Et dans ce sentiment de solitude infinie, il fut happé par une seule urgence : sauver sa peau, à tout prix. Le reste n'avait plus d'importance, ni les autres, ni ses idéaux, ni sa cohérence : il était submergé par la solitude et l'intensité de son gémissement.

Au réveil, son égoïsme de la veille le rendit honteux et il reconnut le gémissant comme son ennemi intérieur. Il se souvint d'un bon mot de Groucho Marx : « A quoi pensais-tu, Groucho, quand, après le naufrage, la tourmente te jeta sur une île déserte? – A comment fabriquer un bateau », répondit-il.

Une bonne partie de la journée, il fut englué dans cette litanie désespérée : il n'y avait aucun bateau à fabriquer. Jusqu'à ce que, vers le soir – quand la garde eut relâché sa vigilance pour aller manger, et pendant qu'ils mangeaient et buvaient dans un chahut d'histoires grivoises –, il put desserrer son bandeau et observer par le vasistas une branche d'acacia secouée par le vent, sur un fond de ciel hivernal.

Ce fut l'acacia qui le fit sortir de l'enfer et l'aida à comprendre de quel bateau il s'agissait : c'était la mémoire. Il devait se souvenir qu'il y avait eu un avant, peuplé d'amours et de valeurs; que c'est seulement en conservant cet avant qu'il pourrait vivre un après, s'il y en avait un; et qu'il ne devait pas se laisser engloutir par le présent, vide

d'amour, habité de haine comme si c'était la seule vie possible. Alors il revint dans le monde du je-me-souviens et le vécu d'autrefois défila avec une lucidité dont l'intensité lui était inconnue. Et il sentit se déployer en lui le plaisir de l'épanchement, qui calmait la douleur de son corps et sa soif.

C'est pourquoi lorsque l'officier revint pour lui faire signer ses aveux, il était mieux préparé pour lui dire : « Je ne signe pas ça, vous défigurez tout et faites de moi un délinquant. » Après une pause, pendant laquelle le bel officier eut l'air de se mettre en colère, il dit simplement, presque avec flegme, comme un fonctionnaire qui fait son devoir avec sérieux : « Ça va vous coûter cher. »

Il dormait profondément quand ils vinrent le chercher. Toujours le rituel de la cagoule et du fil de fer. Ils le laissèrent dehors et il sentit que la nuit d'hiver le pénétrait jusqu'aux os. Il se demandait bêtement s'il tremblait de peur ou de froid.

Combien de temps se passa-t-il avant qu'on l'emmenât dans cet escalier hélicoïdal où les hurlements se faisaient de plus en plus proches? Combien de temps le laissèrent-ils là, rempli de panique et frappé de stupeur, dans l'antichambre de l'horreur?

Tout à coup, ils le saisirent par le bras et quelqu'un dit : « Tu vas balancer jusqu'à ta grand-mère. » Ils le plongèrent dans l'eau puante et glacée jusqu'à l'étouffement, une fois, deux fois, dix fois.

La mort avait ce même goût insipide et idiot, inutile, que le jour où, petit garçon, il avait voulu nager à contre-courant et s'était épuisé, avalant de l'eau et sentant qu'il se noyait, seul au monde, par bêtise.

Tout devint noir et vide comme cette nuit orageuse de nouvelle lune. En revenant à lui, il perçut des bruits et des odeurs de la campagne, on aurait dit qu'il y avait du vent.

fit sortir de ses gonds et il ressentit une fureur plus humaine et plus intense que celle que lui inspiraient les tortionnaires.

Sa fantaisie voyagea ainsi dans les mille galeries de son âme. Certaines intéressantes, peut-être de quelque valeur, d'autres accessoires, peut-être niaises et puériles, mais bien à lui.

Il s'assoupit ainsi, sombrant dans une anesthésie anxieuse – triste état d'âme –, toute conscience anéantie : *L'air est lourd comme le plomb/Venez vite, venez tous/Faire fondre le plomb* (Nazim Hikmet).

Lorsque le soldat vit la feuille blanche, il l'engueula et le gifla. Dans l'après-midi, un autre vint jouer les persuasifs et lui expliquer aimablement les avantages de la confession, le chemin facile qu'elle ouvrait et les éventuelles difficultés – avec allusions à l'horreur – dans le cas contraire.

Ce fut lui, le persuasif, qui l'emmena le lendemain au hangar, qui lui donna à boire, le laissa fumer. Avec des détours incompréhensibles, le persuasif lui dit : « Vous êtes célèbre, docteur, vous avez une renommée internationale. – Et alors? » demanda-t-il. « Rien, nous nous sommes renseignés. » Ce dialogue énigmatique prit tout son sens par la suite.

Ils le laissèrent végéter un temps interminable et vide. Son courage oscillait entre l'horreur de l'attente de la prochaine séance de torture et la délectation de son errance dans le monde des souvenirs. Il put ainsi comprendre ce qui fait l'unanimité des prisonniers : il est plus terrible d'attendre que de souffrir. C'est pendant ce temps d'attente que se trame la défaillance ou la cohérence. Mais il n'y eut plus de torture.

Il arriva laborieusement à la conclusion que le « nous nous sommes renseignés sur votre célébrité » n'en faisait pas

un bon candidat pour la torture. Plus tard, en sortant de prison, il apprit l'existence d'un mouvement de solidarité en sa faveur. Son retentissement avait réussi à lui épargner une partie de ses souffrances.

Après le rituel bureaucratique des juges et du procès, ils le mirent dans un hangar où les prisonniers avaient le droit de communiquer, et il apprit toute la grandeur et les mesquineries qui peuvent tisser les relations de trente-trois sujets enfermés. Il dut apprendre par l'histoire de Jacinto que la machine de la torture peut aussi parvenir à s'approprier cet espace de survie qui était donné par la mémoire.

Jacinto avait surmonté avec grandeur toutes les canailleries, tout le répertoire de l'horreur au menu des dictatures latino-américaines, il ne fut mis en échec que grâce à la part inaliénable de sa condition humaine.

Lorsque Jacinto termina son périple de plusieurs mois en enfer (ce qui multiplie par cent en douleur et en temps ce qui est raconté ici), ils le jetèrent au secret, sur la paillasse d'une cellule sans lumière. Il était là seul depuis une semaine lorsqu'il entendit, sur la paillasse d'à côté, les gémissements d'un compagnon de lutte. Peu à peu celui-ci fit des confidences, ce qui implicitement demandait la réciprocité.

Jacinto garda le silence autant qu'il le put jusqu'à ce que le besoin de se souvenir et de revivre le passé l'incitât à se confier lui aussi à son camarade. Une semaine plus tard, il apprit que ce soi-disant camarade était un tortionnaire déguisé et que leur conversation avait été enregistrée.

Lorsqu'il sortit, il n'était plus le même. Sa compagne lui dit que son regard avait changé : « Tu as les yeux enfoncés dans la nuque, dit-elle. – C'est à cause de ceux qui sont restés là-bas », répondit-il laconiquement.

Il avait perdu pour toujours son humanisme ingénu et il avait compris qu'entre lui et le fascisme, il n'y avait de place que pour le combat comme tâche prioritaire de sa vie.

Le choix du point de vue adopté dans ce récit vise à concilier deux exigences. Ma plume, à écrire la parole d'un autre, ne peut ni distinguer ni séparer la singularité de son dire du propre de mon écoute. Car le contenu de l'histoire – ce qui s'est réellement passé – est plus important que le *qui* du sujet. Il fallait s'approprier une réalité événementielle et y répondre par la production d'un récit, comme le faisaient les anciens aèdes.

Mais il fallait aussi se tenir en deçà d'un code théorique, qui aurait pu devenir très vite une grille de lecture. Sans cette précaution, le cabinet du médecin ou du psychanalyste risque de devenir le lieu de confirmation d'un corpus théorique antérieur à l'émergence d'une parole singulière.

*Chapitre 3*

# Pedro ou la démolition
# Un regard psychanalytique sur la torture

# INTRODUCTION

Ce texte traite de la vie et du destin d'un militant politique latino-américain. Un ami m'a dit : « En lisant ton texte, on ne sait jamais si on parle de psychanalyse ou de politique. » J'ai entendu cette critique comme un éloge : c'est sur la façon dont se nouent ces deux registres que j'ai voulu esquisser quelques notes pour susciter une réflexion.

Mon propos est de mettre au jour, dans une histoire concrète, quelques interactions entre un processus socio-politique et un destin individuel. C'est la zone intermédiaire entre un discours sociologique et un discours psychologique qui, comme telle, peut être lieu d'articulation ou de fracture.

Il s'agit donc de s'interroger sur les corrélations entre *structure subjective et idéologie politique*. La torture, par son caractère brutal, fait toucher ce point-limite où le destin individuel se conjugue à l'issue des procès sociaux.

Ni la « bonne » science avec ses hypothèses explicatives sur la résolution des angoisses primordiales ni le discours idéologique qui vous parlera de la formation politique du militant, ne donnent la clé de cet entre-deux, qu'il nous faut aborder en acceptant les risques d'un vrai non-savoir.

J'ai choisi pour cette histoire l'antihéros et son échec. Je

sais aussi comment de nombreux militants ont pu résister aux tortionnaires et à leur appareil, même au prix de leur vie. En choisissant l'échec, j'essaierai d'interroger l'issue la moins valorisée, la plus rejetée.

# HISTOIRE DE PEDRO

Pour l'empire d'Occident, que l'on appelle ici l'Alliance de l'Hémisphère, la dépendance de l'Amérique latine est la seule façon de pouvoir disposer des réserves naturelles de ce continent, encore non exploitées.

Le choix d'un destin personnel et collectif contenu dans le projet de Pedro et de sa génération, destin qui lui apparaissait comme le plus sain, le plus créateur, et même le plus évident, présentait donc un côté impossible; il était incompatible avec l'objectif de contrôle géopolitique du continent par l'impérialisme.

C'est à partir de cette erreur de calcul que va naître la catastrophe personnelle de Pedro.

Pedro entra dans une université libérale en effervescence, ouverte à la discussion scientifique et idéologique. C'est là que sa passion personnelle, naïve et romantique se trouva contaminée par la politique; c'est là que l'amour primaire qu'il pouvait éprouver à l'égard des affaires de son peuple s'habilla en idéologie.

A l'université, Pedro connut aussi la compagne qui devint plus tard la mère de ses enfants. Elle était différente; elle était née dans une famille où l'accès au marxisme se faisait par conviction intellectuelle, où la dialectique et le matérialisme historique conduisaient à une compréhension

scientifique du monde. Une essence différente de la vision empreinte de sensiblerie, voire mélodramatique, avec laquelle Pedro avait senti dans son village la réalité directe de l'injustice sociale. Les différences agissent comme des pôles complémentaires. Le travail, le militantisme et l'amour se fondirent en un même et unique alliage. Pedro était désormais maître de lui-même, comme le lui montraient ses réussites professionnelles et politiques... et sa conquête de l'amour. Ainsi en témoignaient ses enfants pleins de vie. Les gens qui l'entouraient étaient la récompense de la vérité de sa recherche. La vie était pleine. La révolution sans violence était en marche au sein d'une démocratie libérale.

Une autre génération formée de plus jeunes n'était pas d'accord avec l'ajournement des objectifs révolutionnaires. Inspirée par le Che, elle créa la guérilla. Le pouvoir politique fit alors appel à l'armée, laquelle, sur ce terrain particulier, n'eut pas de difficulté pour accéder à la technologie moderne des pays développés. Le rapport de forces était absurde, et les révolutionnaires furent écrasés avec violence et sadisme. Pourtant Pedro crut – et des milliers d'autres Pedro y crurent aussi – qu'ils continuaient à vivre dans une démocratie libérale. La violence du pouvoir était sadique, mais limitait ses victimes à la guérilla. Il s'agissait seulement de la règle du jeu d'une guerre inégale. Pedro était pacifiste, et il continua à lutter sur le plan politique, à jouer un jeu politique dans lequel il n'y avait pas de place pour les armes; c'était le jeu connu d'une démocratie qui avait simplement été atteinte par la violence.

Mais il n'en fut pas ainsi. Son arrivée au pouvoir, la destruction et la fin de la guérilla n'arrêtèrent pas l'action violente de l'armée. Une fois transgressée la limite initiale, la violence toute-puissante s'institua comme norme progressive, déchaînant une spirale ascendante et infernale, graduelle et méthodiquement calculée. Le concept de subversif et

d'ennemi de la patrie s'amplifia progressivement jusqu'à une dimension subjective qui se suffit à elle-même, comme la relation du paranoïaque à sa vérité : sont tels tous ceux qui ne pensent pas comme le pouvoir.

La liste des événements est connue et répétée : on déclare illégales les organisations syndicales et on poursuit leurs dirigeants et activistes. On ferme le Parlement et on poursuit les législateurs les plus fidèles à leur fonction; les autres s'assimilent au nouveau régime. Plus tard, on proscrit l'activité des partis politiques. On supprime l'université autonome. On ferme les journaux et on procède à la censure systématique de l'information.

Pedro ne pouvait pas renier sa vie et sa trajectoire depuis vingt-cinq ans. Avec une dévotion naïve, avec une croyance sereine dans la valeur et la rigueur de ses idéaux, il ne put et ne voulut méconnaître et éviter le destin que la vie lui avait montré. Comme dans *La Cerisaie,* à la moitié de sa vie, on ne peut éviter d'être ce que l'on est. C'est ainsi que des milliers de Pedro continuèrent à accomplir leur tâche, à réaliser leur destin. Il se trouvait seulement que cette tâche apprise durant deux décennies de dignité et de dévotion avait été qualifiée d'illégale par l'ordinateur dont l'intelligence avait discerné avec efficacité que l'élan et la vigueur de millions de Pedro n'étaient pas compatibles avec ses intérêts et ses visées sur la région. Les Pedro posaient des affiches dans la ville, ils ramassaient un peu d'argent et ils publiaient une feuille ronéotypée qui avertissait qu'on vivait dans une dictature et relatait des faits tragiques de souffrance individuelle et collective.

Dans le village de Pedro, de quelques dizaines de milliers d'habitants, trouver Pedro et sa ronéo était aussi facile que de savoir où s'imprimait la publicité de Coca-Cola. Alors, un jour, une patrouille militaire vint le chercher et on l'emmena dans une prison militaire. On emmena aussi sa femme. Ils le gardèrent une semaine debout, sans manger

et sans boire, en le rouant de coups et en l'humiliant. Ils le traitèrent plus mal qu'une bête. L'officier, sûr de son rôle sacré et d'être face au démon, lui dit qu'il devait dénoncer les gens auxquels il était lié. Pedro était homme et résista. On le suspendit par les poignets liés au dos, jusqu'à ce qu'il sentît qu'il s'écartelait. Il fut noyé mille fois dans de l'eau avec des excréments; on le tortura à l'électricité. Pedro résista bien. L'indignation même devant l'iniquité et la brutalité des méthodes l'aidait à se maintenir. La comparaison entre sa vie saine et pleine d'élan et le sadisme à visage découvert de la caserne lui permettait encore de discerner entre vie et non-vie.

Pedro ne sait pas quand et comment commença *la démolition*. On lui criait sa condition de délinquant et d'antipatriote, on lui en donnait des preuves évidentes; il avait écrit sur le mur : *A bas la dictature;* il avait ramassé de l'argent à des fins « subversives »; il avait rédigé dans la feuille ronéotypée des textes sur les transgressions et abus de pouvoir.

Il y eut un moment où Pedro commença à avoir avec lui-même une relation différente et à se rendre compte qu'il y avait des pensées et des conclusions qui ne provenaient pas de lui-même. « Je ne suis pas fou, se disait-il, mais il y a un autre en moi. » Dans le temps incommensurable de sa solitude, il commença à se parler à lui-même comme le faisait l'officier; il se disait des choses qui touchaient l'estime de soi et quelque chose se brisait dans le soutien et l'adhésion aux idéaux auxquels il avait toujours cru. Quelque chose de ce qui existe dans chaque homme, et que pompeusement on appelle conception du monde, commença à se désarticuler. Pedro tremblait et ne discernait pas ses réflexions de la folie. Petit à petit, il commença à penser que ses accusateurs avaient raison. En tout cas, ceux-ci parlaient avec fermeté; ils n'avaient pas, comme lui qui se creusait toujours la tête sur la vérité, de doutes, ni d'hésitations. On lui montra quelques-uns de

ses anciens amis qui gémissaient serviles et obéissants et qui avaient perdu leur dignité d'homme.

Pedro se sentait infiniment seul. Le monde de ses convictions, auparavant clair et vigoureux, se transformait en une silhouette floue, vague, presque inexistante, qui s'imprégnait peu à peu de sa saleté, de son urine, de ses excréments. Ses idées et son dégoût se mêlaient peu à peu et la seule chose qui restait claire, c'était la présence de l'officier, son uniforme propre, ses bottes lustrées. Son assurance et sa voix ferme lui disaient : « J'ai le temps qu'il faut, une semaine, un mois, une année. Certains résistent plus, d'autres moins, mais tu as vu, à la fin, tout le monde flanche, ils parlent. Tu vois ce qui te convient, tu m'épargnes du travail et tu t'épargnes de la souffrance, au bout du compte tu vas flancher. »

L'ordre du monde que transmettait l'officier pénétrait sa chair. Le reste, les choses d'auparavant, s'évanouissaient. Ce qui était immédiat et évident, c'était qu'il y avait deux sortes d'hommes : les uns étaient propres, leur rire montrait qu'ils étaient vivants, leur voix et leurs gestes manifestaient qu'ils étaient sûrs d'eux-mêmes. Et dans chaque acte quotidien comme le bain, les repas ou le repos, ils avaient le pouvoir de donner ou d'enlever. Les autres étaient sales et sentaient mauvais, ils rampaient en gémissant dans ces porcheries. Leurs voix n'exprimaient plus de contenu distinct, rien qu'une réitération monotone de cris de douleur et quelques insultes de rage. Les uns étaient le triomphe, les autres l'effondrement.

Pedro commença à croire que cette polarité était un ordre naturel à soutenir. Elle avait de la cohérence, ce n'était pas la confusion et la folie. Dans son horreur, tout ordre était vérité, même l'ordre fasciste... Pedro commença à admirer et à aimer l'officier dans son efficacité et son charisme.

L'autre Pedro qui naissait acceptait l'officier et rejetait les siens et son monde. Dans les moments où, sortant de l'anéan-

tissement, il pouvait s'arracher à la fascination, il se demandait que faire avec ce traître, avec cet être nouveau et inconnu qui était né en lui, que faire avec la force irrésistible qui le traquait et le contraignait à s'unir à ceux qu'il reconnaissait clairement dans ses moments de lucidité comme ses ennemis tortionnaires.

Pedro était né à une autre manière d'être : l'irruption de cette nouvelle identité, la tragédie de découvrir en lui « quelqu'un » dont il n'avait jamais soupçonné l'existence, induirent en Pedro un tournant psychique encore plus pénible et intolérable que celui qui avait surgi de ses horribles douleurs physiques. Ce matin-là, cela lui parut évident de signer l'acte que lui présenta et que lui lut l'officier. En tout cas, l'acte disait l'évidence de ce que tout le monde savait depuis toujours : la propagande politique, les articles de dénonciation, qui étaient ses amis, avec qui il travaillait. A peine un léger glissement de sens, un changement de registre, et la vie de Pedro se transformait en un dossier de délinquant. Pour l'officier, quand il lui disait qu'il s'agissait seulement de formaliser des faits évidents, objectifs, déjà connus de tous auparavant, s'agissait-il d'un rituel bureaucratique ou d'une sagace ambiguïté, préalable de manipulations ultérieures?

On organisait simplement, dans un langage docte et pseudo-juridique, une réalité qui, pour Pedro, était le jeu normal de la vie démocratique et qui, pour la nouvelle vérité du régime, était une grave contravention à l'ordre institué, un affront à la patrie, un attentat à la sécurité nationale. Et son auteur un traître, un délinquant, un être méprisable. L'acte présenté initialement comme une formalité pour mettre les choses en ordre pour que tout marche plus vite devint ensuite, par une manœuvre sagace, l'instrument prouvant l'abandon de lui-même, la soumission, la délation.

Et si Pedro était déjà un délateur, s'il était marqué d'une souillure qui allait déterminer son rejet par les siens, mieux

valait éviter de nouvelles et effrayantes tortures en répondant à quelques questions. L'officier lui paraissait bon, il lui promettait ce qu'il désirait : mettre fin à ses tourments, éviter, s'il collaborait, une prison qui était la mort vivante. De plus, Pedro cacha deux ou trois secrets essentiels ayant trait aux siens, et il sentit que la résistance se poursuivrait avec ceux qui le pourraient.

Pedro resta par terre, dans la porcherie, il n'eut pas de remords. Ces sentiments sont propres à un être indemne, et lui était détruit. Submergé par l'indifférence et l'anéantissement, sa tête et son cœur étaient vides. Une chose ou son contraire, ça lui était égal. Il n'était plus enflammé du désir de vivre, et persistait dans un temps amorphe, amer et indifférent. Il ne s'émut presque pas quand on lui parla de le libérer. En réalité, pour lui, c'était la même chose. C'est seulement plus tard qu'il trouva les mots pour définir ce dont il s'agissait : on l'avait démoli. Servilement, il accepta le discours sur le bien et le mal que lui tenait le militaire, il accepta le décalogue d'éthique bon marché qu'on lui récita : la dictature avait commencé un nettoyage à fond pour sauver la patrie, il ne fallait pas faire obstacle à ce nettoyage.

Il crut humblement que son absolution et son maintien en vie étaient le résultat de la magnanimité de l'officier qui lui parlait. Il vivait et pouvait sortir car l'officier était bon.

C'était l'évidence.

Au-dehors, la vie quotidienne du village où il avait vécu pendant quarante ans lui paraissait incompréhensible. S'assimiler à cette vie était une tâche titanesque, impossible. Tout le monde le regardait d'une façon différente. Certains glissaient des phrases fugaces, solidaires et amicales et s'éloignaient le plus vite possible. D'autres avaient le même ton et la même posture que l'officier; ils lui faisaient sentir le même mépris et la même humiliation; ils ne reconnaissaient plus la vie partagée du village pendant trente ans et lui

disaient que le pays se trouvait en crise à cause de mille Pedro nuisibles qui se trouvaient par là. C'était une tâche sainte que de les démolir. Avec ses enfants, c'était encore plus difficile. Ils se réveillaient la nuit, terrorisés par les cauchemars. Ils l'assiégeaient de questions sans fin sur la vérité et sur le mensonge, sur la justice et sur la persécution, sur sa condition de juste ou de délinquant. Ils lui demandaient la certitude qu'il ne les quitterait plus. Pedro ne pouvait pas répondre à ce harcèlement, son rôle de père était incompatible avec sa condition de mort-vivant démoli.

Il trouva un psychiatre qui l'écouta et lui donna des médicaments. Mais le pire, ce fut de retrouver sa femme. Il l'aimait comme on aime quelqu'un avec qui on découvre l'amour. Elle aussi avait été arrêtée; elle avait probablement reçu le même traitement et elle avait résisté. Ça se voyait dans ses yeux et dans sa façon de parler et de se comporter; seulement, le bras gauche témoignait du degré de l'horreur. Il était paralysé, on l'avait pendue trop longtemps. Pedro guettait le reproche et le blâme, mais ne recevait comme réponse qu'un silence doux et compréhensif.

Il l'aimait plus que tout, c'est seulement avec elle qu'il pouvait se raccrocher à la vie. Mais ce bras paralysé, toujours là, objectivait le courage auquel il n'avait pu accéder. Le fascisme avait provoqué une fissure impossible à franchir dans leur monde à eux deux qui, auparavant, n'avaient formé qu'un seul. Pedro ne pouvait plus la posséder. C'est cela qui guérit Pedro de son anéantissement indifférent : il devint fou d'angoisse et de désespoir.

Les mots essayaient d'harmoniser la situation, mais le bras paralysé, toujours présent, et l'échec du sexe marquaient l'incompatibilité.

Pedro fuit. Il partit dans un autre pays. Fuyait-il la présence de sa femme qui lui montrait ce qu'il n'avait pas pu être? Payait-il le fait que le fascisme l'avait vaincu et pouvait se servir de lui comme d'un pantin? Chez Pedro

était restée imprimée l'image triomphante de l'officier avec son air de croisé, et il savait que, dans son jeu d'opposition entre dieux et démons, il pouvait l'utiliser pour n'importe quel faux témoignage contre les siens.

Pedro fuyait la mort. Il se réfugia dans ce qui restait de vital en lui : son activité professionnelle. Un bon *curriculum vitae* l'aida à trouver du travail dans un pays voisin où il se livra avec passion et énergie aux tâches qui lui furent confiées. Il travailla avec passion du matin jusqu'au soir, jusqu'à ce que le sommeil le dominât. Son dévouement cachait sa crainte de la rencontre avec lui-même. Pour cela, le dimanche était plus difficile, voire impossible; le cinéma et une double dose de médicaments ne lui suffisaient pas pour fuir.

Mais personne ne peut vivre caché dans son travail et lui aimait sa femme. Elle lui disait : « Le moment est crucial, moi, je dois poursuivre mon action militante, je ne veux pas abandonner. » Les enfants criaient qu'ils avaient besoin d'eux ensemble. Pedro ne pouvait pas revenir et ne pouvait pas partir. Comment résoudre une situation comme celle-ci? « Les enfants ont besoin de nous ensemble. Comment rendre compatibles nos destins? Le sien de lutte, et le mien de fuite? » Le pouvoir violent résolut cette partie du dilemme; l'efficacité des militaires liquida toute possibilité de lutte dans le moment et réunit Pedro et les siens.

Reste la question du destin de la fissure ouverte.

Jouira-t-il de nouveau avec sa femme? Que sont devenus les milliers de Pedro qu'enflamma la passion de construire leur petit pays et qui vécurent pendant deux décennies immergés dans cette passion? Des centaines sont dans les prisons politiques de la Suisse d'Amérique *, autant ou plus de par le monde cherchant un lieu qui les laisse vivre.

* On appelait « Suisse de l'Amérique latine » l'Uruguay, à cause de sa petite superficie et de sa grande prospérité *(N. d. E.)*.

## UN REGARD PSYCHANALYTIQUE : LA DÉMOLITION

Mon intention n'est pas de présenter un cas clinique, mais de décrire une situation et de comprendre un processus qui est, je crois, l'axe essentiel de ce qui est à l'œuvre dans la pratique actuelle de la torture.

Je pense que, dans l'expérience de la torture, on peut distinguer trois moments successifs :

– le premier moment, le plus connu, vise l'annihilation de l'individu et la destruction de ses valeurs et de ses convictions;

– le deuxième moment débouche sur une expérience de désorganisation de la relation du sujet avec lui-même et avec le monde que j'ai appelée, suivant l'expression lucide de ce patient, *la démolition;*

– le troisième moment est la résolution de cette expérience limite.

Dans la dernière partie du travail, j'esquisse quelques réflexions sur les conséquences sociales, c'est-à-dire sur les effets de psychologie collective de la démolition comme fait individuel.

## L'EXPÉRIENCE DE LA TORTURE

Par quels moyens et de quelle manière la destruction et la dégradation du corps opèrent-elles comme préparation et déclenchement de la cassure et de l'effondrement au niveau psychique?

La question ne me semble ni oiseuse ni accessoire. On sait de l'ontogenèse des relations objectales que là où, aujour-

d'hui, il y a de l'amour, de l'adhésion ou de l'admiration à l'égard d'un idéal, d'une valeur ou d'une idée, il y a eu auparavant une relation d'objet qui impliquait le moi corporel et une érogénéité manifeste. L'idéologie et l'éthique sont des succédanés d'une matrice originelle où la dialectique des relations corporelles et des liens érogènes primitifs a un rôle structurant. La barbarie totalitaire a compris ce savoir psychanalytique (peut-être pas dans sa conceptualisation, mais sûrement au niveau de son efficacité) et utilise des méthodes très élaborées qui tiennent compte de cette vérité originaire : la primauté de la relation de l'homme avec son corps.

L'histoire de Pedro nous enseigne que, tant que la torture peut être perçue comme agression physique venant de l'extérieur, quelque chose de l'intégrité du sujet torturé est préservé. Le fait de résister et de lutter contre une agression épouvantable et condamnable lui permet de retrouver une manière d'être cohérente et soutenable : être quelqu'un et posséder un corps.

## LA DÉMOLITION

Il y a un moment (au sens structural du terme) où la souffrance du corps d'un sujet auparavant indemne se change en une expérience destructrice, de déréliction *. Ce moment se situe après un temps très variable de prison et de torture qui, selon la structure individuelle et le contexte, peut avoir

* On sait, avec Freud, qu'il s'agit là d'une expérience originaire de la nature humaine : prototype de la situation traumatique génératrice de l'angoisse. « En raison de la prématuration, de l'incomplétude avec laquelle l'être humain vient au monde, il s'établit un facteur biologique qui fait que dans les situations de danger extérieur la nécessité d'être aimé se développe. Nécessité qui n'abandonnera jamais l'homme... » (*Inhibition, symptôme et angoisse*, S.E. tome XX, p. 155, trad. franç., PUF, 1951, pp. 82-83).

lieu au bout de quelques heures, quelques jours ou quelques mois.

L'intensité de la douleur physique, la privation sensorielle (obscurité, cagoule), la rupture de tout lien affectif et effectif avec le monde personnel aimé depuis toujours, aboutissent à la seule présence constante d'un corps douloureux, souffrant, défait, totalement à la merci du tortionnaire, qui fait disparaître du monde toute présence qui n'est pas au centre de l'expérience actuelle. Nous appelons ce moment : *la démolition.*

La démolition est l'expérience de l'effondrement et de la folie – méthodique et scientifiquement induite – qui déplace l'individu de son monde aimé et investi pour le mettre en face d'un trou sinistre rempli de honte, d'humiliation, d'urine, d'horreur, de douleur, d'excréments, de corps et d'organes mutilés. Le monde propre du sujet, son univers d'investissement objectal se transforme, sous l'action des tortionnaires, en objet de crainte et de rejet. Tout cela s'inscrit dans un espace vécu comme incommensurable et dans un temps éternel, qui ont les caractéristiques du cauchemar et de l'espace onirique.

C'est, en effet, à un niveau régressif, dans un espace onirique, de cauchemar, que se produisent la désorganisation du monde objectal et la non-différenciation entre objets internes et externes; niveau inattendu d'une expérience qui mobilise des aspects inédits, des mécanismes non expérimentés dans l'histoire antérieure du sujet, où le martyre détruit le chemin de la maturation ontogénétique et réinstaure un système de relations objectales primitives qui oblige à restructurer, voire à fonder à nouveau le monde propre des valeurs. C'est à ce niveau de démolition et non comme sujet lucide qui choisit sa conduite que se décide le comportement ultérieur du torturé.

Comment et avec quoi se réorganise l'univers détruit? Au niveau de la démolition, il y a deux positions éthiques

irréductibles et antagonistes : celle du tortionnaire, avec sa logique de survie, de récupération d'une intégrité physique et d'un mode d'équilibre psychique; celle du torturé, qui tend à réinvestir son identité antérieure. L'une est présente, envahissante; elle a pour elle l'avantage d'être incarnée dans une présence. L'autre, éloignée et absente, représente la possibilité d'une cohérence avec ce que le torturé a été et a aimé, mais sa non-présence connote la mort. C'est à ce niveau que s'opère le choix. Dans la situation de déréliction, l'absence équivaut à l'agonie par manque d'une perspective de vie assurée depuis l'extérieur. Et la présence se convertit en possibilité de sortie, en promesse de restitution. C'est à ce niveau qu'a lieu le bouleversement profond des valeurs éthiques du monde antérieur du torturé : l'objet absent, aimé et perdu, se transforme en objet mort, persécuteur, à rejeter, et le présent haï apparaît comme désirable. La fascination recouvre l'horreur, et le monde moral change de signe.

## DÉNOUEMENT ET ISSUES

Nous avons soutenu que la démolition est une étape nécessaire et que son élaboration structure le destin des relations objectales et la conduite ultérieure du torturé.

Comment se réorganisent et se redéfinissent ces relations? Partons du récit de Pedro. Quelle est l'origine de l'attirance invincible et magique qu'il éprouve pour ses tortionnaires? Où se nouent l'horreur et la fascination?

Nous pensons que la nécessité impérieuse de réparer la catastrophe, inhérente à l'économie du psychisme, pousse à la recherche, chez l'autre accessible, d'une restitution du monde détruit. Dans cette situation, le seul être disponible dont le sujet peut attendre quelque chose en retour, c'est le tortionnaire. Au niveau dynamique, le conflit se joue entre l'acceptation d'un vide désespéré et une croyance aveugle

dans le tortionnaire – le seul « autre » objet disponible immédiatement – comme source de réparation *. La haine et la soumission fascinée au tortionnaire s'articulent alors à partir de la terreur et de la détresse.

La soumission et l'alliance avec l'ennemi, dont l'aveu et la délation sont les produits visibles extérieurement, sont le résultat de l'instauration d'une relation de complicité perverse entre le prisonnier et ses tortionnaires. Relation qui s'origine dans la nécessité de conjurer l'effroi de l'espace détruit, en le comblant du démon même qu'on voulait exorciser. De même que le délire est la guérison monstrueuse de la catastrophe psychotique, la relation de soumission perverse et masochiste est le produit de dégradation qui remplace la déréliction de la démolition **.

Est-il possible de concevoir une autre issue? Un autre

* Dans le texte déjà cité, Freud dit : « Le danger du monde extérieur est majoré, et l'objet, seul capable de protéger contre ces dangers... voit sa valeur énormément accrue... » Laplanche et Pontalis, en commentant ce texte dans leur *Vocabulaire*, ajoutent : « L'état de détresse corrélatif de la totale dépendance du petit humain à l'égard de sa mère implique l'omnipotence de celle-ci. Il influence ainsi de façon décisive la structuration du psychisme voué à se constituer entièrement dans la relation avec autrui. »

** Dans *Psychologie collective et analyse du moi*, Freud envisage la mélancolie et la perversion comme des variantes de l'identification psychotique. Il nous dit que chez le mélancolique, le clivage du moi en une partie flagellante et une partie flagellée renvoie à une relation intrapsychique avec l'objet introjecté de « critique implacable et cruelle autohumiliation » qui, dans son origine, fut hostilité et désir de vengeance contre l'objet.

Chez l'homosexuel, la conduite perverse a sa genèse dans le recours à une identification avec l'objet perdu, comme moyen d'y renoncer. Cette incapacité d'accepter et d'élaborer la perte amène le sujet à jouer le rôle de l'objet et à rechercher des objets d'amour afin de les traiter comme il s'est lui-même senti traité par l'objet originel, et conjurer ainsi sa perte.

En résumé, transformation de l'objet par déni *(disavoual)* et par sa suppression dans la constellation objectale; autoflagellation, comme expression de l'hostilité empêchée à l'égard de l'objet externe introjecté et comme méconnaissance de l'agression à l'égard de ce même objet.

Cette synthèse nous fournit les éléments de réponse à la conduite aussi fréquente qu'énigmatique au départ, par laquelle le sujet démoli cède plus facilement au tortionnaire persuasif et séducteur qu'à celui qui exerce ouvertement son rôle.

torturé nous donne la réponse : « Ce qui arrive, dit-il à Pedro, c'est que vous n'avez pas perdu la peur de la mort. »

Accepter la peur de la mort *? Nous pensons que la situation extrême de la démolition suscite l'émergence et la résolution de cette angoisse fondamentale devant laquelle les solutions sont toujours des solutions de compromis.

Au niveau psychologique, la mort a une définition négative. Elle ne peut pas se signifier. Elle est le silence et le vide. Elle est dépouillement de l'amour. Elle est reconnaissance de l'absurde et de l'impossible.

Accepter la mort, c'est admettre la cruauté de sa réalité et se soustraire à elle en lui résistant dans la rencontre et dans l'union des objets aimés qui transcendent les limites de notre disparition. La fuir, comme le fit Pedro, en aimant ses agresseurs, c'est l'illusion de la conjurer, en l'érotisant et en l'habillant de l'illusion perverse de la fascination : c'est, paradoxalement, la réalisation de la jouissance masochiste.

Pedro resta piégé dans l'immédiateté de son expérience, dans le « gouffre imaginaire » fabriqué par ses tortionnaires, qui était pour lui l'unique monde disponible. C'est seulement en dépassant l'immédiateté de cette expérience envahissante, en assumant l'horreur du néant et en acceptant sa propre annihilation que l'on peut redonner un sens à sa propre mort. Comme dans le jeu de la bobine, c'est seulement si la perte de l'objet se symbolise dans les retrouvailles avec ce qui est aimé et perdu que quelque chose du sujet restera indemne et renforcé.

* La nuance est décisive ; il ne s'agit pas de la mort réelle, mais de la conduite du sujet devant le scénario de sa propre destruction et de celle de son monde. Son destin matériel et objectif, le prisonnier le sait, ne lui appartient pas. Même s'il voulait se supprimer, les moyens pour le faire lui manqueraient. La mort réelle se trouve dans l'orbite des décisions et des désirs du système de torture et un peu dans le hasard des limites de résistance. Le protagoniste n'est maître que de ses craintes et des moyens de les résoudre.

## LA DÉMOLITION EN PSYCHOLOGIE COLLECTIVE

Les nécessités de notre développement ont abouti au schématisme d'une seule alternative : celle du héros et du démoli. Peut-être sommes-nous tombés dans une perspective qui est celle des témoins de la tragédie (la famille, les amis, les groupes et organisations politiques), toujours prêts à juger et à coller sur les Pedro l'étiquette de traître.

Quittons Pedro, et de sa place interrogeons les témoins. Comment résonne son histoire en nous? Nous est-elle lointaine? Est-elle de l'autre côté de notre peau? Quelle est notre distance à ce drame?

Je pense que face à des faits tels que la démolition quelque chose est à l'œuvre de ce que Freud note dans le fantasme « On bat un enfant » : « Sous l'influence de certains récits, l'imagination commence à inventer toute sorte de situations et systèmes dans lesquels les enfants sont frappés pour leur méchanceté et leurs mauvaises habitudes... » C'est-à-dire que, au-delà de ce qui est objectivement horrible dans la torture, les récits qui en émanent lui confèrent une place limite entre le réel et le fantastique, un suspens et une incertitude qui sont le mélange du délire et des événements réels. Point d'intersection que Freud privilégie pour l'émergence de l'inquiétante étrangeté *(Unheimlich)*. A côté de l'épouvante réelle, la torture est un écran projectif qui, comme dans le fantasme de « On bat un enfant », réunit l'émergence du fantasme sadique avec la satisfaction voyeuriste et masturbatoire.

On sait que la confirmation par la réalité d'un fantasme refoulé ou l'émergence d'un reste animiste collectif, en provoquant la convergence du réel et du fantastique, déclenchent un maximum d'horreur. La reprise au niveau de la rumeur d'histoires de torture réelles et fantastiques comme sujet constant, récurrent et répétitif, conditionne une stéréotypie

dans la vie relationnelle de la société opprimée : dans les groupes d'amis, les anniversaires, ou n'importe quelle autre rencontre sociale, on aborde la torture et la démolition comme thèmes constants dans la conversation.

Pour transmettre sa réalité et sa charge fantasmatique ou pour les réfuter, le thème est central et inéluctable, et je présume que ses effets englobent tous les niveaux et conduites de la vie.

C'est pour cela que l'existence de quelques douzaines ou centaines de Pedro devient une expérience universelle des sociétés soumises à la violence politique. On ignore encore l'aboutissement de cette expérience; mais, à mon avis, elle mènera soit à la révolte violente (et sanglante), soit à une soumission dont les effets ne se limiteront pas au politique mais appauvriront et paralyseront tous les niveaux de la vie sociale et culturelle.

La démolition vécue par Pedro présente donc la double dimension d'une tragédie individuelle et d'un phénomène central de psychologie collective.

*Chapitre 4*

# Pepe ou le délire du héros

L'Uruguay, jusqu'en 1960, offrait une physionomie que nous pourrions comparer à celle de l'actualité européenne dans son répertoire de possibilités et de contradictions. Économistes et sociologues parlaient de niveau de vie, d'indices sanitaires, de revenu par tête et de mobilité sociale, et donnaient ainsi à notre pays un profil plus européen que proprement latino-américain. On soulignait sa situation d'exception par cette ritournelle répétée jusqu'à aujourd'hui : « La Suisse d'Amérique. »

C'est à ce contexte qu'appartient l'histoire de Pepe.

L'adolescence et la jeunesse de Pepe coïncident avec la perte de ces valeurs libérales et l'installation progressive de la dictature militaire la plus violente et sanglante qu'ait connue ce pays.

Pour les jeunes de cette génération, dans un pays en convulsion, le choix du destin passe par la politique.

Pepe était responsable d'une cellule de la faculté X, et accomplissait rigoureusement ses fonctions de militant : la nuit, il collait des affiches, il distribuait les tracts clandestins dénonçant les atrocités du régime et appelant à la lutte; il planifiait l'organisation de ses camarades et essayait de convaincre ceux qui n'étaient pas militants.

Deux fois il fut emprisonné lors des rafles d'intimidation que le régime organisait contre les militants.

Quelques semaines de mauvais traitements et de menaces destinés à effrayer et infléchir ceux qui luttent ne furent pas suffisantes pour modifier le comportement de Pepe, qui retourna aux risques quotidiens de sa vie d'étudiant et de militant.

La troisième fois, son sort fut plus dur : celui que l'on réserve aux tenaces, à ceux qui, bravant la tyrannie instituée, sont qualifiés par la bureaucratie de la torture d'« irrécupérables ».

La soif, la faim, la station debout prolongée, constituent le premier chapitre du martyre. Un temps infini – objectivement entre huit et vingt jours, mais, dans la subjectivité du temps vécu, marqué par l'alternance sans fin de l'horreur et de l'anéantissement. Une solitude éternelle qui s'interrompt seulement lorsque, tombé, exténué, « le bon » de l'équipe de torture lui apportera un verre d'eau ou un bol de soupe, lui disant qu'il ferait mieux d'accepter les exigences des autres tortionnaires. Illusion de ne pas être seul, illusion qui cesse quelques minutes après, avec le coup de pied rompant le mirage du repos.

A un certain moment – deux semaines peut-être? –, Pepe commence à avoir une relation inédite, bizarre, avec son corps : il sent que celui-ci ne lui appartient plus; chaque fois qu'il tente de se le réapproprier, les douleurs sont trop fortes. Il peut donc seulement choisir, soit de renier ce corps, aliénation qui l'effraie, soit de concentrer toute son attention sur une étude minutieuse des postures les moins insupportables et du temps pendant lequel il peut les tolérer. Pour Pepe, ce jeu obsédant est très important. Le contrôle volontaire de ses muscles, de sa vessie et de ses intestins est la tâche la plus sérieuse dont il ait à s'acquitter. Destiner une telle énergie à ce contrôle n'est imbécile qu'en apparence; cela lui permet de ponctuer ce temps infini sans devenir fou.

En plus, il sait qu'il peut s'écrouler d'épuisement. Et s'il tombe, le garde s'acharnera sur lui, le mettra de longues heures les bras à l'horizontale, un tréteau entre les jambes qui, en s'incrustant dans le périnée, lui provoquera un tourment indicible. Et s'il retombe dans un cri désespéré, il sera frappé avec des bâtons ou malmené par des chiens. On exigera qu'il dise, au milieu des rires bruyants : « Je suis un chien de bolchevik, je suis un communiste immonde. »

> Et l'humiliation est pire que la douleur.
> La douleur, c'est avec moi-même.
> Si je lâche, je fais plaisir à ces salauds.
> Et là, je meurs... Je ne m'estime plus.
> Il ne me reste rien.

Sa pensée aussi prend quelquefois des chemins étranges. Pepe, avec panique et stupeur, se réveille, découvrant qu'il n'est plus le maître de sa pensée. Combien de fois l'errance de son imagination l'entraîne-t-elle à son bistro habituel?

> Quelle soif il avait ce jour-là! Comme toujours, Manuel, le patron du bistro, traînait en bavardant avec chacun de ses clients. Comme toujours, il charriait les habitués au lieu de leur servir la bière tant attendue. « Arrête ton char, tu me sers ou quoi? – Salaud! tu vas me la renverser! »

Les voix dans lesquelles Pepe s'embrouille ne sont pas seulement des hallucinations. Ses gardiens s'amusent à lui donner la réplique et font monter l'ambiance de son supplice de Tantale.

Pepe se réveille, pleurant en lui-même.

Une fois même, cela va plus loin :

Ta vieille t'appelle au téléphone. Elle dit qu'il faut que tu rentres, on t'attend à la maison, la bière est au frais... et ce soir, il y a un super pot-au-feu.

Et Pepe commence à partir.

File-moi le téléphone de ta vieille, comme ça, on lui dit que tu arrives.

Et Pepe dit :

Cinquante-neuf...

Qu'est-ce qui l'arrête? Quelle « raison » l'avertit qu'il ne peut pas dévoiler ce numéro? Que ce renseignement peut mettre sa mère en danger? Pourquoi à ce moment se réveille-t-il et découvre-t-il ses tortionnaires, morts de rire?

L'officier hautain est catégorique et coupant :

Tu es fiché. On sait qui tu es et que tu veux jouer les durs. Et après un résumé précis des activités de Pepe, il conclut : Pour les durs, on a un traitement spécial. Tu choisis : ou tu te mets à table ou tu as droit au grand jeu. Mais je te jure que tu vas finir par reconnaître que tu n'es qu'une merde.

Pepe ne sait pas combien de temps durent les séances, ni l'attente qu'il ressent plus terriblement encore. Il se rappelle l'électricité, la noyade dans de l'eau avec de la merde, et le jour où ils lui ont ouvert l'anus pour y introduire des tracts qu'il distribuait. Tous ces souvenirs-là sont confus.

Tout ça, c'est une histoire de dingue. Je ne sais pas combien de temps ça a duré, ni combien de fois on me l'a fait, ni ce que je faisais quand ça se passait.

Parce que, quand on te détruit, tu ne penses plus, il n'y a que la peur. La trouille prend la place de tout. Ce dont je me souviens bien, oui, c'est quand mes amis sont venus. Il y avait tous ceux de ma classe et quelques-uns de mon groupe de militants.

Ils venaient me voir. Un par un. Ils avaient l'air de faire la foire. Je leur ai dit : « Mais vous êtes dingues. Qu'est-ce que vous foutez tous ici? »

Alors mon pote, « Grande Gueule », m'a dit : « Mais t'es taré, ou quoi? Quelle question! Tu sais pas qu'il y a un examen de torture? C'est pour ça qu'on est là. C'est pas de la tarte, mais on y arrive. Le tout est de laisser venir la première attaque et de tenir le choc. Après, ça se supporte. Tito, il a failli lâcher, mais ils l'ont laissé pour une deuxième convocation.

– Alors, Grande Gueule, on doit tous y passer? »

Et Grande Gueule, *texto,* m'a dit : « Oui, on doit tous y passer. Tout le monde y va. Et toi tu ne vas pas flancher, Pepe. Tiens le coup! »

C'est par la présence hallucinatoire de ses compagnons, de son compagnon, que Pepe se munit d'un espace ludique et onirique qui donnera à sa terreur le sens d'une lutte et lui permettra de rester invincible face à la technique sophistiquée de ses tortionnaires. Pepe suivra la consigne de Grande Gueule : maintenant, il peut endurer jusqu'à la mort, parce que, cet examen, il faut le passer.

Il sort quelques mois après, sans procès. Sa mère l'embrasse, il a le pot-au-feu et la bière bien fraîche. Et les marques de la torture n'arrivent pas à entamer l'immensité de son sourire.

Quelle chance que je puisse vous raconter cela à vous qui êtes docteur. Je suis resté à moitié idiot, et quand

ils m'ont dit que Grande Gueule n'a jamais été en prison, j'ai commencé à ne plus rien comprendre.

Et comme je ne veux pas raconter à mes vieux ce qu'ils m'ont fait, si je ne parle pas à quelqu'un, je sens que je vais perdre les pédales.

Cette histoire m'a été racontée il y a onze ans, et je l'ai écrite il y a six ans. Si j'avance certains arguments, si je la propose comme objet de réflexion, c'est parce que je ne la considère pas comme exceptionnelle, mais au contraire comme ordinaire et exemplaire de l'histoire latino-américaine de cette époque.

Dans un autre texte, j'ai raconté et analysé le dénouement contraire, comment le trouble de la pensée mis en marche par le martyre de la torture débouche sur une production onirique ou hallucinatoire de fascination pour le tortionnaire (voir « Pedro ou la démolition »).

Le moment hallucinatoire, tel qu'il est décrit dans les histoires de Pedro et de Pepe, apparaît dans un champ d'observations cliniques tristement étendu. Cette fréquence et cette constance nous invitent à penser qu'il ne s'agit pas d'une exception liée à la structure d'un sujet, ou de la singularité d'un « cas » rencontré, mais plutôt du passage ou du dénouement nécessaire d'un processus intelligent et calculé par un pouvoir politique.

C'est peut-être faire violence à la psychanalyse que de la faire se mouvoir dans des territoires si éloignés de ses préoccupations habituelles. Une extrapolation réductrice est toujours possible. Chaque fois que nous avons abordé ce thème, prétendant susciter une réflexion analytique, nous avons été traités d'humanistes pamphlétaires. Mais entre le cloisonnement de la *doxa* freudienne et le risque de la transgression, je préfère ce dernier.

Par quels chemins la torture mène-t-elle à l'hallucination? De quelle manière le fou que nous portons en nous et qui

émerge dans cette situation extrême peut-il servir des valeurs éthiques aussi antinomiques et nous mener à l'alternative si souvent présentée entre le héros et le traître?

La torture ne peut-elle, en tant que situation limite, nous enseigner quelque chose sur notre relation à nos valeurs éthiques, généralement moins questionnées dans la socialité habituelle?

Il est bon, je crois, de commencer par un détour en reprécisant le concept de torture, souvent adossé à la notion de mauvais traitements et de violences physiques et psychiques. Dans certains écrits sur ce thème, provenant d'Amnesty International, des Nations unies ou d'autres secteurs préoccupés par les droits de l'homme, l'approche du problème se satisfait d'un tel découpage. Tout en respectant cette tâche, nécessaire mais non suffisante, je voudrais souligner ce que cette approche méconnaît. Les témoignages et les travaux abondent sur l'inventaire de l'horreur et ses conséquences médico-psychologiques. Les agressions physiques (faim, soif, sévices, martyre raffiné) et psychiques (isolement, privation sensorielle, messages contradictoires) sont, dans ces travaux, l'axe fondamental de compréhension, ce qui peut donner lieu à un glissement vers la fascination voyeuriste. Par opposition à cette approche, à cette attirance visuelle de l'horreur, la parole de Pepe (et celle de Pedro) s'organise hors l'inventaire descriptif des techniques. Une phrase revient et insiste : « Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir; c'est l'horreur. » Ici, ce qui ne peut être nommé prend la place du descriptif. Le répertoire des différentes formes de violence n'est pas ce qui compte. Le temps infini, l'horreur sans limite, les conditions d'isolement, l'étrangeté, la solitude ainsi que la succession de messages fragmentaires et contradictoires qui conduisent à la folie décrite dans le syndrome de privation sensorielle, ce sont eux qui constituent les éléments essentiels et ordonnateurs.

Face au texte de Pepe, il est facile, bien que stérile, de se laisser piéger par l'opposition esprit/corps et de discuter sur la psychogenèse d'un délire ou l'organicité (métabolique) d'un cadre de confusion onirique. Le texte de Léo Bleger, « A l'horizon * », nous avertit de cette récupération dans un discours médico-scientifique, récupération rassurante dans la mesure où elle inverse la réalité que nous abordons et la soumet à des codes connus. La lecture de la littérature médicale et psychanalytique sur les camps montre que celle-ci procède tout à fait à cette réduction.

Cette définition médico-scientifique efface l'essentiel : la torture est partie (nécessaire) d'un projet politique et d'un système de pouvoir. Le calvaire de dizaines ou de centaines de personnes est suffisant pour que la société dans son ensemble en soit affectée. Le but manifeste d'obtenir les renseignements et l'aveu est accessoire par rapport au projet final de terroriser et de soumettre; la cible est plus la collectivité que la victime elle-même.

Je propose donc la définition opératoire suivante : « La torture est tout dispositif intentionnel, quels que soient les moyens utilisés, mis en place avec la finalité de détruire les croyances et convictions de la victime pour la dépouiller de la constellation identificatoire qui la constitue comme sujet. Ce dispositif est appliqué par les agents d'un système de pouvoir totalitaire et est destiné à l'immobilisation par la peur de la société gouvernée. »

Revenons à Pepe, à son hallucination – peut-être seulement un rêve éveillé –, qui s'est produite dans ce moment d'épouvante, plus intense et durable dans la torture que celui que nous connaissons dans le cauchemar de la vie quotidienne. Freud ne nous a-t-il pas appris que l'expérience extrême amplifie, mais n'innove pas, n'invente pas?

Quelle est donc la fonction de l'hallucination? Dans l'étude

* *Psychanalystes*, n° 13, octobre 1984.

du cas Schreber, Freud écrit : « Ce que nous prenions pour une production morbide, la formation du délire, est en réalité une tentative de guérison, une reconstruction *. » L'hallucination, explique-t-il dans un autre texte (l'« Esquisse d'une psychologie scientifique »), tend à annuler le sentiment de précarité et de désarroi, à supprimer l'abîme ouvert par l'absence de l'autre aimé et nécessaire.

Le sujet se constitue à partir de l'autre, des autres. Leur présence consistante et sûre est le soutien de l'Idéal. C'est cela que Pepe manifeste dans sa production onirique et c'est là même que Pedro échoue. Chez Pedro, l'effondrement de l'Idéal crée un abîme qui marque l'absence de l'autre aimé et nécessaire. C'est dans ce vide que peut entrer l'ennemi comblant l'effondrement par l'immédiateté accessible. Chez Pepe, contrairement à Pedro, il est clair que l'hallucination rend l'horreur plus vivable.

Doit-on chercher seulement dans les racines de la pathologie individuelle et familiale un traitement aussi antinomique de l'Idéal dans sa fonction éthique? Je pense que la *doxa* freudienne répondrait affirmativement, mais en est-il vraiment ainsi? Comment le fou qui surgit dans la situation limite se fait-il héros ou traître? L'expérience de la torture ne serait-elle pas révélatrice d'impératifs tacites du lien social qui sont indicibles dans la vie ordinaire?

Les histoires de Pepe et de Pedro m'ont appris quelque chose sur la fonction de la mémoire comme recours, et sur son effacement comme défaite, deux issues qui ouvrent des possibilités différentes pour vivre la menace de mort et la possibilité de mort réelle qui existe dans la torture.

Je voudrais enfin, pour ouvrir le débat, formuler cette interrogation : faut-il chercher cette mémoire – comme soutien symbolique – et l'oubli – comme fonction d'effacement et de méconnaissance – uniquement dans l'ar-

* S. Freud, « Le président Schreber », *Cinq psychanalyses*, PUF, p. 315.

chitecture individuelle de la personnalité? Ou faut-il les rechercher dans la trame collective de la mémoire sociale, dans ses modes de traitement des effets intolérables de la violence sociale?

*Chapitre 5*

# Exil et torture

## L'EXIL

Une famille originaire du sud de l'Amérique latine, exilée en France depuis quelques années, reçoit la visite du grand-père. Un jour, le petit-fils de quatre ans – après avoir entendu ce vieil homme à la voix rauque et au parler cérémonieux et sentencieux d'antan – dit à sa mère : « Mon grand-père est méchant parce qu'il parle " vieux ", et je ne comprends rien à ce qu'il dit. Toi, maman, et papa, vous parlez trois " vieux " et trois " nouveaux ", alors je comprends; mais si vous me parlez trois " vieux " et un " nouveau ", c'est pas bien, je ne comprends rien. »

L'enfant utilise le mot *viejo,* qui, en espagnol, renvoie à plusieurs significations : l'ancien, le vieillard, l'abîmé, le passé. Le *viejo* est, pour l'enfant, cette présence mal connue et non familière du grand-père; cette langue – l'espagnol – qu'il ne connaît pas bien, cette histoire – celle du grand-père et de ses parents – qui lui échappe... Et c'est de ses parents, dont il sait la double appartenance, que l'enfant attend une langue nouvelle qui fasse lien et équilibre entre ces deux mondes, l'ancien qu'on a perdu et le nouveau où il est né.

Nous reprenons, de cette sagesse de l'enfant pour se frayer

un accès aux chemins de l'exil, les deux termes, l'ancien et le nouveau, pour développer notre réflexion.

L'*ancien,* c'est le fait d'avoir habité un endroit, de l'avoir aimé, d'avoir fait corps avec lui, avec son histoire, de s'être plongé dans ses passions, qu'elles soient fondées ou absurdes. L'*ancien,* ce sont ces choses que j'ai faites miennes, et qui ont fait de moi ce que je suis. C'est la charnière où le « je » et le « nous » s'articulent en une succession d'accords et d'oppositions, où s'est noué ce que l'appartenance peut avoir de libre et d'aliénant. C'est la trame d'une histoire personnelle et collective qui tisse en chacun une trajectoire familiale, professionnelle et politique; et c'est cette trame qui, ici ou là, permettait à chacun d'ancrer sa passion révolutionnaire et de s'inscrire dans la violence symbolique d'une transformation. Au niveau plus archaïque, tout cela est étayé par un vécu corporel : le climat, les couleurs, les odeurs, les recoins chéris où mère et paysage se confondent en une image unique. L'Amérique du Sud, c'est l'Amérique latine : le fonctionnement de la famille étendue imprègne tous les rapports. Est-ce pour des raisons ethniques, culturelles ou climatiques? En tout cas, cette famille étendue n'a pas d'équivalent dans l'individualisme de la prospérité européenne.

L'*ancien,* la nostalgie d'un paysage maternel, s'offre à la mémoire comme cadavre et comme lieu privilégié de l'extase. La nostalgie – douleur du retour – reproduit le modèle de la perte du premier objet mythique. La question de l'exil relance donc cette interrogation, si difficile et pourtant si actuelle dans l'étude de la psychose : que se passe-t-il pour le sujet quand la réalité des faits réalise ou redouble ce qui est une nécessité structurale du fantasme?

Dans le jeu de la bobine, Freud décrit un temps structural d'accès à la médiation et à la négativité, accession rendue possible par le renoncement au corps de la mère comme

possession, comme prolongement de soi-même. M. Klein nous aide à concevoir un temps préalable de douleur psychique, comme condition de cette accession. La transformation de la suprématie du corps érotisé en symbole rend l'absence pensable. C'est à partir du renoncement à ce qui, jusqu'alors, était constitutif de soi-même et autour du manque qui en résulte que se structure et s'organise la singularité de chaque être. Être humain dont la condition de sujet désirant et l'ineffable de ses automatismes de répétition témoignent des marques de cette perte originelle.

C'est à ce point de la théorie freudienne que nous désirons nous référer.

Le temps de l'exil, dans sa dimension subjective, débute et blesse bien avant son accomplissement. Pour ceux qui ne partent pas, ce temps se perpétue dans l'expérience de dépouillement et de dépossession qu'ils appellent exil de l'intérieur. Ce temps de l'exil est, dans l'économie subjective, la contrepartie de l'irrésistible montée du fascisme.

C'est un temps d'expériences inédites, de repli pour certains, de rébellion pour d'autres, d'exaltation du narcissisme et des petites différences pour tous. C'est un temps d'arrogance et de déclamation, de solidarité et de défiance, d'héroïsme sobre et serein, de peur reconnue et déguisée, de fuites schizoïdes devant la violence impossible à maîtriser. La tempête et le naufrage dévoilent le meilleur et le pire de chacun.

Comment s'imbriquent la réalité politique extérieure et l'espace intérieur dans ce temps de changement, de lutte, puis de défaite? La contribution que les psychanalystes pourraient apporter à cette question consisterait à *décrire le temps intermédiaire du fantasme, qui précède l'organisation d'une conduite*. Sans ce maillon fantasmatique, cette conduite reste vague, incompréhensible, et ne nous laisse deviner que des héros suscitant l'admiration, ou des traîtres provoquant le

dégoût et le mépris. Le dépassement de ce manichéisme peut nous conduire à une lecture plus fine de ce qui se passe dans la subjectivité et dans la réalité.

Avec le recul, on est surpris par le fait que le travail d'élaboration n'ait pas envisagé les changements politiques comme pouvant retentir dans la sphère individuelle. Face à ces changements, l'individu pouvait, devait même, rester indemne. On allait jusqu'à nier et ignorer que les changements du code de la réalité suffisent à modifier notre condition de sujet; qu'il n'existe pas de sujet isolé de la réalité qui l'entoure, mais plutôt un sujet-effet, prisonnier de la réalité et subissant sa marque. Car, comme dans *Le Jardin des Finzi-Contini,* l'illusion de rester identiques, de pouvoir effacer le discours de la tyrannie est une prétention – une nécessité narcissique – qu'il s'agit de préserver à tout prix. C'est dans un deuxième temps seulement que nous sommes prêts à admettre dans quelle mesure et de quelle manière la dictature peut envahir notre intérieur, et à reprendre ainsi le travail dialectique entre reconnaissance et dénégation.

Par quels chemins la dictature s'installe-t-elle alors dans notre subjectivité? Quelles sont les modifications de la relation entre le sujet et la réalité?

La vérité inachevée et contradictoire des liens sociaux habituels est recouverte par la vérité monolithique et sans faille du discours de la tyrannie. S'opère alors un renversement des valeurs : les notions de bien et de mal deviennent absolues, univoques, s'imposant du dehors. Perte donc d'un espace d'hésitation et de tâtonnement, d'une vérité fuyante, inhérente à l'humain. Il s'agit donc non seulement d'une transformation des circonstances, mais d'un changement de code. Changement qui ne se discute pas, mais s'impose. Le discours tyrannique ne convainc pas, il asservit et détruit. Le schéma suivant lequel se construit un autre social qui s'approprie l'éthique et les concepts comme des choses imma-

nentes à sa nature, et qui ne propose que la sujétion, produit une modification radicale des liens sociaux.

Je sais le caractère grotesque, absurde, qu'ont ces oripeaux de toute-puissance, ces masques terrifiants qui visent à produire la panique. Ce qui en fait autre chose qu'une parade grotesque, c'est la capacité qu'a cet autre social de réaliser impunément sa menace. Cet autre tyrannique ne doit pas son efficacité à la logique intrinsèque de la proposition « je suis tout et tu n'es rien », mais à sa capacité de transformer son absurdité sanglante en événement.

Comment discerner, dans le cauchemar de la réalité, la vérité de ce qui se produit, mais que l'on cache, et l'horreur de la violence du délire? Comment distinguer le gouffre universel des phobies infantiles si sa collusion avec le quotidien les multiplie et les perfectionne?

Comment intériorise-t-on ce changement de code? Quelle position adopter face à cet autre tyrannique qui se veut absolu et vise à s'emparer de ma subjectivité?

Ce n'est pas le moindre des charmes du confort de la conscience intellectuelle bourgeoise et de la société libérale que de pouvoir se définir dans la différence, avec l'illusion de faire un choix individuel : le culte de l'indépendance et de la singularité y est valorisé, et on y prend plaisir. C'est un leurre de liberté que la découverte de l'inconscient a dénoncé, afin de reformuler avec plus de modestie et de rigueur le lieu des automatismes de répétition qui limitent le répertoire d'où l'on peut tirer son style. La montée du fascisme impose d'autres marges, d'autres limites, et vouloir préserver cette atmosphère agréable ne représente pas le moindre obstacle pour qui cherche à éviter la succession des capitulations.

Lorsque la loi devient despotique, les deux seules réponses qu'elle propose, qu'elle exige et qu'elle admet sont soit un silence complice, soit une superbe qui entraîne la mort. Cela crée un espace de choix qui limite et contraint encore plus

le désir d'indépendance et de singularité. Les issues semblent se limiter à une seule alternative dont aucun des termes n'est satisfaisant. On peut essayer de faire avec cette présence insistante du code tyrannique en se dérobant, ce qui implique la dénégation. Mais lorsque cette sortie échoue et que l'on renonce à se dérober, il manque à l'issue restante la grâce et la polyphonie du jeu. Elle prend le poids d'une décision totalisante et solitaire, comme si toute la vie se concentrait au carrefour du choix politique.

La réversibilité structurale de la violence, le caractère absolu du discours tyrannique, impliquent le sujet dans une alternative tout aussi absolue de reconnaissance ou d'ignorance du nouvel ordre.

On est pris dans la dynamique d'une perception terrifiante et d'un savoir possible. Position du sujet face à la réalité de la castration. Le savoir et la méconnaissance d'un fantasme terrifiant se réduisent-ils à la sphère de ce qui est littéralement sexuel? Pourra-t-on effacer tout isomorphisme, toute équivalence entre le père terrible et le pouvoir tyrannique? Nous savons, depuis Freud, qu'il faut inévitablement traverser le traumatisme et l'angoisse de castration pour avoir un rapport plus véridique à la réalité. Peut-on, dans le social, éviter cette croisée et s'épargner l'angoisse du traumatisme *?

Si nous continuons à nous référer à l'enseignement freudien, nous savons que l'énergie utilisée dans le déni de la réalité donnera lieu, par le biais du fétiche, à une perturbation profonde des relations du sujet avec sa réalité externe et interne. Aliénation d'autant plus grande qu'il faut contrôler l'angoisse, éloigner et immobiliser la perception terrifiante de la réalité qui en est l'origine. Nous pensons que cette

* L'analyse présentée ici se situe principalement dans la configuration œdipienne : fantasme sexuel, déni, fétiche, rapport à la réalité. Une autre démarche restituerait le versant préœdipien de l'angoisse de mort et du masochisme primaire.

séquence nous informe sur les relations d'un sujet avec le code tyrannique : l'angoisse que l'on s'épargne se paye en imbécillité.

Comme dans la scène du fantasme de castration, l'essentiel de ces processus ne se déroule pas au niveau du conscient. Silences ou rébellions face à l'intrusion tyrannique, conduites manifestes ou symboliques s'étouffent ou s'expriment à l'intérieur de chacun.

Le pouvoir despotique prend tout silence pour une adhésion, pour une soumission faite d'adaptation et de complicité. Il ne fait pas la différence entre la passivité apparente, de pure façade, et un silence rancunier et acharné, qui, dans son angoisse, contient une violence. Celle-ci préserve l'altérité radicale face au code tyrannique et manifestera la révolte dans la clandestinité ou dans un temps ultérieur, plus approprié.

Dans son livre *L'Agonie du jour,* René Major signale la nécessité qu'éprouve la génération d'Allemands qui participa à la Seconde Guerre mondiale, ne pouvant se révolter contre le fascisme, de garder le silence sur cette participation. Le retour du cauchemar, dans la génération de leurs enfants, où éclate la violence du terrorisme, porte la marque de ce non-dit. Qu'adviendra-t-il des générations latino-américaines, actuelles et nouvelles, lorsque les parents d'aujourd'hui, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, dans la croyance – illusoire – de garder la même liberté d'esprit et d'action, sans « contamination », s'identifient au pouvoir et laissent se dérouler l'horreur? Peut-être la réponse est-elle celle de ce procureur allemand, ancien S.S. qui dit, lorsque son passé fut découvert, « J'y étais obligé ».

Nombreux sont ceux qui doivent, sans doute, continuer à vivre en Amérique latine. Certains réussissent en s'adaptant. D'autres, contraints au silence par l'horreur fasciste, cachent leur angoisse, celle de l'identité individuelle et sociale perdue,

ainsi que leur sentiment de culpabilité pour ceux qui, les représentant, risquent la mort.

C'est à partir de cette angoisse que germent, s'inventent et se multiplient les formes de résistance qui politisent des espaces qui ne l'étaient pas, devenant symbole de ce qui n'a pu être tué, de ce qui renaît à la vie.

On retrouve une situation extrême où le meilleur et le pire de chacun apparaissent. Certains ont la force d'inverser le poids négatif d'être étranger, et de transformer sa dimension de solitude, d'exclusion, de frustration et de mépris. D'autres restent prisonniers de ce poids et décompensent. Quelques-uns paient de leur corps, d'autres de leur équilibre psychique, d'autres enfin accomplissent la destinée misérable dont la dictature les a marqués. Un accueil humain, matériel et politique optimal ne suffit pas à compenser les conditions subjectives. Nous traversons en exil l'exigence psychique contradictoire d'avoir à concilier le temps de repli nécessaire à un travail de deuil, et une position forte et courageuse qui permettra de faire face aux exigences de la survie.

Pour les exilés, la famille a les exigences d'une double fonction contradictoire. Elle est, d'une part, le point d'appui permettant le processus du deuil, le point d'où l'identité menacée attend la reconnaissance narcissique qui suppléera à ce qui a été perdu. D'autre part, elle est la scène où se dénouent au plus haut niveau dramatique les agressions subies qui n'ont pas trouvé d'autre dérivatif.

La famille porte en elle la marque de l'éclatement social et, au lieu de la cohésion que l'on pourrait en attendre et qui servirait de point d'appui, elle n'offre plus, paradoxalement, que la non-communication entre ses membres, et l'isolement. Échec de l'illusion qu'il est possible de récupérer dans l'espace familial toute l'étendue de la perte du pays que nous n'avons pas su défendre. Dans cette désillusion inévitable, chaque détail, chaque frustration résume l'immensité de ce qui est perdu. Le poids de la perte paranoïde

se traduit par des explosions agressives au niveau du couple, du rapport parents/enfants, des vieilles amitiés.

La confluence de la violence, des deuils, du dépaysement et du manque d'appui dans un groupe qui puisse permettre une médiation dans la situation personnelle, amène souvent à une profonde désinsertion sociale, à une tendance à la répétition de l'échec et au maintien d'une attitude de plainte mélancolique et agressive envers le milieu d'accueil, qui est vécu comme hostile et comme déplacement de la persécution passée. Tous les mouvements d'adaptation – apprentissage de la langue, recherche de travail et de logement, démarches administratives – sont ressentis comme des agressions supplémentaires.

Pour l'exilé, la rupture de l'ancrage narcissique se fait dans un conflit violent, surtout pour celui qui avait auparavant un rôle social reconnu par lui et la communauté. Il perd le miroir multiple à partir duquel il créait et nourrissait sa propre image, son personnage. En exil, personne ne le connaît, personne ne le reconnaît. Celui que j'étais n'existe plus. Le personnage est mort, le scénario n'est plus le même, les acteurs non plus. Et on se trouve là, sans regard, sans parole : commotion et crise radicale de l'identité. L'homme est nu. Cette crise met à l'épreuve le personnage d'avant, ses distorsions, sa médiocrité. Les failles, les dissociations et les mensonges sur lesquels reposaient les vieilles identifications se dévoilent : on est poussé à récupérer aveuglément l'amour et la reconnaissance perdus. On est surpris de découvrir des comportements pervers, psychopathiques ou agressifs chez ceux qui n'en faisaient pas preuve auparavant, ou le contraire, l'effondrement dépressif, l'indifférence, la paralysie.

Et les enfants? Combien seront marqués par cette crise, dont ils sont les acteurs involontaires et précoces?... L'expérience nous montre la fréquence de l'incommunicabilité et de l'isolement à l'intérieur comme à l'extérieur. Dans de nombreuses familles, on évite de parler du passé, des causes

de l'exil, de la prison et de la torture subie, ou alors on en parle en banalisant les faits, dans le faux espoir d'épargner la souffrance aux enfants. En lui refusant l'information, on enlève à l'enfant la possibilité de se situer dans sa propre histoire; on lui bloque l'accès à une connaissance qui permettrait l'élaboration d'une situation qu'il a vécue et qui a marqué ses parents. L'enfant reste étranger à son passé et à sa culture.

Par ailleurs, les enfants sont les premiers à entrer en contact avec le milieu d'accueil, à travers l'école, les camarades et leur facilité à apprendre la langue. Ils portent en eux leur propre vitalité d'enfants, mais aussi l'échec du projet des parents. Ils sont en même temps dépositaires de l'espoir, et parfois de l'exigence d'une réparation, et objet d'envie de leurs parents, à cause de la réussite de leur adaptation.

## LA TORTURE

Dans un monde où l'on torture et où l'on continuera à torturer, pour des raisons intrinsèques à une logique définie du pouvoir, il est essentiel d'essayer de comprendre le phénomène et ses différentes conséquences, et cela autant pour la vie ultérieure de celui qui a été torturé, dans un travail individuel de réadaptation, que pour la dimension subjective d'une lutte de libération. Car les groupes humains qui luttent, d'une manière ou d'une autre, contre la tyrannie vivent dans l'imaginaire – avec celui qui a été torturé – ce sacrifice rituel qui débouche sur la dignité de l'espérance ou sur la désillusion de la catastrophe. La torture crée dans l'espace social comme un référent de punition, dont les effets tragiques visent non seulement la victime elle-même, mais à travers elle le groupe social dont elle provoque la peur et la paralysie.

Peut-on penser la torture à partir de la position du

psychanalyste? Ce propos n'a-t-il pas quelque chose d'absurde, puisqu'il cherche à insérer un acte politique monstrueux dans un discours, une réflexion, qui vise à saisir la nature d'un phénomène? Il y a là sans doute un risque de réduction difficile à contourner.

Pour le pouvoir, la torture est un instrument qui sert à assujettir l'opposant. Son but est de provoquer l'éclatement des structures archaïques constitutives du sujet, c'est-à-dire de détruire l'articulation primaire entre le corps et le langage. On sait que la torture mène, par l'isolement, les punitions, la soif et l'épuisement, à de profondes perturbations organiques et psychiques (états hallucinatoires, confusionnels et oniriques). Mais on a rarement insisté sur la nature de la production psychique qui en résulte, ou sur les chemins par lesquels elle conduit tantôt à la cohérence avec soi-même, tantôt à la capitulation devant l'adversaire. Les témoignages de ceux qui ont subi la torture concordent sur ce point : c'est dans l'hallucination et l'état onirique que chacun préserve ou trahit ses valeurs éthiques.

Pepe *, étudiant qui a été sauvagement torturé, nous rapporta son expérience de la torture en ces termes : après plusieurs jours, épuisé par la faim, la soif, la cagoule, la station debout et les châtiments, il commença à avoir un rapport bizarre avec son corps : celui-ci ne lui appartenait plus. Chaque fois qu'il essayait de se le réapproprier, la douleur était trop forte, et il abandonnait. Il perdit la notion du temps; ses souvenirs devinrent confus, mais quelques-uns restèrent clairs. Il est à son bistro habituel; le patron, comme toujours, lui cause, nonchalamment, et lui sert de la bière fraîche; ils échangent un dialogue qu'il se rappelle bien. Plus tard, peut-être quelques jours après, Pepe voit arriver ses amis et ses camarades militants. Un par un, ils viennent passer l'examen de torture avec lui. L'ambiance est

* Cf. dans ce même volume « Pepe ou le délire du héros ».

gaie; la douleur a disparu, il s'agit vraiment d'un examen, comme à la faculté. Quand il fut libéré, il s'étonna d'apprendre qu'aucun de ses amis n'avait été près de lui à la caserne.

C'est par la présence hallucinatoire de ses camarades que Pepe s'entoura d'un espace onirique qui lui permit de mettre en échec la machinerie de la torture.

Le seul fait de constater que le dénouement a lieu dans l'hallucination, et non pas dans un choix lucide effectué par un sujet conscient, est un défi à la réflexion psychanalytique. Ces deux moments cruciaux, la rupture de la relation connue avec le corps et la fonction d'appel inhérente à l'hallucination, sont à l'origine de la conduite qui fonctionne comme réponse à l'anéantissement.

Le corps est la surface d'expression de tous les niveaux de la vie relationnelle, depuis le plus intime jusqu'à celui du sujet social. C'est une ombre et une présence qui n'a pas besoin d'être pensée. C'est le lieu d'articulation de l'être et du paraître, ce que nous offrons à nous-mêmes et aux autres. C'est une permanence formelle et fonctionnelle en mouvement continu. C'est ce corps implicite qui sert de support au penser, au dire, au faire, qui est présent dans chaque geste, dans chaque regard, dans la mimique, dans la musique du discours. Lieu d'ancrage où s'inscrit le symbole et la spécularité, où se modèle le sujet; lieu d'ancrage où s'étaye, se cache, se transgresse une éthique. L'expérience de soi trouve son élément central dans la manière d'habiter le corps en une continuité harmonique. On trouve une rupture de cette harmonie dans l'hypocondrie, la perversion ou dans les maladies somatiques ou psychosomatiques, où le corps prend la priorité de ce qu'il y a de plus urgent à sauvegarder. La torture constitue un stade extrême de cette rupture, et le corps est un élément capital de la production hallucinatoire. L'anéantissement du corps vise à établir un monde binaire d'horreur paranoïaque où n'existent que la victime et le

tortionnaire. Ce dernier se présente comme l'agent d'un code où pouvoir et loi ne fonctionnent plus comme tiers, mais comme garants de son impunité. La collusion entre l'acte sadique et la loi place le tortionnaire dans la position d'un autre dont la toute-puissance est fonction du manque de défense et de la souffrance du corps torturé. C'est sur cette scène que fait irruption une nouvelle signification du corps, inouïe dans l'expérience préalable.

Après plusieurs jours de torture, Pedro *, dans la solitude, s'est mis à se parler à lui-même comme le faisait l'officier. Peu à peu, il s'est mis à penser que ses accusateurs avaient raison. Pedro se sentait infiniment seul. Son monde, auparavant clair et vigoureux, se transformait en une silhouette floue, vague, presque inexistante, qui s'imprégnait de sa saleté, de son urine, de ses excréments. La seule chose qui demeurait claire, c'était la présence de l'officier, son uniforme propre, ses bottes cirées. Ce qui était évident, c'est qu'il y avait deux sortes d'hommes : les uns étaient propres, leur rire montrait qu'ils étaient vivants, leurs gestes et leur voix démontraient leur assurance. Les autres étaient sales et sentaient mauvais. Il s'est mis à penser que cette polarité était un ordre naturel qu'il fallait soutenir... Pedro était né à une autre manière d'être.

Dualité paranoïaque, puisque le champ de l'autre est revêtu d'un imaginaire de toute-puissance, qui cherche à cicatriser la détresse à laquelle on peut échapper seulement au moyen d'un opiniâtre travail d'élaboration symbolique.

Dans la fonction d'appel inhérente à l'hallucination perce l'alternative propre à l'univers le plus primitif : la priorité du corps au détriment de la réalité extérieure, ou son assujettissement à la vérité de la réalité, vécue comme catastrophe et comme mort **.

* Cf. dans ce même volume « Pedro ou la démolition ».

** S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956.

Pedro et Pepe représentent les deux dénouements opposés d'une même situation : la résurgence, dans la torture, d'une relation archaïque avec le corps et le symbole, si l'on considère ce dernier comme la source première des valeurs éthiques et esthétiques. Pedro comble l'insupportable de sa vulnérabilité en transformant l'image de son ennemi en un objet fascinant, en mère toujours présente et terrifiante. Pepe ajourne cette proposition de l'immédiat en abandonnant son corps à la souffrance et en recréant un monde, évoqué dans l'hallucination, où il retrouve son appartenance symbolique.

Le travail de différenciation de soi et de l'autre n'est jamais facile, ni totalement réussi. C'est un travail entre la relation spéculaire et la différence. Ce n'est que lorsqu'il est possible de se représenter la mort réelle que l'on peut arriver à une relation avec soi-même qui se distingue du champ de l'autre, qui, dans sa dimension archaïque, apparaît toujours comme autre.

Abandonner le corps pour sauver l'esprit. Où, sinon dans la torture, cette alternative est-elle si violemment radicale? A ce point aigu de la torture, le mépris du corps meurtri permet, au niveau hallucinatoire, la restructuration fantasmatique d'un autre corps. Clivage et projection massive du corps dans ce nouvel espace de sa relation avec les autres. Dans ce mouvement, l'espace ne se peuple pas de l'urgence du corps douloureux mais de sa substitution symbolique, à travers des images d'autres corps, de mots, de gestes qui sont la chair même du groupe dont celui qui a été torturé partageait les idéaux. Cette substitution est un travail qui permet de passer par la mort réelle, où la disparition du corps dans le symbole permet de sauver les identifications préalables, et d'échapper à la dualité comme seule alternative apparente. Réappropriation d'un autre propre, altérité irréductible à l'autre qui s'offre dans l'immédiateté du tortionnaire. Un autre propre qui redouble le clivage esprit/corps et établit le clivage idéal/mort.

A intervalles réguliers, entre les séances de torture, les bourreaux laissent à la victime un temps apparemment vide qui doit lui permettre de récupérer physiquement et de « réfléchir » aux avantages de la capitulation. Les marques des séances précédentes (noyade, gégène, pendaison, coups...) fonctionnent comme souvenir anticipé de l'horreur destinée à se renouveler. C'est dans ce temps vide que le sujet, marqué par les expériences de torture, peut continuer à se laisser prendre par l'horreur, ou bien, se trouvant déjà ailleurs, se transformer en mère nourricière de son propre corps meurtri, retrouver ses parties, ses contours, soigner ses blessures, calmer sa douleur, et par ces soins se préserver de la haine de l'ennemi. Récupérer, dans le corps détruit par la torture, un autre espace propre qui contient une corporalité hallucinée et la possibilité d'être une mère nourricière de soi-même est donc le seul moyen : il restitue l'espace d'intimité, de secret, de ce qui appartient en propre.

Le champ de l'autre pourra alors s'échapper de l'immédiateté du tortionnaire et rétablir le clivage idéal/mort, qui redouble le clivage corps/esprit, pour sauver l'un des deux.

« Et quand je n'en pourrai plus, qu'est-ce que je fais? » demanda une femme qu'on allait torturer, à son confident. « Tu peux toujours penser », fut la réponse de l'autre – et la réalité ultérieure montra qu'elle était opérante. Dans la torture, il s'agit toujours de passer par une mort, que ce soit celle du corps ou celle de l'idéal. Celui-ci, à son tour, n'est pas étranger à ses racines corporelles (narcissisme infantile). Seul le fascisme est capable de briser cet amalgame constitutif de l'être.

*Chapitre 6*

# L'accueil du traumatique

Lorsqu'il a été victime d'une vraie violence, le patient se montre à l'analyste, soit d'emblée et brutalement, soit après un certain temps, comme quelqu'un soumis à un « traumatisme cumulatif ». Traumatisme cumulatif parce que, après un traumatisme vécu comme central, des événements provenant du social continueront à frapper le sujet pendant longtemps. D'autres événements, que l'on pourrait évaluer comme des difficultés banales de la vie, réveilleront aussi les traces du traumatique. Est-il possible, à partir de là, de « tout dire » sur ce qui est le passage par l'expérience de l'horreur?

Des témoignages, on en connaît, et l'analyste peut en recueillir un autre, qui s'avère nécessaire à l'économie libidinale du sujet. Mais il s'agit le plus souvent de récits de faits qui laissent entendre de l'impossible à dire, et ce qui me paraît l'un des aspects de l'innommable est de ne pas pouvoir se situer en tant que sujet de ce qui reste encore du traumatique, de ce qui est encore actif et s'accumule. Je rapprocherais cet innommable du fait que le sujet a été placé, par la violence, à l'intérieur même de l'expérience limite; placé comme un pantin fou/affolé; il n'est plus sujet, mais se confond avec la machine ou le machiniste. Comment peut-il alors dire?

Pour un de mes patients, l'événement traumatique central a été la mort de son père dans les mains des militaires sud-américains. Il en parle, mais, curieusement, l'événement est vécu comme une affaire personnelle entre lui et son père. Il lui fait des reproches : « Il s'est laissé prendre, il savait qu'ils viendraient! » dit-il, haineux; son abandon et sa solitude sont au centre de sa souffrance. « Je n'étais pas là pour le convaincre de partir... Au moins, j'aurais pu contacter des gens haut placés, faire quelque chose! » s'exclamera-t-il en se reprochant à son tour son manque de prévision.

Au début, dans son récit, il a mentionné le meurtre de son père par les militaires; puis, durant une longue période, il n'en parlera plus. Ou bien, quand il le fera, il donnera l'impression de parler d'une mort quelconque.

En revanche, les souvenirs d'enfance arrivent à flots pour évoquer leur rivalité mutuelle; la violence qui affleure semble dire une lutte à mort, une exigence extrême de l'un pour l'autre.

Comment situer le réveil fantasmatique par rapport au traumatisme? Ce retrait vers le passé, isolé de sa vie actuelle, n'est-il pas un détour obligé par la fantasmatique infantile pour pouvoir inclure le présent dans ses représentations?

Je suis frappée par ce qui est laissé de côté dans ce deuil : oubli, refoulement, désaveu du fait qu'il y a eu meurtre? Il est vrai que nous ne savons rien de la façon dont ce meurtre a été commis; il est vrai aussi qu'il n'y a pas de justice pour punir les responsables d'un crime politique commis par la dictature. C'est le pouvoir en place qui définit la légalité. C'est comme si rien n'était arrivé, dans le social, là où le fait d'horreur a eu lieu : tout est rabattu, inclus – et avec quelle violence – dans l'intrapsychique, dans le familier. L'effraction provoquée par le trauma semble promouvoir un processus de repli vers l'intérieur destiné à restaurer les limites, et à nier le dehors terrifiant, incontrôlable. L'analyste écoute le récit d'événements, de faits répétitifs, vides d'affect.

Il écoute aussi ce glissement d'un lieu à un autre; la scène du dehors social s'introduit dans le champ subjectif, et c'est là où le patient se croyait seul avec ses objets morts et vivants que le trop-plein de violence se déploie.

Fairbairn a décrit le processus des clivages dans le moi à partir « des circonstances qui nécessitent un important réajustement », parmi lesquelles il situe les conditions d'extrême souffrance. Clivages des phénomènes schizoïdes que l'on peut voir se dérouler, tels l'incorporation de l'objet, la prépondérance du « prendre » sur le « donner » et le fait de privilégier les processus internes au détriment de la relation au monde extérieur. Il y a eu d'abord trauma, débordement : un trou qui renvoie à l'angoisse catastrophique des espaces vides primaires de détresse, de perte d'objet primaire, de rupture de symbiose. Face à ce trou, se produit une incorporation massive, non discriminative, de ce qui vient du dehors, investie alors de tout son bagage imaginaire, de toute sa fantasmatique liée à son histoire personnelle et familiale. Essai désespéré d'élaborer le terrifiant, effort pour panser la douleur avant de pouvoir la penser. Dans les situations d'urgence, on fait appel à ce qui est le plus proche, à portée de la main. Ce que l'on a à sa disposition, c'est d'abord son histoire. Ce mouvement psychique de colmatage, de déni, me paraît se situer au niveau de la mise en acte de la pulsion d'emprise, où se lient la pulsion de mort et la volonté de puissance. *Pour sa mise en fonctionnement, le processus de clivage du moi est une nécessité vitale. Aider le patient à se désenclaver de ce lieu de survie, construit après « l'implosion * » traumatique, ne va pas de soi.*

Respecter le temps du déroulement du transfert pour qu'un lien primitif, silencieux, de dépendance, se restaure; écouter l'hémorragie de sa fantasmatique archaïque, peuplée des personnages infantiles, familiers et menaçants, sorcières,

* J.-B. Pontalis, *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, 1977, p. 258.

ogres; entendre, sous-jacente, la douleur d'une blessure ouverte. Écouter, entendre, patiemment, en se donnant le temps. Oui; mais se garder bien d'interpréter le sens de la culpabilité proposé par le patient; il n'est qu'acteur, faute d'être sujet. Accueillir en silence, écouter, mais regarder « à l'horizon * », pour y voir encore les barbelés... et la fumée. Par l'interprétation du sens, à la portée de la main, on s'engouffrerait, analyste et analysant, dans un certain plaisir du déjà connu, au prix de maintenir le clivage et le trouble de la pensée. Le sens peut attendre; c'est avant tout le fonctionnement de la machine qu'il faut mettre à nu.

Mais la machine ne se laisse pas dévêtir si facilement, elle agit encore dans l'anonymat; la cagoule en est l'image. C'est à l'analyste de soutenir la reconnaissance des deux scènes, du dehors et du dedans, sans les confondre, sans faire collusion entre fantasme et réalité, position qui garantit qu'il y a analyse. Le silence indique, signale cet autre dehors, manquant mais actif, ce qui n'est pas encore symbolisable.

Plusieurs mois s'écoulèrent avant que l'horizon de barbelés ne se rapproche. On le laissait venir. Un jour, un parent proche eut un accident absurde, une distraction qui lui a presque coûté la vie. Peu après, un échec personnel banal pousse le patient à prendre de la distance et à s'absenter plusieurs semaines de l'analyse. Ce qu'il vient de vivre est de nouveau pour lui un « excès » qui, une fois encore, se fait trou, et cela dans le temps et l'espace des séances; je reste seule, sans patient.

Le mortifère du dehors fait irruption, comme un destin familial de mauvais sort, dira-t-il au retour. Ces deux épisodes ne font que raviver la marque traumatique mettant l'explication du côté de la magie. L'éloignement de l'analyste a calmé l'inquiétude qui l'envahissait.

Plus tard, après une première tentative pour entendre

* L. Bleger, « A l'horizon », *Psychanalystes*, n° 13, octobre 1984, pp. 63-70.

quelqu'un qui connaissait les conditions d'emprisonnement de son père, l'angoisse éclate; le terrifiant s'entrevoit dans le corps souffrant de son père. Les mots porteurs d'horreur résonnent dans l'espace de la pièce et dans le corps de l'analyste. Le patient part de nouveau. Le trop-plein est cette fois en moi, l'analyste, et, pendant la durée de son absence, j'évoque souvent une image : je me sens comme un dépôt de cadavres, une morgue. Je ressentis que je devais garder tout ce qu'il m'avait dit, le temps qui lui serait nécessaire, pour approcher une fois encore cet innommable. Garder et congeler était ma fonction. Une sorte de mémorial de l'horreur. Ne pas oublier, mais continuer à vivre.

L'accueil à son retour est pour lui le moyen de savoir que mon intégrité s'est maintenue; que j'existe; que j'ai pu garder ce qu'il m'avait confié sans être détruite; garant aussi du non-oubli, et de la non-banalisation théorique de ce qu'il avait montré, c'est-à-dire dit et agi.

J'ai compris ces scansions, ces moments d'approche-éloignement, ce besoin d'interrompre l'analyse pendant quelque temps comme les limites de ses possibilités actuelles de faire, de penser et de parler de cette affaire; comme un fonctionnement de survie, ce qui ne veut pas dire élaboration. J'aurais pu l'entendre comme un *acting out,* comme un transfert négatif, une résistance à l'analyse, ou encore une réaction thérapeutique négative. Mais j'ai préféré penser que nous étions peut-être proches des limites de ce que l'on théorise de cette manière.

Lors d'un nouveau retour, cette fois plusieurs semaines après, j'ai eu effectivement affaire à ce qu'on appelle transfert négatif. « M'approcher » était pour lui s'approcher de l'horrifiant dont j'étais dépositaire. Mes paroles, prolongation de ce corps-morgue, au-delà de leur contenu, le touchaient à vif. J'étais, pour lui, haïssable, incapable; incapable de transformer ce père torturé qui menaçait après avoir fait retour dans la parole d'un témoin survivant. L'interprétation dans

le transfert permit de faire une première différence entre la haine pensée et dite dans le transfert et la haine mise en acte dans le social, celle qui a tué son père. Les mots de haine éjectés dans l'analyste reproduisaient ce qu'il avait avalé, incorporé dans le trauma.

Un nouveau reproche adressé à son père pointe le début d'une « humanisation » de la relation au mort. « Il ne m'a jamais appris qu'autant de violence pouvait exister! » Mais il est encore loin de pouvoir se représenter l'horreur de la torture que son père avait subie; l'analyste, elle, peut-elle se la représenter?

L'horreur est parfois très attirante. On sait l'usage que font de cet attrait les régimes dictatoriaux en faisant circuler des informations sur la torture afin de fasciner et paralyser de peur et d'effroi, de façon à noyer tout discours qui critiquerait leur emprise.

Par le travail analytique, le patient sait, entend quelque chose de ce que l'analyste ne perd pas de vue, « à l'horizon ». Pour lui, c'est encore de l'indicible, proche du secret, du non-dit. Faut-il demander alors au patient de tout dire? L'analyste serait, en ce cas, comme un bourreau qui exige l'aveu de ce qu'il sait déjà; aveu qui n'a pour but que de détruire le sujet. Si l'analyste n'est pas bourreau, il est alors voyeur avide d'une scène obscène, honteuse, fasciné qu'il est, lui, par l'horreur. Il ne peut être que sourd au patient.

Une autre difficulté à tout dire apparut, qui n'était plus liée à la répétition traumatique mais aux acquis vitaux de ce patient. Il arrivait à vivre, à s'épanouir, à refaire des études, à retrouver des amis, à aimer. Il pouvait en parler à peine, avec pudeur et angoisse, comme de choses fragiles; il ne fallait pas trop y toucher; le danger était près; tout était obtenu comme dans une lutte à mort contre...

Un écart avec le mortifère commençait à advenir. Le transfert devait permettre qu'il s'approfondît. Cela était possible si l'analyste pouvait entendre les limites que représen-

taient pour le patient ces non-dits : protection contre la douleur, contre le retour massif d'un traumatisme qui avait fissuré l'identité du sujet.

L'autre social tyrannique pose aussi des limites à l'ouverture de cet écart. Face à sa violence, l'analyste est aussi impuissant que le patient. Cette violence déborde les individus isolés.

Les éléments donnés plus haut comme exemple ne montrent qu'une des figures possibles du travail psychique de survie dans ce type de traumatisme. La règle technique du « tout dire », ne me paraît pas nécessaire pour que les patients retrouvent une autonomie de pensée et de vie. Par contre, le fait que l'analyste soit concerné par la reconnaissance de cet autre social violent me semble, dans tous les cas, incontournable.

*Chapitre 7*

# Histoires de famille et familles dans l'histoire

Comment les événements individuels et collectifs d'une période historique donnée s'inscrivent-ils dans la mythologie familiale et la fantasmatique individuelle?

Comment penser les interactions de la situation œdipienne d'un enfant et les événements de l'histoire qui frappent sa famille et lui-même, dans une période agitée et violente?

La pratique montre que chaque cas est unique, et que chaque situation nécessite une écoute particulière. Deux enfants, deux situations différentes.

Le problème qui se pose à l'analyste, dans la prise en charge de Manuel, n'est pas seulement celui de tenir une place d'écoute neutre, mais aussi d'être le lieu de soutien et de sauvegarde de l'intégrité de l'image et de la parole représentant le père absent, en prison, lien que la mère ne peut plus assumer.

La position de l'analyste est donc contradictoire. Il occupe une place chargée de représentations, de liens, d'affects; c'est-à-dire fantasmatique, mais ébranlée par l'interruption de la dialectique relationnelle avec le père réel. Par la confiance que m'accordent en même temps la mère et l'enfant, je suis tenue d'occuper cette place sans l'usurper, tenue aussi d'être garante de ce qu'elle restera disponible pour le retour du père, qui n'est pas mort, mais menacé de mort, loin, emprisonné.

Quels sont les éléments de cette histoire?

Quand Manuel a deux ans, ses jeunes parents sont détenus en Argentine et portés disparus pendant quelques mois. L'emprisonnement pouvait s'expliquer pour le père, mais non pour sa femme qui s'est trouvée entraînée par l'activité politique de son mari. Trois mois après, elle est libérée; le père, lui, restera emprisonné plusieurs années.

Ce jeune couple qui se heurtait aux difficultés propres à sa génération, à ses désirs, à ses fantasmes et à ses mythes familiaux, sera entraîné dans une suite d'événements dont les origines et les effets lui échappent totalement. La femme, torturée et violée, aurait donné aux bourreaux quelques noms de camarades du mari; à sa sortie, elle sera harcelée par des appels anonymes. Le père, de sa prison, exige qu'elle vende leur maison au profit de l'organisation politique; culpabilisée, elle obéit et reste seule avec le petit Manuel. Rejetée par ses parents, menacée par la police, sans argent, elle est finalement condamnée comme traître par son mari qui, dans une de ses visites à la prison, lui parlera de divorce. Le désespoir la pousse à l'exil : Manuel, qui allait bien jusqu'alors, fera à partir de son départ, à l'âge de trois ans, des cauchemars, éprouvera des peurs diverses et sera énurétique de manière persistante.

En France, la mère, malgré sa déception et son besoin d'oublier, essaie de maintenir le lien entre le père et le fils au moyen de photos, de dessins et de lettres. Les difficultés de Manuel et ses propres sentiments de haine et de culpabilité l'inquiètent et l'amènent à consulter.

Manuel, à cinq ans, est un garçon intelligent. Dans un climat d'excitation hypomaniaque, ses dessins montrent toujours le même sujet : un homme tour-puissant, Superman, sauve un petit homme en danger au milieu de la mer. Un jour, ce petit homme tombe dans l'eau, menacé d'un côté par un crocodile et de l'autre par un requin. Parfois, c'est la guerre, la maison s'écroule sous les bombes; d'autres fois,

ce sont des hélicoptères pleins de soldats qui donnent l'assaut au bateau-maison; Superman arrive toujours à temps pour s'envoler avec le petit bonhomme et parfois avec la femme, « maman ». Souvent, l'ébauche d'un drapeau argentin est dessinée dans son camp ou celui de l'ennemi.

A la base de la constitution des symptômes chez Manuel, se trouve la difficulté de se dégager des fantasmes archaïques pour vivre le conflit œdipien à un niveau de symbolisation, de prévalence phallique. S'engager dans la relation triangulaire, dans le mouvement oscillant de rivalité et d'identification avec le père ne fait que plonger l'enfant dans une lutte de vie et de mort, de tout ou rien, dans une collusion entre le fantasme – parricide – et la réalité sociale, prison et menace de mort.

Comment permettre que, dans le temps et l'espace des séances, l'enfant puisse mettre en scène ses fantasmes œdipiens sans se croire menacé de répéter le destin de son père ou être obligé de se transformer en bourreau triomphant sur lui? Manuel trouvera un chemin par le biais du clivage. Pendant les séances, il passera d'un registre à un autre, comme s'il s'agissait de deux enfants différents, de deux analystes, de deux lieux bien séparés (peut-être la France, espace de liberté, et la prison argentine?).

Les jeux et les dessins actualisent la présence d'un père idéalisé, tout-puissant, libre comme un oiseau, image qui vient toujours à son aide. Au milieu de la séance, Manuel interrompt le jeu et se transforme en bébé pleurnicheur; il se jette, tout mou, par terre et avec une plainte amère me demande, exige que je lui amène le chat qu'il a vu un jour chez moi : « Je veux que tu ailles chercher le chat! Je le veux! Je le veux! crie-t-il jusqu'aux larmes, parce que je suis seul! »

La mère, aussi, souvent acculée par ce genre de demande, répond par un mouvement fusionnel, dit de protection, qui les engouffre dans une union sans limites, angoissante, d'où

le père reste exclu. Elle me le dira devant lui; Manuel regarde, écoute, et redoublera sa demande de chat dans les séances. Le refus de l'analyste, visant à maintenir le cadre, met une limite à la toute-puissance infantile et dégage l'enfant de la culpabilité face au sort de son père. Quand le clivage ne s'avère plus nécessaire, il me montre en secret, sous le pantalon, son maillot de bain de la même couleur – drapeau – que celui de son héros.

Ouverture, donc, d'un espace secret, intime; recréation d'une histoire autre, antérieure au traumatisme, d'un temps où l'on pouvait risquer l'enjeu pulsionnel et le choix objectal.

Un jour, Manuel arrive avec une cassette qu'il me fait entendre. C'est son père, récemment sorti de prison, mais encore là-bas, qui lui parle. Une, deux, trois, dix fois, nous écouterons la voix du père; il s'endormira sur le tapis, à côté du magnétophone.

Quelque temps après, c'est le père qui accompagnera son fils à la séance. La main dans la main, ils s'en vont. Le père est arrivé, à lui de jouer maintenant.

Béatrix est une jeune fille de douze ans, blonde, un peu pâle, sérieuse, démodée dans ses habits. Elle marche raide comme un bâton et jette des regards du coin de l'œil, comme si elle voulait se garder d'un danger possible.

La distance qu'elle maintient à mon égard ne cède que lorsqu'elle est emportée par un discours fanatique et moralisant par où se drainent l'angoisse de persécution et la haine; elle se ressaisit très vite. Son discours, fermé à l'autre, à l'interrogation, est, à son insu, plein de failles et parfois sa transparence m'effraie. Ainsi, quand elle parle de ses difficultés scolaires, en disant : « Même si j'ai un an d'avance, si je redouble, je sais qu'il ne me reste plus d'années. »

Nous pouvons, en l'écoutant, entendre qu'elle est poussée à accomplir un destin, à s'acharner à conjurer la menace de mort, s'agripper à la place qu'on lui a désignée, celle d'un

élu. Sa famille est une de plus parmi celles des juifs frappés par la déportation et la mort pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est par la lignée maternelle que l'histoire se dit.

Les grands-parents de Béatrix se sont connus en s'échappant d'Allemagne, au début de la guerre. Ils se sont installés dans un petit village du sud-ouest de la France; une petite fille, la mère de Béatrix, est née en 1942. Peu avant la fin de la guerre, le grand-père, arrêté « par des Français », déporté en Allemagne nazie, disparaîtra, probablement à Auschwitz. La grand-mère et ses deux filles seront épargnées parce que les Allemands n'emmenaient pas les mères avec des enfants de moins de trois ans. La mère de Béatrix a eu ses trois ans le 8 mai 1945!

Après la Libération, la grand-mère rentre à Paris, et comme la vie était très dure pour une femme seule avec deux enfants, elle épouse M. K. qui a une petite fortune.

Du grand-père, mort en déportation, on ne dira rien de plus; en revanche, on dira beaucoup de mal de M. K., accusé d'être sale, vieux et malade, comme s'il n'avait plus rien d'autre à faire que de mourir; il a déjà rempli son rôle : donner un toit et de la nourriture à ces trois femmes.

Tout allait bien quand M. et Mme W., les parents de Béatrix, se marièrent. Un accident de la route les surprend lorsque la petite a dix mois. A cause du choc, Béatrix et sa mère sont projetées hors de la voiture; la mère se réveille et entrevoit son bébé sur un brancard, couvert de sang. « Vous la reconnaissez? » dit quelqu'un à côté d'elle. La cicatrice sur le front de Béatrix lui rappelle toujours cet instant. C'était un 10 juillet. A partir de cette date, la mère associera plusieurs événements traumatiques et se sentira poussée à faire des choses « pour lever la menace ». L'année d'avant, à la même date, elle avait fait une fausse couche; deux ans auparavant, son beau-père était décédé. La victime suivante aurait dû être Béatrix. Il fallait « la racheter ». Mme W. quitte son travail et se contente de la pension de victime de

guerre versée par l'Allemagne; elle se dévoue pour organiser la communauté juive de sa commune et s'occupe de sa fille, surnommée « la princesse » parce qu'elle porte le nom d'une reine. « La princesse au petit pois, trop sensible », dira le père.

Au moment de la naissance de son troisième enfant, alors qu'elle s'attendait à avoir encore une fille, la mère sera paralysée d'angoisse à la vue du sexe de son petit garçon.

C'est à cette époque que Béatrix, qui a six ans, insiste pour quitter l'école publique et aller à l'école juive religieuse. « C'est elle qui nous a amenés vers la religion, dit la mère, depuis toute petite, elle s'est mise à exiger qu'on respecte les rites. »

Un jour, je suis frappée de me rendre compte que la petite fille aux cheveux frisés, en queue de cheval, que je vois dans la salle d'attente, n'est autre que le fils de Mme W.

M. W., père de Béatrix, est souvent absent à cause de son travail. Il est effacé, fruste, la guerre n'a touché, dans sa famille, que des parents éloignés; il est méprisé par sa femme et sa fille, accusé d'être incapable de gagner de l'argent, de ne pas être assez fort. Il n'y a pas de place pour un homme, père ou fils, après la mort du grand-père.

Mme W. ne comprend pas pourquoi Béatrix va mal, échoue à l'école, n'a pas d'amis; les enfants la tiennent à l'écart des jeux collectifs. Mère et fille commencent à se disputer violemment. La nuit, la fille se réveille par peur que quelqu'un ne rentre dans sa chambre pour l'attaquer. Les parents ne savent pas quoi faire, sauf argumenter son dévouement religieux. Béatrix nous dira avec mépris : « Je ne vais pas habiter en France, je préfère habiter mon pays natal, bon... le pays des juifs... en France, il y a plein de crimes! »

Dans un mouvement affectif, Béatrix se montre angoissée et préoccupée par la santé de sa mère. Elle dit : « Madame, ma mère est fatiguée, elle est malade, elle n'arrive pas à

bien respirer; si ça continue, elle va attraper une maladie des poumons!... C'est à cause de cette cheminée, là en face... la fumée sort tout le temps... La fumée rentre à la maison, même si je ferme les fenêtres et les volets, elle rentre partout. J'ai dit à mon père qu'il fallait partir, déménager loin... mais il n'a pas d'argent. »

Je suis effrayée par ce discours presque hallucinatoire, qui parle à l'insu de celui qui l'énonce, des revenants d'un autre temps, du temps des camps. Poussée par cette parole, si crue, si réelle, je suis allée « voir » la cheminée qui se trouve à cent mètres de la consultation; elle se dresse là, très haute, sur l'usine quasi désaffectée et, de temps à autre, elle crache de la vapeur d'eau.

Il faudrait du temps; je n'ose pas restituer, dans l'actuel des séances, le sens que j'entends. Une psychothérapie s'engage, mais ne durera pas longtemps. Béatrix commence à parler de ses envies et des interdits. A quoi a-t-on droit? Elle ose dire qu'elle aimerait mettre une jupe serrée, se couper les cheveux... Moi, j'ose lui dire qu'elle se pose la question de pouvoir penser par elle-même, peut-être différemment de sa mère... et alors, elle s'en va.

Cette histoire familiale interroge la place du social et du politique comme impulsion (compulsion?) d'une certaine direction des investissements et de la mouvance fantasmatique des personnages.

Même si, dans le cas du grand-père de Béatrix, il ne s'agit pas d'un meurtre en rapport avec un engagement politique, son histoire nous rappelle d'une façon extrême et exemplaire les processus psychiques qui s'engagent dans certaines familles persécutées par les actuelles dictatures latino-américaines.

La mort est à l'œuvre dans la dislocation d'un parcours, d'un sens, et dans la répétition d'une histoire de violence qu'à l'origine on repère comme extérieure, c'est-à-dire sociale et politique, et qui maintenant apparaît intériorisée. Par quel biais et à quel niveau se produit ce renversement? Comment

ce qui est de l'ordre d'une injustice sociale devient culpabilité à payer dans sa chair?

Dans le cas de Manuel, on peut reconnaître le conflit actuel, à chaud. Chez l'enfant, dans l'expression somatique et la dépression, chez la mère dans le travail de séparation. Le recours à l'analyste est un appel pour ne pas s'enfermer, pour récupérer un espace de vie, de contradiction, de choix. Un avantage : le père n'est pas mort, ni disparu, donc la famille n'a pas à le tuer.

Chez Béatrix, située deux générations après ceux qui ont été tués, le conflit est déplacé, le sens n'est plus le même, et une nouvelle configuration apparaît comme conviction. Béatrix est la princesse, fragile mais retranchée dans un château fort inexpugnable. C'est de là qu'elle parle comme une illuminée : « Les juifs ont été punis parce qu'ils avaient oublié Dieu. » La lecture historique de la violence subie est transformée en une interprétation narcissique, fascinante et magique, où les victimes deviennent les élus qui n'auront affaire qu'à un face-à-face avec Dieu; la toute-puissance nazie est devenue Dieu. Tout va se précipiter, se concentrer autour de cette relation, dont la position défensive sera le clivage et la mise à l'écart de tout ce et de tous ceux qui viendraient questionner cette fermeture. L'analyste qui tente d'interroger, d'analyser les origines et d'ouvrir un espace de liberté, de plurivocité est vécu comme une menace de rupture catastrophique de cet édifice.

La famille de Manuel, et donc l'enfant, victimes d'une violence, peuvent malgré cela reconnaître l'agresseur et mettre la haine en dehors, à sa source. Les péripéties œdipiennes de Manuel peuvent se jouer dans l'interrogation des différences entre l'idéal du Moi des parents et le projet de l'agresseur.

Dans le cas de Béatrix, le conflit s'est joué bien avant sa naissance; le mortifère a été retourné contre soi; le renversement en le contraire s'est opéré. Le non-dit porte sur

l'histoire même et non sur les événements de la vie du grand-père. Cette violence, inacceptable dans le champ de la conscience, en tant qu'appartenant au registre de l'humain, va glisser vers le registre du religieux tout-puissant et quitter l'échange social.

*Chapitre 8*

# La terreur, la place du psychanalyste

L'énoncé même du titre de cette table ronde m'a posé quelques problèmes de perspective.

D'une part, le politique convoque la cité, la scène publique et le combat. C'est le sujet pluriel, collectif qui détermine et règle le comportement individuel. La terreur, par contre, relève toujours de l'intime, de l'inavouable et se trouve donc, par définition, éloignée de la scène sociale. Le titre propose, selon moi, de défaire, de déjouer cet éloignement afin de pouvoir en relier les deux pôles dans une pensée articulable.

L'autre difficulté procède du traitement des référents : l'emploi de substantifs sans mention du pronom possessif qui leur donne corps. Ce n'est pas la même chose de penser *le* désir ou *la* mort que d'éprouver *mon* désir ou *ma* mort. Écart entre une position empirique et une position transcendantale, dirait Michel Foucault.

Ne pas respecter la tension de cet écart pourrait créer un abîme infranchissable, un désert à colmater par un fétiche ou un fantoche. Cela arrive assez souvent. Je vais vous livrer une anecdote personnelle, qui va dans ce sens.

Au début de mon exil, dans un groupe de travail, je présente comme je peux mon premier texte qui témoigne de la torture en Amérique latine, texte qui essaie de raconter

ce qui se passe là-bas, et de prouver sans doute en même temps que je suis vivant et que je peux penser.

Un camarade, renommé dans le groupe par son intelligence et sa sagacité, m'explique que ce que je raconte n'est ni nouveau ni original. Son argumentation et sa démonstration opèrent un rapprochement entre l'expérience de la torture et celle du désêtre dans l'analyse lacanienne. Je me souviens comment sa certitude, sa lucidité, son arrogance, m'avaient blessé, et avaient provoqué un bégaiement et de la rancune. Il détenait le bon savoir.

Je voudrais souligner par mon anecdote que, par rapport à ce sujet, il y a toujours maldonne : il y a toujours un savoir que l'on cherche et que l'on rate. Outre le caractère cathartique de mon souvenir, il montre comment la position de cet ami et la mienne sont celles, dans notre proximité supposée, d'une rencontre impossible entre le savoir du sachant et celui du sujet qui souffre.

Le caractère personnel de ma petite anecdote nous dépasse car elle rejoint celle du survivant d'Auschwitz qui avait voulu trouver sa solution finale en se laissant mourir avec les autres dans la chambre à gaz et qui a été contraint par les victimes à survivre, pour remplir leur dernière volonté : il fallait un témoin et un témoignage, un lieu psychique où cela puisse s'inscrire. Il fallait que le martyre se sache, que l'horreur soit patrimoine de la mémoire collective et de l'héritage culturel.

Le même message désespéré ouvre le livre essentiel de Robert Antelme *L'Espèce humaine :* le cri répété « Vous, vous ne pouvez pas savoir » que les victimes de la torture lancent à tout interlocuteur qui n'a pas partagé leur expérience. Maldonne qu'un regard analytique est censé pouvoir dépasser. Instituer la terreur comme objet de savoir *(épistémé)* revient à s'engager sur une rampe glissante qui mène, si l'on n'y prend garde, à une position de voyeurisme, de fascination

de l'effroi et aboutit à changer le sujet en spectacle pour intellectuels parisiens.

La terreur, c'est avant tout l'expérience du corps transi. Claude Lefort choisit *Le Corps interposé* comme titre et axe central pour évoquer et commenter *1984* de G. Orwell. Fiction devenue réalité dans la vie de beaucoup de gens de mon continent. Au paroxysme de l'effroi, le protagoniste d'Orwell implore que le martyre soit exercé sur le corps de l'être aimé et non pas sur son propre corps. Perversion de l'idéal que l'on ne peut pas saisir comme fait de discours, mais comme point limite de confusion entre le propre et l'étranger ennemi. Fascination du dégoût et de l'effroi, sans laquelle aucune connaissance de l'horreur n'est pertinente ou légitime car elle rend le regard froid et extérieur.

Il y a un piège et un danger dans l'emploi des substantifs *la* terreur et *le* politique : dans l'étymologie du mot « horreur », il y a hérisser et tremblement (*Horripilare :* faire hérisser le poil). Voisinage, donc, proximité avec un corps tremblant, effrayé, aux aguets. Cela s'exorcise et disparaît si l'on prend la terreur comme fait de discours et risque de désincarner les mots en les dépossédant de leur pronom possessif. Il n'y a pas de commune mesure entre *la* terreur et *ma* terreur.

A suivre Freud, un regard analytique ne peut être extérieur, il faut entrer dans le théâtre que l'on observe. Ni glissement objectivant ni capture dans la sensualité de la victime : d'où faut-il regarder et penser?

L'enjeu n'est pas mince. Le témoignage déchirant se transforme par sa réitération en mélodrame de mauvaise qualité ou en pornographie. Comment échapper à la banalisation, au silence, à l'esquive et à la fascination, pour simplement penser?

En quoi consiste cette connaissance de la terreur dont le savoir est aussi nécessaire qu'impossible?

Voici quelques tâtonnements.

Après la chute de la dictature dans mon pays, nous avons invité quelques collègues, qui étaient restés là-bas, à travailler le sujet avec nous. Voici un fragment de réponse :

> Je me sens étrange à réfléchir sur ce sujet que je ressens comme étant le tien et non pas le mien! Je commence à comprendre maintenant ce que l'on appelle les secrets de famille, qui m'ont toujours paru des conneries incompréhensibles... Entre ceux qui sont restés ici, il y a une complicité intime : il y a des choses dont on parle, et d'autres pour lesquelles il n'y a ni chiffre ni code, seulement un tremblement viscéral partagé. C'est le système neurovégétatif qui s'y connaît. Comme si j'allais faire du rapportage de choses privées, intimes.

Le travail de réflexion qui nous réunit vise la lucidité et le discernement.

Dans la terreur (je pense que ceci est valable tant pour la violence politique qu'incestueuse – et Œdipe roi fait, ici, figure de synthèse), la lucidité, si elle arrive inopinément, est lancinante. La pensée dans la misère est différente de la pensée intelligente. Être lucide sur sa propre terreur, c'est se rendre conscient de l'invalidité et de l'opprobre. Il y a donc un effort permanent qui va dans le sens de l'évitement et de la dénégation. Il faut être fou ou imbécile pour chercher à découvrir, et vouloir s'étonner et s'effrayer des blessures que chacun se cache à lui-même.

Aussi, dans cette situation, le sens ordinaire du mot penser est-il plutôt à craindre qu'à souhaiter. D'où le génie de mon ami dans sa réponse à mon invitation *(ni code ni chiffre, c'est*

*seulement le neurovégétatif qui est concerné, seulement le tremblement).*

Celui qui est dans la terreur n'est pas en quête de savoir ou d'intelligence. Il est à la recherche de stratégies qui lui permettent de continuer à vivre, lui-même ou ses idéaux. Parce que la terreur subjective est toujours vécue dans l'accablement ou l'hébétude (et non dans le savoir éclairé propre à une réunion scientifique).

La logique de l'anéantissement fonctionne avec une autre intelligence que la logique de la réflexion.

L'acte est à tel point hanté par le danger et par l'urgence que la pensée qui le prépare est en général très boiteuse. On peut passer mille et une heures à discuter des idéologies ou des stratégies. Les différences sont infimes et poussent à l'exaltation et à l'arrogance. Néanmoins, ce n'est pas le contenu des propos qui compte. La ligne de partage est beaucoup plus radicale. Elle passe par le fait d'être ou non concerné. Avec cette nuance que l'injonction éthique d'être concerné comporte en elle-même un certain degré de terreur et de danger.

C'est une sorte d'injonction primaire. Il faut vivre, il faut avoir le courage de continuer à vivre, survie du corps ou de la pensée : une sorte de devoir aveugle, pressant, avant d'être intelligent. Il faut être fou ou imbécile pour penser pour soi-même, au lieu d'accepter la réalité telle qu'elle est. Parfois on ne sait pas si l'on veut vivre pour fuir ou pour lutter, mais il y a une sorte d'impératif de construire un ailleurs et un après de la misère actuelle. C'est cette logique que j'appelle accablement et hébétude. Elle échappe au regard extérieur et le choix peut être perçu comme de la lâcheté, de l'héroïsme, de la trahison ou de la folie. Car ce n'est pas l'effroi soudain de la catastrophe mais l'usure quotidienne qui laisse sa trace indélébile dans le non-dit et le non-pensable de tous les jours.

Quelle est la marque de cet indicible pour soi-même et

dans la transmission? Comment inscrire le *je ne peux pas dire la terreur et la honte qui s'ensuit?*

Je crois que l'impensable de la terreur laisse des traces et qu'il faut s'interroger sur ce non-inscriptible traumatique, comme source ou moteur de compulsion à la répétition chez le sujet et dans la généalogie.

L'articulation de l'événement traumatique et du fantasme est un thème qui a fait date dans la pensée analytique et qui nous questionne depuis toujours. Tout d'abord parce qu'un bon freudien pourra affirmer, au nom de la *doxa,* qu'il n'y a de trauma que dans l'enfance et le sexuel. Ainsi la terreur politique produirait de la névrose « actuelle » à mettre en rapport de subordination avec la névrose infantile, socle de la personnalité. Voici un bon modèle aussi clair que rassurant, qui permet de continuer la pratique analytique et de développer la théorie analytique sous un régime totalitaire.

Mais la psychanalyse est-elle possible sous la terreur? Ceux qui sont restés sont-ils des traîtres et les bons psychanalystes sont-ils tous en exil? Je ne pense pas seulement qu'elle soit possible, mais qu'elle est nécessaire, comme travail de parole, qui n'est pas unique mais privilégié et à partir duquel la reconstruction de l'histoire sera possible. Ne dit-on pas que notre discipline est subversive? Que sa pratique soit boiteuse dans des situations de violence politique, je veux bien l'admettre. Mais connaissez-vous une pratique analytique qui, n'étant pas boiteuse, mérite encore cette dénomination? Si l'on a le bon dehors et la bonne théorie, à quoi bon la psychanalyse?

Quand la terreur politique traverse la séance parce qu'elle inonde le tissu social, on peut trouver une autre « solution », un autre cheminement que le retranchement derrière la théorie admise, la fuite de la pratique par l'exil ou la lutte politique. L'irruption de la terreur, désignable dans le dehors, interroge l'aporie de l'articulation entre trauma et fantasme,

entre événement et structure, et permet de poser autrement l'alternative entre narcissisme et lien social, dans cette arête que fonde l'inconscient comme point limite où la pulsion se fait parole.

Si je me place sous l'angle qui me concerne de plus près, celui de la clinique et de l'écoute analytique, le problème le plus urgent est de faire la distinction entre la terreur organisée par la violence fondatrice (les fantasmes de l'origine), la terreur venant du traumatique, tissée dans le roman familial, et la terreur qui vient de la cité. Je détermine ces trois pôles pour pouvoir penser. Loin de moi la prétention d'établir une théorie totalisante qui viendrait empêcher le tâtonnement.

Dans le temps mythique actualisé dans la séance, la violence des origines fait retour, itérativement, dans la scène qui s'y déploie. Cette violence, avec sa charge d'horreur, est de nature fulgurante et erratique, ce qui la situe dans l'imminence soit du passé soit de l'avenir. Elle devient, pour le sujet, énigme qui pousse au questionnement, ce qui est moteur de déplacement et de perlaboration. Cette horreur est au cœur même du travail de l'analyste et, sur ce point, le consensus ne sera pas difficile à obtenir. L'articulation du fantasme et du trauma, c'est-à-dire la façon d'inclure la réalité dans la cure, est déjà plus problématique et notre conceptualisation plus précaire. Et quand la terreur de la cité traverse l'espace analytique, l'incertitude est encore plus grande.

Je vais m'attarder, pour conclure, sur la différence entre terreur du sexuel et terreur du politique, qui sont toujours sources de confusion.

La terreur du sexuel traumatique vise l'intime et fait effraction à travers un événement (unique ou répété) qui se reconnaît d'emblée comme singulier et unique. La volonté d'ignorer vise à cacher l'agresseur et la blessure dans les replis du privé. C'est l'événement honteux, sadique et jouis-

sif, qui relève du *Heim*, du privé, du sacré et du secret, qu'il faut méconnaître et dont la méconnaissance est source d'effroi. Le prix en est l'indicible. C'est l'indicible qui fait trauma, qui laisse une marque, et se transmet comme source de dégâts dans la subjectivité.

Le sacré-secret se joue dans la trame du désir œdipien, frappé d'interdit et voué au refoulement. Trame qui renvoie à la problématique de l'identification et à la constitution du sujet. C'est cette constellation qui est bouleversée dans le traumatique sexuel.

La terreur politique renvoie, elle, à une autre problématique. Le cadre de la séance est débordé, et c'est le cadre lui-même qui est atteint avant la personne, c'est le social qui souffre avant l'individu.

D'après Freud, on reconnaît ce qui maintient la cohésion de la foule, ce qui fait « lien social », dans la panique qu'engendre sa dissolution. La panique met en relief une réalité jusque-là moins lisible; elle devient révélatrice d'un opérateur symbolique jusque-là méconnu, dans l'intimité duelle de la séance *.

S'il y a du racisme, ce n'est pas la névrose du juif ou de l'étranger qu'il faut traiter avant tout; le lien social est malade avant le sujet (ce qui n'empêche pas d'accueillir sa détresse personnelle).

C'est une situation qui – dans la clinique – nous met dans une position d'ignorance et de précarité. On peut toujours rabattre le nouveau, l'inconnu sur le déjà connu – par réflexion ou automatisme –, mais on peut également se risquer dans l'ignorance sans la boussole freudienne.

La terreur politique agit sur une subjectivité acquise. Ce qu'elle met en jeu, ce sont les racines du lien social, là où un premier vœu de toute-puissance a voulu – comme le

* A ce propos, lire l'article de François Villa, *Psychanalystes*, n° 25.

font remarquer Nancy et Lacoue-Labarthe – que le premier autre soit un autre mort ou exclu. La terreur politique frappe le lien social avant le « je »; les autres qui me constituent sont à l'avant de la scène.

S'il y a du racisme, la réponse « Nous sommes tous des juifs » est à aménager différemment dans le Paris de Le Pen et dans la France de Pétain. Le défi et la réponse sont différents.

Dans l'horreur domestique, familiale, l'échiquier est délimité : je sais que cela m'est destiné sans que je puisse me dérober. La terreur politique est plus équivoque puisque l'univers des victimes potentielles n'est jamais clairement défini à l'avance. Cela donne à l'impact subjectif de la menace une place toute particulière. Le geste inaugural du pouvoir totalitaire est de définir l'ennemi (le juif, l'étranger, le communiste). Définition qui comporte une organisation claire des cercles de l'enfer. La menace, elle, est porteuse d'un absurde conçu comme vérité. Le sujet doit s'accommoder de cette imposture qui remplace la loi, il doit reformuler la place de l'autre par rapport à soi. Le coup d'envoi, dans la *Shoah* (catastrophe), de la terreur politique est la perversion du code, la néolangue du système avec ses vérités monosémiques. La tentation d'une lâcheté payante s'offre comme issue : se soustraire à la menace moyennant la trahison d'un idéal d'appartenance à la communauté humaine. Cela comporte un travail psychique jusqu'ici peu exploré. N'y a-t-il pas inscription psychique d'un non-dit d'indignité et de honte? La pathologie des petits-enfants de victimes de l'holocauste en dit long sur la transmission généalogique de ce non-dit.

Quand l'imposture se couvre des oripeaux de la Loi, les gestes de soumission et de transgression prennent une valeur et une dimension inouïes. Le sujet est soumis à un message de double lien *(double bind message)*. D'un côté il y a l'injonction : « Ne t'en mêle pas. » Ne pas être parmi les

victimes et les coupables donne l'illusion de se ranger parmi ceux qui vont survivre – hors d'atteinte physiquement et moralement. A l'opposé, l'intolérable de l'horreur pousse à l'engagement politique et éthique...

Le travail psychique à accomplir, aussi bien pour l'analysant que pour l'analyste – dans une symétrie bizarre et nouvelle –, consiste à pouvoir répondre, entre reconnaissance et méconnaissance de la menace, à ces questions :

« Est-ce que la menace me concerne? »
« Est-ce *moi* qu'elle vise? »

Questions qui seront entendues différemment selon la position de chacun. Pour ceux qui sont engagés, elles pourront aider à faire la différence entre la rêvasserie et la réalité de la persécution. Pour les autres, elles ouvriront d'autres questions : le bouleversement des institutions peut-il ne pas viser chaque individu? Qu'en est-il du non-engagement? Ne peut-il être taxé d'aliénation?

Dans l'univers totalitaire, la position de l'individu face à la culture et à ses institutions modifie les rapports entre expérience personnelle et politique. Le choix, incontournable, entre le refus de l'intolérable et le non-engagement amène à reformuler les rapports entre extérieur et intérieur, entre le psychique et le social. Il n'y a pas, en effet, de moyen terme entre le refus de l'intolérable et l'indifférence : il n'y a qu'une alternative, entre l'engagement, avec ses risques et ses dangers réels, et la soumission complice. C'est par là que se rapprochent des territoires normalement éloignés et distincts : le savoir sur le pouvoir politique devient moins étranger au savoir sur les propres secrets du sujet. La passion politique et les tourments intimes peuvent connaître une étrange proximité et familiarité.

On peut continuer à répéter que la psychanalyse n'a pas les instruments conceptuels et méthodologiques suffisants

pour aborder ces questions. Je réponds qu'il faut choisir entre un concept en moins et une angoisse de trop.

Nous ferions, sinon, comme les paysans polonais et la femme de l'instituteur, dans *Shoah*, en apprenant à côtoyer des degrés impensables d'horreur sans pour autant nous sentir concernés. C'est pour sauver la vérité de notre pratique qu'on peut fermer la porte, disait Lacan.

*Chapitre 9*

# L'expérience de l'exil : du traumatisme à l'inattendu *

* A la demande d'Elsa. Terminé à Paris, le 14 juillet 1984.

Quelle perspective choisir pour aborder cette situation qui affecte des millions d'êtres, de groupes et de communautés, et dont la réalité interpelle tant de disciplines et de codes théoriques?

Le thème, à l'égal d'un océan, est trop vaste pour le regard et la compréhension. Naviguer sur l'océan : un seul périple suffit à nous marquer pour toujours; et mille périples supplémentaires de lecture et de réflexion ne nous apportent presque rien de plus... Mais de ce presque rien naissent les balbutiements qui mènent à la production d'un texte communicable.

Il faudrait être sociologue, démographe, politologue, psychologue social, anthropologue, en plus du pauvre psychanalyste qui parle ici. Et encore manquerait-il de ce bois dont on fait les poètes ou les romanciers, pour comprendre quelque chose à cette question...

Dire, et essayer de savoir quelque chose – Michel Foucault y insiste –, c'est seulement déplacer un peu l'ombre et l'obscurité de ce que nous ne savons pas.

Le psychanalyste a pour rôle d'écouter et de savoir quelque chose de la souffrance individuelle et de ses pièges; c'est en partant de cette optique que je vais essayer de parler de l'expérience de l'exil. Aucun savoir exhaustif ne saurait déri-

ver de là, et toute lecture totalisante de ce texte serait réductrice.

Dans ce monde si vaste et étranger où l'exil nous a fait vivre, dans ce monde de la civilisation et de la technologie, l'évocation de l'Uruguay est celle de sa petitesse – les bons parfums et les poisons, ne les trouve-t-on pas dans de petits flacons? –, qualité et défaut qui en font la singularité. Petitesse qui lui donne son charme et son attrait, qui permet la jouissance d'en délimiter les contours, mais qui, dans le même temps, crée la peur d'y rester enfermé. Lequel de nous n'a pas connu, en exerçant son métier, l'illusion et le plaisir de connaître et d'inventer son pays! De là vient que l'Uruguayen souffre doublement de la dépersonnalisation et de l'anonymat qui sont propres à l'exil.

Lettre d'un ami, au second lustre de mon absence :

« Je me réjouis d'apprendre que tu es en train de te faire des racines. On ne peut pas continuer à picorer un peu de chaque chose, en passant. Il faut s'asseoir à table (mon ami est comme moi un gros mangeur) et prendre sa part de ce que la vie nous apporte. Il faut donner au provisoire la densité et l'épaisseur de la vie. Nous avons vécu un autre pays, qui ne reviendra plus. Il y aura ensuite autre chose, d'autres jeunes qui vont faire son histoire, d'autres jeunes, et ce ne sera pas nous. Ou bien nous apprenons à vivre dans la nuit, qui est le moment qu'il nous est échu de vivre, ou bien quand viendra l'aube nous serons endormis, ou somnolents. »

Les racines, dont il est question dans cette lettre (sont-ce là les mots de mon ami, qui me sont destinés, ou les ai-je suscités?), désignent ce qui relie l'être vivant à la source, aux éléments de base qui se transforment pour constituer sa matière propre. Image ou métaphore qui indique ce qui est coupé dans la déchirure de l'exil et qui place la souffrance

au centre du thème : douleur d'être séparé de ses racines, écarté des représentations familières.

Il y a là matière à interrogation spécifiquement analytique. Si on accède à la condition de sujet moyennant la perte irrémédiable de l'objet primordial et premier; si toute expérience s'ordonne et s'organise à travers cette perte – selon le modèle freudien de la castration symbolique –, alors que se passe-t-il quand la réalité agit de manière immédiate sur notre vécu, redoublant et actualisant cette perte originale fondatrice de la condition humaine?

L'homme se construit à partir de ses illusions et de ses projets, et une des dimensions de l'existence est le fait de remodeler en permanence ce jeu d'illusions et de projets, qui se joue entre l'être et son entourage. L'exil fait avorter ce mouvement et le détruit, pour le réamorcer dans l'étrangeté du non-familier. D'où sa dimension de traumatisme. Il se présente comme un temps d'inertie et de contemplation, qui émerge après la tourmente, le naufrage et la catastrophe; il propose le défi de ce qu'on peut construire à partir de la perte, de la désillusion, du découragement, de la défaite.

Nous ne sommes pas très loin de ce que Freud désigne comme travail du deuil, avec ce qu'il implique de douleur psychique, avec sa dimension très proche du traumatisme et celle d'une déconnexion inassimilable. Je reviendrai sur ce point.

Dans l'expérience de l'exil, plusieurs niveaux de vécu ont fonctionné pour moi comme points d'impact, que je vais essayer de décrire, comme une sémiologie de l'exil.

1. *La nostalgie*. Elle concerne d'abord les niveaux élémentaires du vécu : la résonance de l'absence dans le corps, le paysage, les couleurs et les odeurs qui peuplent l'évocation agréable et douloureuse à la fois, dans l'immédiateté de la géographie du corps sensible et érotique. Noyau sensible et pathétique qui organise un imaginaire de la terre perdue : ce qui a été perdu, c'est le meilleur, il est là-bas, au loin.

Cette nostalgie, tristesse douce ou douloureuse, confère au temps vécu un caractère discontinu : il y a un avant et/ou un après imaginaire qui occupe une place privilégiée et qui fonctionne comme une injonction contradictoire : adapte-toi ici, là où tu es, travaille, crée, apprends, mais pas au point de ne plus vouloir retourner chez toi. L'esprit fonctionne comme un magnétophone à deux pistes, qui enregistre deux mondes, deux univers dont les significations ne sont pas toujours compatibles.

Cette dimension pathétique – le tango, ses textes et sa musique ne sont-ils pas nés sur notre terre? – est un lieu de passage nécessaire, voire obligé. C'est, en fin de compte, un lieu attirant, où l'on peut se prendre au piège pour fuir à nouveau, comme un étranger. Vécu dont la façade de souffrance occulte mal le plaisir qui en émane : l'extase, avec son corollaire d'immobilité.

Tout psychanalyste sait que cette douleur, que ce *pathos* est un appel au savoir, et le pôle de la raison s'offre comme un refuge à la détresse. Ce pauvre texte n'échappe pas davantage à cette équation. Il est écrit à partir des notes d'une causerie d'un docteur qui parle à des exilés.

Que ce soit de façon spontanée ou scolaire, les exilés veulent savoir quelque chose sur l'exil, et, par ce savoir des autres, conjurer leur solitude.

Certes, un savoir qui se veut universel apporte d'autres références que la seule expérience propre; mais il ne fait pas accéder à la vérité et ne guérit pas de la solitude. Le savoir est aliénation s'il sert de dogme et de recette et si on l'utilise pour faire l'économie d'un questionnement solitaire de soi. C'est pourquoi, échapper à la bonne doctrine qui se transmet et se répète dans les groupes, entre égaux, comme un dogme et une recette, constitue un des points centraux dans l'élaboration de l'expérience de l'exil.

2. *La dialectique entre personne et personnage.* Être sur notre terre, c'est jouir de la sève et de la lumière qui nous conforte

dans la relation en miroir avec ce qui est nôtre, avec les nôtres. Le confort évite la précarité; la chaleur du nid submerge l'être par sa monotonie, par son uniformité, qui, à un degré plus ou moins important, est source d'aliénation. L'exil rompt cette harmonie du personnage qui aliène la personne.

Mais, en même temps, séparant la personne de son lieu, il constitue un moment de la vie privilégié où se rompent les fragiles équilibres et harmonies.

Le personnage que nous avons peu à peu construit à force de déambuler dans la vie, ce que l'autre et les autres du paysage familier nous ont apporté pour répondre à cette question sans réponse du « qui suis-je? », nous aidant ainsi à nous construire une image plus ou moins triste ou satisfaisante de nous-même, tout cela s'écroule dans l'exil. Parce que ce personnage public, celui du rôle social, n'est pas seulement un personnage de vitrine, il fait au contraire corps avec l'intimité et permet l'estime de soi. Ce toi et ce vous qui font de moi ce que je suis font partie de moi-même. Il convient de rappeler ici le travail de Lacan sur la trame des identifications imaginaires en tant que piège et support moïque. Je me souviens du plaisir éprouvé quand quelqu'un m'appela pour la première fois par mon nom dans une rue de la ville anonyme. Ce que la psychologie sociale appelle « anomie » se révèle, dans l'exil, avec un relief et une intensité inhabituels qui détruisent ce qui est accessoire dans le personnage et mettent en lumière des strates plus secrètes de la personne. Si bien que l'exil en tant que situation défavorable et traumatique met à nu, en le démasquant et l'amplifiant, le fou que chacun porte en soi. C'est là une thèse à laquelle je tiens davantage pour sa valeur opérationnelle que pour son caractère démontrable; l'exil met en relief les qualités et les défauts de notre condition d'humains, en les amplifiant.

Ce détour me permet de tomber tout naturellement dans le travers professionnel et de dire ce qui, de l'exil, fait

symptôme et se voit au moment de la consultation. La psychopathologie de l'exil n'a de spécifique que la recrudescence épidémique de l'endémie qui compose le lexique des manuels de notre profession. La crise névrotique est fréquente et comporte l'angoisse et la tentative de restituer une définition du personnage. Plus graves sont les cas où le conflit et le deuil ne peuvent se contenir dans la sphère du mental et débordent dans le corps (aggravation ou apparition de maladies), ou encore dérivent vers la sociopathie (solutions psychopathiques, caractéropathiques, psychotiques) ou les névroses de destin (accidents réitérés, échecs).

3. *Le mythe du retour dans l'expérience subjective de l'exil.* La fantasmatisation du retour prend des formes multiples, à l'infini. Derrière cette multiplicité, l'essentiel, ce qui est symboliquement déterminant, ne se présente pas de façon manifeste mais doit être décrypté. Ce qui se passe, en fait, c'est que l'avant et l'après, qui ont rempli le vécu nostalgique de l'exil du *pathos* qui a été l'axe de l'expérience, ne peuvent pas coïncider avec l'avant et l'après de la continuité historique et de sa rupture. Car, quelle que soit la mémoire sociale, il ne peut y avoir de coïncidence entre la réalité fantasmatique d'un sujet et la force du mouvement social dont il a été absent et qui lui est étranger.

Il y a, pour justifier le retour, un discours lucide et raisonnable; il y a aussi, dans l'intimité, la scansion de l'indicible : je rentre car, en rentrant, je crois redevenir celui que j'étais, même si ce que j'étais m'est étranger, perdu pour toujours.

Le retour peut se fonder dans un discours lucide et rationnel, mais il se tisse aussi à mi-chemin entre le rêve et la réalité. Retourner au pays, c'est l'illusion de retrouver le paysage statique que nous avons laissé et qui n'existe plus. Et ce cadavre, ou bien on l'assimile et il disparaît, ou bien, comme l'âme en peine, torturée, il continuera à réclamer crimes et vengeance.

Retourner, c'est aussi se confronter à la différence et à l'altérité, dans ce qu'elles comportent de risque, d'horreur et de violence. Altérité qui se manifeste par rapport à ceux qui s'inscrivent à un autre moment de l'histoire; par rapport à ceux qui, restant au pays, n'ont pas connu la souffrance du déracinement et ont vécu une autre expérience, tandis que notre souvenir est resté fixe et immuable, lié à un passé qui représente un idéal. Altérité aussi par rapport à ces enfants qui vivent les événements marquants de l'enfance dans une autre langue, une autre culture et dont les projets et les désirs passent par d'autres déchirements que les nôtres, eux qui ont pu s'approprier le présent avec de meilleures chances que les nôtres. Altérité, surtout, par rapport à ceux qui, pour avoir été emprisonnés ou tués, nous soumettent à ce sentiment de faute insupportable d'être libres et vivants, pouvant jouir et souffrir.

Admettre et assumer la diversité et la pluralité des expériences et des inscriptions dans le réel implique de renoncer à l'extase de retrouvailles fusionnelles, piège qui existe et œuvre dans l'imaginaire de chacun.

La leçon d'autres retours montre qu'on ne peut faire l'économie de la non-rencontre, et que les trajectoires différentes ont rendu les frères étrangers l'un à l'autre. Mais ce conflit des différences, en apportant l'hétérogène, fera de l'exil une richesse plus qu'une misère, et nous nourrira d'une diversité contradictoire, laquelle nous sauve peut-être de l'enfermement mortifère dans l'homogène, de l'aliénation que représente l'illusion de la complétude.

## L'EXPÉRIENCE DE L'EXIL
## DU TRAUMATISME À L'INATTENDU, POST-SCRIPTUM

Pensons le problème en termes plus théoriques.

J'ai toujours considéré comme un moment particulière-

ment fécond du génie freudien sa formulation de l'appareil psychique primitif sous les traits d'une vésicule digestive, comme cela apparaît dans le texte métapsychologique de 1915 : « Les pulsions et leur destin », ainsi que, dix ans plus tard, dans « La négation ». Modèle qui a de plus été repris par les développements kleiniens.

Si j'introduis cette référence pour le thème qui nous intéresse ici, c'est parce que la thèse qui lui sert de base – la relation de l'appareil psychique à ce qui est propre au sujet et à ce qui lui est extérieur – est aussi un axe central de l'expérience de l'exil.

Le texte freudien est limpide : le bon doit être incorporé, le mauvais et l'étranger sont à recracher et à expulser *. Si cette antinomie radicale n'était qu'une métaphore provenant de la biologie, il ne serait pas nécessaire de poursuivre ce questionnement. Mais l'expérience de l'analyse et d'abondants exemples de l'histoire et de l'anthropologie nous en apprennent sur la difficulté de traiter avec l'hétérogène **.

Si le moi se constitue avec ce qui s'incorpore comme m'appartenant en propre – dans cette tautologie où le moi constitue le mien et le sien constitue le moi –, alors il n'est pas difficile de concevoir ce que nous appelons amour de notre terre, ou patriotisme. C'est dans le mouvement spéculaire entre l'être et son monde que le lieu d'appartenance et de familiarité (avec son histoire, sa culture, son paysage physique et humain, son climat, ses traditions, ses excès et ses absurdités) en vient à être intériorisé, pour faire partie de l'individu; pour peu que nous abandonnions la dichotomie intérieur-extérieur à laquelle nous ont habitués et

* Les néologismes analytiques « projection » et « introjection », avec toute la richesse de leur sémiologie et de leur conceptualisation, n'annulent pas la brutalité de la métaphore digestive. Voir, par exemple, l'excellent texte de Maria Torok, inspiré de Ferenczi comme « inventeur » de ces termes (« Maladie du deuil », dans *L'Écorce et le noyau*).

** Voir le texte de Jacques Hassoun dans « L'Étranger », *L'imparfait*, n° 1.

conditionnés la psychologie traditionnelle des fonctions et la théorie kleinienne de l'objet.

Si je pars du modèle freudien, c'est pour en déduire le caractère illusoire de l'accession à l'identité. Le terme « illusoire » n'a ici rien de la connotation péjorative du langage courant; il se situe plutôt dans la perspective conceptuelle de ce que Winnicott désigne comme espace d'illusion, en le caractérisant comme source de créativité et de sublimation. L'acquisition identificatoire (aimer sa terre) apparaît ainsi comme l'opposé de l'informe et du vide, d'où sa potentialité créatrice.

Mais, si tout autorise à penser l'appartenance comme lieu de passion et de vérité subjectives, rien, en revanche, n'autorise à transposer cet acquis et à en faire l'expression d'une vérité ontologique, en succombant aux croyances de l'ethnocentrisme. C'est ainsi que Pierre Clastres désigne la tendance de tout groupe humain à se prendre pour le meilleur, pour l'étalon du bien.

Disons, concrètement, qu'être uruguayen est une illusion que j'ai préservée et cultivée, pendant les dix années de mon absence. Que le fait d'être uruguayen soit la meilleure des choses, cela peut persister comme une affirmation incontestable, mais à condition qu'on le traite avec l'humour que mérite un tel excès et son absurdité, ou qu'on l'entende comme dimension ludique, jouant le rôle d'un idéal : un objectif limite toujours en construction, une route ou un sentier à traverser, un voyage ou un projet toujours à venir, et jamais un port d'attache.

*Chapitre 10*

# Quand la loi devient une imposture : quelques réflexions à propos de la dictature en Amérique latine

Ce sont des faits connus, une information devenue banale : il y a en Amérique latine des citoyens qui payent par des mois ou des années de prison d'avoir chanté trop fort la phrase de l'hymne national : *Tremblez, Tyrans!* ou d'avoir hébergé un ami d'enfance poursuivi par le régime, actes qualifiés juridiquement d'offense aux symboles patriotiques et d'assistance à une association de délinquants.

Pour être fonctionnaire, pour obtenir un travail, pour s'inscrire dans une corporation, pour présenter un travail dans un congrès scientifique, il faut un certificat de bonne conduite, parodie de casier judiciaire attribué par l'appareil policier sous une forme codée. Et la « profession de foi démocratique » exige, pour tout membre de la fonction publique, qu'il n'ait pas appartenu – caractère rétroactif de la loi – aux organisations politiques ou syndicales déclarées illégales.

La plupart des gens se retrouvent ainsi entachés du vice de subversion, mais susceptibles cependant d'être purifiés, car le dispositif habituel veut qu'en cas de nécessité l'on s'adresse à son colonel personnel pour obtenir sa garantie grâce à laquelle on pourra faire partie des personnes admises par le régime.

Il est donc vrai qu'un faible pourcentage des personnes

susceptibles d'être punies le sont effectivement. Il est également vrai que la « loi » absurde et sadique n'est appliquée que partiellement, qu'il y a des milliers – et non pas des centaines de mille – de prisonniers politiques, mais paradoxalement l'incertitude face à la punition a des effets sociaux et psychologiques : efficacité de la cohérence dans la répression.

Si, sur vingt personnes « punissables », il y en a une seule de punie – mais de façon sadique et disproportionnée –, les dix-neuf autres ne sont pas pour autant indemnes et la terreur les menace. La législation en vigueur n'affecte pas seulement celui qui est prisonnier, mais elle apprend et impose aux dix-neuf autres qu'il n'y a qu'une vérité et qu'elle est absolue : celle du régime.

L'absurde de la terreur y gagne ainsi en cohérence et en réalité, et il n'est pas difficile d'en cerner les effets quotidiens. L'effet recherché est l'intimidation et la paralysie, le « Ne t'en mêle pas ». Car, au-delà de l'horreur quotidienne, il y a la grande horreur de la prison et de la torture qui sert dans sa virtualité toujours présente à donner de la *véracité* à la *menace :* non seulement la mort et la disparition, mais, pis encore, l'agonie infinie d'une torture sophistiquée jusqu'à la destruction. Tel est le monstre qui traverse toute la trame sociale.

Il est évident que les dictatures latino-américaines actuelles cherchent à s'envelopper d'un statut juridique à travers ce qu'elles appellent des actes institutionnels, et il est nouveau que des régimes reposant sur la force mettent tellement l'accent sur la légalité : folklore à la Garcia Marquez? parodie? Il ne semble pas. Alors pourquoi ce type de préoccupation se répète-t-il avec une régularité qui attire l'attention? Pourquoi, malgré les diversités nationales, se répète-t-il comme un caractère propre à cette dernière décennie? De quelle intelligence unique provient une telle cohérence? Quelle en est la logique, quels effets recherche-t-elle?

On peut affirmer que c'est ce glissement vers l'acquisition d'un statut juridique où la violence nue et monstrueuse déborde en visant à s'approprier la vérité absolue de la loi, qui donne aux dictatures sud-américaines d'aujourd'hui une *singularité* qu'il ne faut pas sous-estimer dans ses effets sur la société et les individus.

Si la violence meurtrière est caractéristique de tout régime dictatorial, la nouveauté, la particularité qui va au-delà de la brutalité irrationnelle, c'est ici l'utilisation d'une brutalité perverse, déguisée, sous une cape juridique, en une mascarade de Loi.

Le concept clé de loi n'est pas le même chez les juristes, les anthropologues ou les psychanalystes, et chacun, à s'en tenir à la rigueur de son univers conceptuel, peut s'enfermer dans l'hermétisme. Mais on peut aussi utiliser ce qui se repère dans chacune de ces pratiques et affiner ainsi ce que l'on entend par ce concept.

En tant que psychanalystes, nous pouvons tenter de faire une lecture du rapport à la loi qu'essaie d'instaurer le dispositif pseudo-légal de la dictature en Amérique latine et de ses effets dans la sphère subjective et transindividuelle. Notre postulat est qu'il y a une sagacité perverse dans la logique de l'*ordre institué* qui utilise les effets psychologiques et sociaux de l'imposture. C'est précisément à cause de *cette efficacité de l'imposture* que les dictatures sud-américaines d'aujourd'hui s'abritent sous une pseudo-légalité coûteuse, obsessionnelle et spectaculaire qui s'ajoute comme un ornement aux méthodes classiques et connues de la répression. Façade juridique qui ne serait pas nécessaire si elle ne visait pas une autre efficacité, au-delà de ce que peut faire la violence brutale et nue.

L'intériorisation de la loi est une nécessité intrinsèque du fonctionnement de l'appareil psychique. Freud et Lacan, dans le domaine de la psychanalyse, et Lévi-Strauss, dans celui de l'anthropologie, fondent avec soin cette affirmation. Les

notions freudiennes de masochisme et de culpabilité inconsciente renvoient l'accès à la culture dans le creuset de la sexualité infantile et de la sujétion à l'instance parentale, médiatrice du social. C'est quelque chose de ce monde archaïque, submergé dans l'oubli de l'enfance, qui se réactualise dans la réalité de la dictature.

Si nous prenons garde de ne pas tomber dans le mécanisme réducteur des extrapolations faciles, il est utile de s'interroger sur les interactions du social et du privé, en les considérant en termes juridiques et psychologiques. Si toute loi, dans sa texture juridique comme dans sa texture anthropologique, comporte un impératif absolu, il faut souligner dans l'imposture juridique sud-américaine sa vocation à s'incarner dans cet absolu de la loi et à se l'approprier. Le passage de la brutalité à la légalité vise à l'appropriation d'instances internes de contrôle et de surveillance. L'affirmation paraît moins hasardeuse si nous la confrontons à des faits de la vie quotidienne.

Ainsi, avant les dictatures actuelles, des universitaires appartenant à tout l'éventail politique travaillaient ensemble dans des équipes d'enseignement et de recherche. L'obligation de signer « la profession de foi démocratique », exigée de tout citoyen pour entrer ou pour rester dans la fonction publique, opère de fait l'exclusion d'un ou de plusieurs, entraînant chez les uns la soumission, chez les autres la révolte, ou encore le compromis utile et habile. Les désaccords ou les divergences d'attitude en l'absence d'un pluralisme démocratique qui manifeste la diversité de la vérité, sont régis par la peur qui radicalise les positions en catégories manichéennes, opposant : collaborateur, traître, lâche à subversif, dangereux, suicidaire. Et c'est par la voie de la peur que la « loi » du régime imprègne et marque tout le tissu des relations sociales : « Je ne fais pas ce que tu fais parce que j'ai peur », disait un universitaire « soumis » à un autre « révolté ». « Et tu crois que je n'ai pas peur? » lui répondit

ce dernier. C'est ainsi que l'espace de liberté est confiné, non seulement sur la scène publique, mais aussi dans l'*intimité des relations.*

J'écoute en ce moment un adolescent qui, indigné par les injustices du régime, hésite entre continuer ses études et s'engager dans la lutte politique. Mon éthique professionnelle exige de moi une écoute ouverte à son dilemme. Face à la loi de la dictature, si j'écoute ce jeune homme qui me parle de sa passion et de son angoisse, si je laisse jouer dans son discours les désirs et les transgressions qui l'aideraient à être lui-même, si j'obéis, en somme, à l'impératif de ma fonction et de mon éthique professionnelle – car qu'est-ce d'autre que psychanalyser? –, je suis, au regard de cette loi, complice du délit. Et mon dilemme comme psychanalyste n'est-il pas exemplaire, dans son détail et ses variantes, de la péripétie quotidienne de tout père et de tout éducateur?

Face à cette loi radicale et monolithique, la position de père est déchirée entre les deux termes d'une alternative : ou bien la rébellion qui implique le combat et le risque de perdre la vie, ou bien la soumission qui implique l'indignité. Nous nous sommes vus et nous avons vu chaque père succomber à ces contradictions.

Il est inhérent à la nature même de la Loi – qu'elle soit d'ordre juridique, anthropologique ou psychanalytique – *d'être un absolu excentrique et distinct de tout individu ou groupe identifiable.* Or, ce qui caractérise la dictature, au-delà de sa violence meurtrière, c'est sa vocation à s'approprier cet absolu de la loi et à s'y incarner. En psychanalyse, quand on franchit cette distance minime, mais essentielle, qui sépare l'être symbolique de l'être réel, comme soutien et garant de la loi, on se trouve en face d'une structure perverse génératrice de folie. Je ne crois pas tomber dans l'excès en caractérisant la dictature comme une figure exemplaire de cette structure.

*Chapitre 11*

# « L'étranger »

Ceci est un texte daté et dédicacé, presque à la manière d'une lettre adressée à différentes personnes concrètes et présentes, tous les amis qui, d'une façon ou d'une autre, ont accueilli les plaintes et les difficultés de mon « apaysement ». Cependant, la gratitude est absente du texte manifeste (mais non pas du texte latent...). Si je puis interroger, et éventuellement partager cette interrogation, c'est parce que je suppose l'écoute possible et que la violence me paraît plus opérante qu'une gratitude édulcorée.

Il y a, dans mon texte, quelque chose de vécu, qui pourra apparaître aussi bien excessif qu'insuffisant. Texte-témoignage, ou texte-symptôme, dont je mets encore en doute la pertinence. Quelques amis ont tranché : à eux de prendre en charge la moitié de ma bêtise...

## PREMIER TEMPS : L'IDYLLE

Au début, c'était facile... et terriblement difficile, mais les règles étaient claires, sans ambiguïté : on était radicalement étranger – la langue, les codes, les habitudes, le climat. Non, davantage encore qu'étranger, à cette étape on est visiteur; et le visiteur découvre... et est découvert : c'est

amusant. Les conversations et les histoires les plus banales paraissent énigmatiques. Ce qui renvoie à la dépersonnalisation, au sens fort et concret de la dé-réalisation schizophrénique : ça va du « Qui suis-je? », inquiétant, perplexe, *unheimlich,* à ce « Où suis-je? » de l'enfant dans le noir.

Syndrome général d'adaptation, disait Seyle; l'adrénaline se charge de le résoudre, le coût en est élevé, mais la vigilance vient à bout de toutes les urgences. On confond ça avec le fait de réussir son « apaysement ». En silence, en silence seulement, la souffrance des absences et de la nostalgie joue son rôle corrosif.

Ce qu'il y a de nouveau dans le jeu de la découverte remplace les silences, les tensions, les contradictions possibles. Sans compter le halo héroïque. Il y a quelque chose de connu, ou de sous-entendu. Celui qui a été obligé de partir a eu la vie suffisamment dure pour susciter sympathie et compréhension.

Les différences culturelles jouent sur une distance optimale : l'Amérique latine est juste assez lointaine et étrangère pour constituer un autre lieu, et assez proche pour solliciter le jeu des affinités et des reconnaissances. La langue romane, les noms, la couleur de la peau, les références philosophiques, les codes théoriques en psychanalyse, en art, le dispositif des croyances : c'est évident, le *criollo* * vient d'Europe, et le « criollisme » blanc, même s'il s'inspire d'une mythologie locale à résonance indigène, est assez « européanisant » et « européanisé » pour qu'on puisse nous reconnaître comme des branches du même tronc. La distance dans le clan est donc optimale, pour parodier l'exogamie. Mais dans cette recherche de l'*alter ego,* il est toujours plus facile de saisir l'*ego* que l'*alter.*

* *Criollo :* ce terme s'applique, en Amérique latine, à tout ce qui est « blanc immigrant », par opposition à ce qui est « indigène autochtone ». Le *criollismo* correspond donc, dans le texte, au nationalisme blanc en Amérique latine.

## DEUXIÈME TEMPS : LA DÉSILLUSION

Le « second souffle » propose d'autres défis. L'idylle de la visite, par définition éphémère, boucle son cycle et s'éteint. C'est seulement maintenant qu'on découvre que les Français parlent « une autre langue », que leur langue est le français... et quelque chose de plus. Peut-on tout renvoyer à la langue? Réciproquement, il se trouve que le caractère attractif de l'étranger s'épuise, et nous passons de la condition de héros dont on nous revêtait à celle d'êtres ordinaires. Le personnage se dilue, la personne apparaît. Ou plutôt non, pas encore, le personnage persiste, mais sous un signe inversé, qui dénonce la déception par rapport à une attente. La question de la différence se règle en général en termes de fascination ou de mépris (pour citer une polarité kleinienne), et ni l'une ni l'autre ne sont prometteurs d'une rencontre durable, pacifique, créatrice.

Un fait relativement habituel et récurrent (dans mon expérience) est l'usage du « vous » de la deuxième personne du pluriel dans le dialogue duel avec l'étranger. Ce « vous » du pluriel nous uniformise et nous confond avec ceux auxquels nous ne nous reconnaissons pas semblables, ou, tout au moins, réveille l'urticaire de vieilles infirmités, de vieux conflits : ces histoires si anciennes et si infimes, comme les Français en ont entre eux, et que le jargon cultivé nomme narcissisme des petites différences.

Pour l'étranger, qui a besoin, après sa transplantation, de se reconstruire et d'être quelqu'un *, le « vous » du pluriel renvoie à l'a-nomie, à l'anonymat, le conduit à un statut

* Le « je suis » en question n'est pas celui de la pensée cartésienne ; il concerne l'aspect plus actuel et immédiat de la subsistance matérielle (avoir un travail) et morale (qui pour l'intellectuel passe par le fait d'avoir ses idées et de dire ce qu'il pense).

d'objet exotique et à la perplexité, l'arrachant à son projet de personne à renaître. Et pour celui qui émet le discours, la seconde personne du pluriel est révélatrice d'une annulation d'un projet qui prétend rechercher l'altérité. Ce « vous » du pluriel fausse et fait avorter la rencontre dont paradoxalement il se dit en quête, et l'installe au niveau de la dénégation.

L'étranger, par définition, introduit la différence et l'altérité. Mais on peut toujours résoudre ce dilemme moyennant l'abolition du singulier.

Cela commence toujours par une question banale : « Que penses-tu de tel événement, de telle situation? » Derrière l'innocence de la question, le rôle assigné à l'étranger, la réponse attendue, sont ceux de la sagesse oraculaire. Mais nous savons bien – dans le mythe et sur le divan – que l'interpellation de l'oracle est imprégnée à la fois d'espérance et de méfiance, ce qui déchaîne, entre celui qui questionne et celui qui répond, la violence et la fureur, sauf si l'interpellé répond en tant que semblable.

A Paris, les mots d'ordre du métier sont l'avenir de la psychanalyse et l'institution analytique. Entre les discussions doctrinaires et les querelles tribales, quelque chose de passionnel invite au combat, à l'alliance et à la haine. Et ce qui n'est pas permis, ce qui est tacitement méprisé, c'est de rester absent des tranchées et de ne pas combattre.

Mais l'étranger se trouve parfois occupé à d'autres guerres, son énergie n'est pas toujours suffisante pour combattre dans la guerre locale. D'ailleurs, une guerre n'est-elle pas toujours un après-coup de rancunes et de conflits, auxquels l'étranger est étranger? Cela vaut pour moi et mes compatriotes quand très vite on fait semblant d'être déjà parisiens.

Ce que je peux percevoir, de mon balcon de spectateur stupéfait, c'est que la guerre est une guerre primitive, et que la rivalité tribale prend les devants sur la divergence doctrinale. Passe encore quand il s'agit de « race » ou de religion,

on peut en comprendre quelque chose. Mais quand il s'agit de transmission et de pratique de la psychanalyse?... Parce que la question est de nature tribale et non doctrinale, le « avec qui » est plus important que le « pourquoi », et dans ce qui s'écrit sur le sujet, les signatures comptent davantage que le contenu. On ne discute pas l'idée mais les intentions du signataire. Pour la même raison, les grandes affirmations sur la liberté d'affiliation s'accompagnent d'une curiosité quasi morbide de savoir qui est avec qui; l'affiliation n'est pas seulement une question institutionnelle, mais se redouble dans la sphère – supposée plus intime – de la cooptation réciproque dans les groupes de travail, qui suit, comme par hasard, les mêmes lignes de force... Je pense que la guerre tribale, qui domine aujourd'hui la relation entre analystes, peut être comprise aussi comme symptôme qui occulte et révèle le xénophobe fasciste que nous cachons en nous.

## TROISIÈME TEMPS : LE QUESTIONNEMENT

La discussion psychanalytique parisienne apparaît, pour le spectateur que je suis, remarquablement érudite et majestueuse. Il n'est pas sûr que cela aide à penser et à échanger des idées, ce qui est tout autre chose que d'assister à la succession de brillants discours et monologues. Est étranger – qu'il soit ou non français – celui qui n'a pas l'accès facile à ces règles de style. Je connais pourtant d'autres lieux où cela ne se passe pas nécessairement ainsi, sous cette forme de guerre décadente – décadente, parce qu'elle se tourne vers le passé pour y chercher une foi doctrinaire, et se préoccupe peu de l'illusion d'une transformation fondée sur la mystique d'un projet, si fragile, précaire ou éphémère soit-il. Décadent peut paraître insultant. Mais il n'en est rien. Je ne m'y connais pas en littérature, mais on m'a enseigné que le *Don Quichotte* était une œuvre de la décadence.

> « Parler à quelqu'un, c'est accepter de ne pas l'introduire dans le système des choses à savoir ou des êtres à connaître, c'est le reconnaître inconnu et l'accueillir étranger, sans l'obliger à rompre sa différence. En ce sens, la parole est la terre promise où l'exil s'accomplit en séjour, puisqu'il ne s'agit pas d'y être chez soi, mais toujours au Dehors, en un mouvement où l'Étranger se délivre sans se renoncer. Parler, c'est en définitive chercher la source du sens dans le préfixe que les mots exil, exode, existence, extériorité, étrangeté ont pour tâche de déployer en des modes divers d'expériences, préfixe qui nous désigne l'écart et la séparation comme l'origine de toute " valeur positive " *. »

Une frontière possible, entre l'étranger et celui qui est « chez lui », se situe au niveau de la continuité ou de la rupture avec les représentations de ses propres mythes infantiles, avec le narcissisme et la mégalomanie que comporte la position infantile. Pour traverser cette frontière, il est fréquent – mais pas nécessaire – de changer de pays, de ville, de clan, de profession, d'idéologie, ou encore d'avoir intégré une certaine expérience du divan. Autrement dit, il y a à l'intérieur de chacun la possibilité dialectique d'être chez soi et d'être étranger.

C'est la psychanalyse qui découvre que le sujet se construit à partir de l'exil dû à la perte de l'objet primordial, qu'il est perdu dès la genèse même de sa constitution. Le « ici personne ne sait que j'étais enfant » (titre du récit d'un « métèque » à Paris) marque certes une blessure, mais elle est structurante. Il m'a toujours semblé que c'était un dispositif d'usure par la répétition, une façon de soigner obsessionnellement cette blessure, que d'instituer ces réunions que

* Maurice Blanchot, « L'Expérience-limite », in *L'Entretien infini*, Gallimard, 1969, p. 187.

nous apprécions tous, réunions pour évoquer, pour se souvenir, qui créent un espace de ghetto amusant et recherché, dans l'histoire de chacun. Quel plaisir que cette rencontre avec les vieux amis, avec les gens et les lieux de l'enfance. Joie nostalgique qui restitue dans le collectif micro- et macro-social, un univers intime de sensibilité et de représentations qui sont à moi et rien qu'à moi, à nous et rien qu'à nous. Quelle prétention d'effacer une solitude inexorable, un silence toujours lancinant!

De ce théâtre des souvenirs d'enfance que nous créons tous, ce qui reste à questionner, c'est où, et comment, à partir de cet univers ludique de reconnaissances réciproques, avec son ethnocentrisme implicite ou explicite, se produit la mutation vers l'exclusion de la différence, du tiers qui la représente, débouchant sur la violence de la xénophobie.

Cette oscillation entre le familier et l'étranger, entre ce qui m'appartient, à incorporer, et ce qui est étranger, à expulser, ne me paraît pas être un « processus unique à mener à bien », une fois pour toutes, comme un choix idéologique qui me délivrerait pour toujours d'être raciste ou xénophobe. Tolérer la différence est, à mon avis, un travail inépuisable, jamais achevé et impossible à achever. Je le conçois comme une intrication entre reconnaissance et dénégation.

Le génie de Blanchot – je me permets ce commentaire – est d'établir le lien entre l'errance (géographique ou symbolique), le trouble intérieur et le rapport à la vérité. Il y a un mirage de la vérité qui se présente comme mienne et accessible et une autre dimension qui se révèle inaccessible et qui crée une relation d'intériorité indépassable, me condamnant à être à jamais étranger.

*Chapitre 12*

# Réflexions sur une clinique de la torture

# INTRODUCTION

Peut-on circonscrire un « savoir » sur la torture? Peut-on avec des mots évoquer une réalité humaine d'abjection et de terreur sans être piégé dans l'illusion de « maîtriser » la vérité de l'expérience?

Entre l'objet et sa représentation, il y a toujours un écart. Tout texte peut induire l'illusion de l'appropriation d'une réalité et la croyance que l'on peut l'apprivoiser avec des mots. Quand il s'agit de l'horreur, la nature de cet écart est à questionner davantage. Parler de la torture et de ses conséquences, donner un sens à l'horreur, marquée d'une intentionnalité humaine, cela nous fait toucher les limites de l'impensable.

La communauté « ne peut pas croire » et « ne veut pas savoir ». Le témoignage de l'horreur risque alors de se perdre entre les cris déchirants et le message inaudible. C'est de ce tiraillement que peut surgir une autre dimension de la parole, qui tentera d'ouvrir une brèche dans ce que le corps social ne peut pas croire et « ne veut pas savoir », et faire ainsi entendre l'inaudible. Le statut de la réalité niée et clivée que Freud découvre et décrit à propos du savoir sur la sexualité acquiert, dans la dimension de la réalité politique, la même pertinence, la même portée.

Tout au long de l'histoire de l'humanité, la torture appa-

raît dans les discours les plus divers, politique, religieux, idéologique. Mais faire de la torture un objet d'étude, isolé du contexte politique, économique et social où elle s'exerce est une erreur. Sa forme et sa signification actuelles sont directement liées aux formes contemporaines de pouvoir qui en font usage.

A partir des années 60, l'Amérique latine a connu une série de régimes d'exception qui se sont éloignés de plus en plus des formes classiques des dictatures autochtones. Ces régimes se caractérisent par l'aspect hautement rationnel non seulement de la répression, dont la place centrale occupée par les forces armées prouve le rôle fondamental, mais aussi de l'organisation politique et sociale.

La torture a joué le rôle de pièce maîtresse dans le système de gouvernement de ces dictatures. Elle a été un moyen privilégié de maintien du pouvoir.

Ces dernières années, la recherche historique a montré le caractère planifié de la répression politique et sociale en Amérique latine à partir d'une politique apparue dans l'après-guerre, appelée « doctrine de la Sécurité nationale ». Selon cette doctrine, la menace pour une nation, dont la forme classique est l'ennemi extérieur, s'est déplacée vers une menace interne face à laquelle on doit mettre en place le même type de réponse, la guerre.

Les textes de recherche sur cette doctrine montrent un télescopage des dimensions qui, dans les sociétés dites démocratiques, occupent des espaces d'hégémonie partielle permettant leur articulation. La tendance à réduire les discours à un seul et à lui attribuer une univocité ne permettant qu'une alternative manichéenne, en action permanente, est injectée comme idéologie, tel un ciment, dans le tissu social.

## PRÉMISSES

### 1. *Une prémisse impossible : l'articulation de l'espace politique au discours scientifique.*

Aucun modèle de compétence technico-professionnelle ne peut maîtriser le savoir sur l'horreur. Quand on parle de torture, on sait d'emblée que le terme résume le pôle le plus abject d'une certaine logique de pouvoir politique. On serait donc tenté de l'envisager comme une manifestation archaïque de l'organisation sociale. Mais il n'en est rien. La torture, comme le souligne Certeau, « est une pratique administrative de routine qui grandit avec la centralisation technocratique. Loin d'être en position d'extériorité par rapport à la civilisation contemporaine, c'est un symptôme et un effet inhérents au pouvoir, quand celui-ci perd sa capacité d'organisation " propre ", de rationalité administrative, pour écrire l'histoire dans le martyre des corps. Les torturés paient le fonctionnement social dont nous profitons. Ils seraient son revers et sa condition * ».

* Michel de Certeau, « Le corps torturé, parole torturée », in *Michel de Certeau, Cahiers pour un temps*, éditions du centre Georges-Pompidou, Paris, 1987.

C'est pourquoi une perspective technique, qu'elle soit médicale, psychologique ou psychanalytique, est insuffisante et nous conduit à de difficiles paradoxes. Ni le spécialiste « docte », qui veut étudier et techniciser le problème en l'isolant de sa source, la catastrophe historique et politique, ni le militant, qui se veut solidaire de celui qui souffre, dans l'indignation et la révolte contre l'abjection, ne possèdent la clé. Seuls une éthique et un questionnement lucide peuvent nous aider à accepter la remise en question par la situation inédite qu'est l'écoute d'un torturé, de nos limites et de notre savoir.

## 2. *La torture : une « noxa * » bien particulière.*

De sa place particulière dans le politique, celle d'un des moyens les plus avilissants de l'exercice d'un pouvoir, la torture ne manquera pas d'interpeller l'institution soignante et le couple patient/thérapeute. Au contact d'un patient victime de la torture, le dispositif thérapeutique sera plus que jamais le rouage d'un système qui l'inclut et le déborde.

Comment accueillir et entendre un torturé?

Considérer les effets de la torture comme une souffrance psychiatrique habituelle redouble l'intention politique de ségrégation et d'exclusion de l'opposant politique. Contre celui-ci, accusé de mettre en péril l'ordre social, nommé instigateur du chaos, tous les moyens répressifs seront utilisés pour l'exclure de la communauté. Le « déviant social » sera assimilé au « déviant mental », et traité comme le décrit Foucault.

En même temps, pour le thérapeute, médicaliser ou psychiatriser le problème est un geste défensif, d'évitement de

* *Noxa*, mot latin qui signifie dommage (au sens de dommage corporel), est utilisé ici à la place d'« agent pathogène ».

l'horreur toujours présent dans l'acte thérapeutique. C'est la fuite devant l'effroi irrationnel induit par la violence politique.

Contre cette force d'inertie et pour éviter le risque de psychiatrisation, on partira d'une position éthique qui introduit l'articulation entre l'espace thérapeutique et l'espace sociopolitique, en assumant ce que cette articulation peut avoir d'impossible. La position du thérapeute ne sera pas la même s'il s'agit, pour lui, d'apaiser la douleur d'une personne ou si, prenant le risque d'entamer la cohérence de ses modèles et de déplacer les limites de sa pratique, il tentera d'écouter, dans la souffrance d'un sujet, la violence de l'histoire.

L'efficacité du dispositif thérapeutique dépend de la restitution d'un espace anthropologique, social et juridique, et, à partir de là, de l'articulation de l'atteinte individuelle à l'Histoire et à une mémoire collective. L'agression, au-delà de la destruction d'un seul, d'un groupe ou d'un peuple, détruit ou désarticule une appartenance, par le martyre; la *noxa* vise à détruire, à déclarer non advenues, inexistantes et hors du monde une pensée et une croyance différentes. « La torture, dit M. de Certeau, se situe dans le champ d'un processus idéologique qui substitue à la plurivocité sociale vivante une dichotomie totalisante entre " le propre " (éthique, politique ou social) et le caractère d'exclusion du " sale " qui marque toute différence... Une nomination organise l'agir : juif, subversif ou n'importe quel autre surnom sont suffisants pour assigner quelqu'un au supplice. Dans la technocratie contemporaine, la torture se situe à la charnière de ce qu'il faut éliminer pour qu'un ordre règne. Exclure " le sale " pour que " le propre " du système puisse continuer à fonctionner *. »

Logique implacable, imprimée dans le corps et dans l'es-

* Michel de Certeau, *op. cit.*

prit du torturé; elle resurgira pendant le processus thérapeutique avec plus ou moins de force.

Que fait le patient de son symptôme? Qu'est-ce qu'il a fait pour produire cette souffrance et ce destin? Ou, d'un point de vue différent : quelle est la relation avec son histoire pulsionnelle, infantile? Voici quelques questions familières que tout thérapeute se pose.

La « suspicion » selon laquelle le patient serait « l'auteur » de sa place de victime peut être une clé féconde dans la thérapie des névroses. Étendre allégrement cette doctrine à la psychothérapie d'un torturé mérite une réflexion attentive. Pour le thérapeute, il n'y a pas de symétrie entre l'horreur sexuelle, universelle, des origines et l'horreur de l'extermination politique, triste privilège d'une minorité.

Tout en gardant comme but idéal, inaccessible, sa neutralité et la bonne distance vis-à-vis du patient, le thérapeute doit se montrer capable, lorsque le patient est une victime de la torture, de distinguer les deux formes de terreur.

C'est là que la psychanalyse a pu repérer l'articulation entre le corps du désir et de la douleur et la parole qui l'exprime en un point originaire, socle de la condition humaine. C'est là que frappe la torture, visant à s'approprier le privé, le secret, le coin le plus sacré de l'esprit. C'est dire que la torture, en ce qu'elle frappe et blesse cette intersection, réalise, par l'agression d'un seul, une menace contre la civilisation. On comprend, de même, comment la souffrance de quelques-uns provoque la panique et la paralysie dans le groupe humain concerné : fait crucial qui ne s'est jamais démenti. L'articulation de l'individuel et du collectif ne peut être méconnue dans la réflexion sur la torture. Aporie d'autant plus difficile à éviter que le thème des effets de la torture nous ramène sans cesse à la problématique, difficile mais privilégiée, de la relation du sujet en communauté avec la culture, la généalogie et l'histoire.

3. *Parler la torture. Le « cadre ».*

Quelle parole peut circuler, se transmettre, lorsque l'horreur de la torture marque un individu, un groupe ou un peuple? La question, sans réponse possible, interroge plusieurs registres.

Qu'en est-il, par exemple, des liens entre la psychopathologie et la transmission de la mémoire collective, de la culture, des valeurs éthiques et esthétiques en constante mutation et conflit? Quelles sont les fonctions de l'idéal et du sacrifice? Comment s'inscrivent-ils à la frontière entre le sujet individuel et les ensembles transsubjectifs?

A la lumière de la clinique, pourrait-on penser différemment la pathologie de la troisième génération suivant la Seconde Guerre mondiale et le génocide juif, si le procès Barbie et sa sanction symbolique s'étaient produits quarante ans auparavant? L'hypothèse qui veut que cette pathologie hérite, comme dans la psychose, du non-dit et du non-sanctionné par la première génération est-elle trop risquée?

Quelle incidence ont les actes collectifs, sanctions juridiques et sociales d'une injustice, qui exorcisent la terreur? Quelle est la portée de ces actes, de leur existence ou de leur absence, sur le plan subjectif individuel? Tout porte à penser que les actions collectives de catharsis et d'élaboration sont essentielles (mères et grand-mères de la *Plaza de Mayo*, ateliers populaires *Fasic* au Chili) et que dans les centres d'accueil pour les victimes de la torture, rencontrer les autres, manger ensemble ou écouter de la musique est aussi important que le cabinet du psychothérapeute.

Dans une autre perspective, les issues possibles de la thérapie ne sont pas les mêmes si le patient reste dans son pays d'origine, si ces troubles sont traités en Europe, à Toronto ou au Danemark; non seulement parce que la

transplantation, l'exil et la transculturation marquent autrement l'expérience, mais aussi parce que la morosité entre l'espace thérapeutique et l'espace politique et social est différente pour les deux termes du binôme thérapeutique.

Dans le pays d'origine, sous la violence dictatoriale, la tentation de soumission ou de rébellion, placée pour l'une sous le signe de l'adaptation et de la survie, et, pour l'autre, sous celui de l'héroïsme, du sacrifice et de l'idéal, existe également pour celui qui consulte comme pour celui qui soigne.

Quand on est dans un pays lointain (distance géographique, économique et culturelle), la perte dans la traduction conduit à un sentiment d'étrangeté, d'usurpation et de profanation de l'expérience originaire, que le sujet vit comme trahison ou aliénation.

On est ainsi toujours trop près ou trop loin de l'objet à interroger. Le désastre, dit M. Blanchot, suscite toujours ce mouvement contradictoire d'attrait et d'évitement du regard. Il est difficile de définir la part de cette distance ou de cette proximité qu'il faut attribuer à des facteurs sociaux et consciemment repérables, et celle inhérente à la nature même de « l'objet » en question. De sorte que, même si les difficultés transculturelles peuvent être partiellement surmontées, il reste les difficultés intrinsèques à la parole elle-même pour penser et pour signifier l'horreur. La dialectique entre parler et se taire, entre parole et silence, n'est pas nette. Que dit un torturé à son jeune enfant? à ses êtres chers? Cela n'est pas étranger, sans doute, à ce qu'il peut se dire à soi-même et aux limites impossibles entre mémoire et oubli. Quelles sont les frontières entre une parole intime et une parole publique? Qu'est-ce qui est propre à une situation thérapeutique et quelles sont les frontières et les clivages avec le monde médiatique et les institutions des droits de l'homme? La vie qui pousse et continue prescrit l'oubli qui est ressenti comme trahison des idéaux et des êtres qui ont succombé.

Cependant, une expérience extrême produit toujours une marque et transforme le destin. C'est sous deux formes que le souvenir est à l'œuvre : l'une, celle de la réminiscence traumatique, intrusive, envahissante et épuisante; l'autre, celle d'une douleur qui peut devenir moteur d'une sublimation donnant à nouveau un sens au destin. Le torturé se présente comme le témoin incarné d'une plaie qui concerne l'humanité tout entière. Son corps blessé s'offre comme symbole, bannière où s'inscrit l'atteinte à ce que Robert Antelme appelle « le sentiment d'appartenance à l'espèce humaine ». C'est cette condition emblématique du torturé, condensation et synthèse du singulier et de l'universel, qui nous interpelle.

On en sait peu sur l'inscription du social et des institutions de la culture dans le psychisme. « La torture, écrit Michel de Certeau, se situe dans la relation triangulaire entre le corps individuel, le corps social et la parole, qui advient à passer un contrat entre les deux. Le geste du bourreau grave dans la chair l'ordre qui s'acharne à obtenir l'assentiment par soumission. Par la peur et la délation, le pouvoir cherche à obtenir une confession primordiale : accréditer que lui, le pouvoir agissant, est normatif et légitime *. »

Si cette approche permet de recentrer quelque chose d'essentiel, ce serait une triste réponse que de faire entrer l'objet d'étude dans le cadre d'une nosographie connue ou d'inventer de nouveaux tableaux cliniques, afin de le contenir dans les paramètres du savoir. Le corps mis en pièces reste le support de l'être. Soigner, ce n'est pas seulement dresser l'inventaire des dégâts physiques et psychiques et en tenter la réparation; c'est aussi essayer d'articuler ces dégâts à une nouvelle façon d'être, reconnaissable par la parole, le geste et le destin.

La position du thérapeute ne sera pas la même s'il se situe face à un tableau morbide, fait de symptômes ou de

* M. de Certeau, *op. cit.*

séquelles, ou s'il sait que la souffrance de l'autre concerne les fondements mêmes de son être.

Il ne s'agit donc pas de médecine, ni de traiter la névrose « traumatique », ce qui engagerait le thérapeute dans la voie objectivante des psychiatres du XIX[e] siècle, mais d'une interrogation des assises de la culture comme déterminantes de la constellation identificatoire.

Le *Heimlich* exprime par sa qualité d'intime et de secret la relation ancestrale au monde. Relation si intime et permanente qu'elle est silencieuse, muette (syncrétique, dirait José Bleger). Le climat de terreur dictatoriale et l'institutionnalisation de la torture, désignée en termes juridiques comme perte des libertés individuelles, se traduisent dans la subjectivité comme perte de l'étayage social nécessaire au fonctionnement psychique et comme intériorisation de la terreur.

Freud, dans sa *deuxième topique,* attribue le rôle prévalent à la triade œdipienne, les parents étant les médiateurs de l'intériorisation de la culture et de son rôle identificatoire et structurant. Dans *Psychologie collective et analyse du moi,* la logique est autre et nous la croyons plus adéquate à notre réflexion. L'imposture de la loi totalitaire pervertit, par la violence et la soumission, les racines mêmes du lien social, base de la civilisation. L'atteinte du lien social ébranle le matriciel de la constellation identificatoire, simultanée mais non subordonnée à l'identification parentale, aussi archaïque et originaire qu'elle.

C'est par ce chemin, qui touche aux identifications matricielles, que la recherche de « savoir » dans la thérapie peut redoubler, comme répétition traumatique, le vouloir-savoir du bourreau. Paradoxe à ne pas sous-estimer. La torture et la médecine ont en commun la relation au corps et la familiarité avec la douleur, que l'une inflige et l'autre soulage. Cette proximité doit nous rendre attentifs à la façon d'accueillir la réminiscence des expériences de torture et nous

mettre en garde contre la chute dans la fascination visuelle de l'horreur. L'écoute n'a pas pour objet de provoquer l'abréaction de l'expérience de terreur. Elle doit privilégier la douleur et la répétition, entreprendre un travail de déchiffrage des restes et, à partir du présent, redonner sens au passé. Travail de mémoire partant de la réminiscence, intrusive et traumatique, et allant vers la remémoration pour reformuler les idéaux, pour permettre, au-delà de l'idéalisation, le jaillissement de l'ambivalence, de la haine et de l'incomplétude.

Dans l'immense solitude du combat du torturé avec son bourreau, l'enjeu n'est pas seulement celui de l'aveu. Car livrer le secret, avouer, c'est se plier à la volonté omnipotente du tortionnaire, et à partir de là souffrir l'atroce transparence de la dépersonnalisation. Le secret et l'opacité intime sont fondements de l'identité. Sa perte – transparence de la pensée – est la chute dans la folie. Dans le monde oniroïde de la soif, de la faim, de l'épuisement et de la privation sensorielle, se taire ou dire constituent la bataille pour la possession ou la perte de son être. Dans la lutte acharnée pour le secret d'une parole, d'une pensée ou d'un corps, les sentiments d'humiliation, de honte et de haine sont inéluctables. L'élucidation de ces sentiments, leur symbolisation seront différentes s'ils sont livrés aux soins solitaires de chaque « victime » ou si le collectif sanctionne ce qui est advenu, si cette sanction s'inscrit dans l'histoire et la culture.

## A PARTIR DE CES PRÉMISSES, UNE CLINIQUE

Écouter un torturé implique de se situer par rapport à une histoire antérieure qui a abouti à la folle alternative d'avouer pour demeurer en vie, ou se taire au risque de mourir. Or, cet aboutissement arrive rarement d'emblée, il

est précédé de l'usure que produit, dans la subjectivité, l'imposture de la loi d'une société dictatoriale.

Dans une société de droit, la représentation psychique du social a une certaine différenciation et une certaine cohérence. Mais sous un régime de terreur, il se produit une collusion entre la cruauté concrète de l'appareil politique de répression et les aspects terrorisants de l'objet originaire. Discerner les limites entre ce qui est vraisemblable et ce qui est absurde, entre la menace réelle et la menace fantasmatique est loin d'être évident. La disproportion entre la transgression et la punition est de règle, parce que la punition, au-delà de la loi, se veut exemplaire. La rumeur ajoute un effet expansif, toute la communauté est alors immergée dans l'usure de la pensée. La dépossession des règles élémentaires de l'État de droit, faisant fonction de support psychique, produit des moments de panique. Celle-ci, par la rupture des liens du groupe, ouvre la porte à la soumission au pouvoir tyrannique. Traiter un torturé, c'est pouvoir assumer cette histoire; histoire où l'appropriation par le pouvoir des ressorts élémentaires de la logique quotidienne a été intériorisée comme tolérance à l'abus.

Lors des consultations, la terreur de la torture est rarement dite d'emblée. Si cela arrive, c'est le fruit d'une parole stéréotypée, non liée à une élaboration; ou sinon, il faut craindre l'imminence d'une décompensation. Quelle que soit la manifestation symptomatique qui motive la demande d'aide, il y a déjà eu un premier travail d'élaboration fait seul ou avec des compagnons, qui ont traversé la même expérience. Travail lié à la réaccommodation de la perception de soi, pour se convaincre qu'on n'est pas devenu fou, ou simplement destiné à limiter le sentiment de folie. Ce vécu, difficilement avouable, nous le pensons toujours présent et à l'œuvre. Connaître l'existence de cette folie virtuelle ou manifeste peut aider le thérapeute à ne pas se laisser égarer dans la diversité des symptômes déployés.

Pour entendre les liens entre les diverses plaintes et symptômes, il importe moins de s'attarder sur les détails de tableaux cliniques que de chercher en quoi ils sont articulés avec l'histoire antérieure. Si l'on peut repérer le point où la constellation identificatoire a été touchée, un travail de recomposition et de réparation peut commencer.

Il faut néanmoins savoir que l'assimilation complète du vécu est impossible : des zones de silence sont nécessaires et le thérapeute doit respecter ces limites infranchissables, sans les entendre comme des résistances. Il faut interroger la dialectique de la terreur et du « Je ne veux pas savoir » et les séquelles qui s'organisent à partir de la méconnaissance.

Cette réflexion n'est légitime que si l'on peut reconnaître ce que nous avancions plus haut, à savoir que, face à l'expérience limite de la torture, la parole s'accompagne d'un sentiment de profanation, qu'elle porte un vécu de trahison de l'expérience originaire qu'elle évoque. On peut repérer cette distance dans l'intervalle entre le témoignage stéréotypé et parfois impudique et la production créatrice et signifiante qui peut naître de la douleur.

Un fantasme complémentaire, à l'image d'un thérapeute détenteur du savoir, peut surgir : quelqu'un a vu et a vécu l'horreur et en connaît la vérité. Le fantasme cristallise une certaine fascination pour l'effroi qui captive le patient et son entourage, y compris le thérapeute, par le biais du transfert. L'essentiel, par rapport à l'horreur, c'est de la repérer et de la maintenir comme « reste » non intégrable.

## LA SITUATION THÉRAPEUTIQUE

Dans les premières périodes, le « cas » du torturé se présente sous le profil connu de la névrose traumatique.

La différence n'est pas dans la physionomie clinique; c'est

dans l'articulation particulière de l'individu au collectif que la torture constitue une *noxa* spécifique.

Au début, comme lors d'un vécu traumatique, l'urgence de dire, de faire savoir l'expérience de l'horreur semble un trait presque universel. Le rythme accéléré, hypermnésique, ainsi que la répétition insistante, rigide, stéréotypée du même récit semblent être la norme. L'urgence de dire n'est pas seulement celle du patient, mais aussi celle de l'interlocuteur, informel ou institutionnalisé. Parfois, dissimulée derrière la réticence, l'explosion cathartique finit par faire irruption. Retour à la terreur accompagnée d'un sentiment d'actualité absolue de l'expérience, échec de la dissociation entre passé et présent, absence de limites entre présence et souvenir.

Cette sémiologie nous semble plus importante que la référence à la structure psychopathologique antérieure du sujet. On le sait bien, tout événement agit sur une organisation pulsionnelle et/ou sur une névrose infantile préexistante qui vont teinter le style avec lequel on s'approprie les événements.

Il est important de souligner que la parole abréactive, imitation de la répétition du trauma, n'est pas, comme on le prétend parfois, curative. Personne n'élabore en racontant seulement ce qui s'est passé. Si c'est un moment important, voire nécessaire, ce n'est pas un but. Sa transparence apparente garde son opacité essentielle.

Un des thèmes qui assiègent fréquemment le torturé avant et pendant la thérapie est celui du secret et de la délation, en miroir avec la consigne du système tortionnaire d'arracher de « l'information ». La fierté d'avoir gardé le secret ou la honte de n'avoir pu le faire sont au cœur du conflit et de l'interaction entre un niveau intrapsychique et un autre transindividuel, groupal. C'est un axe qui organise la dignité et l'indignité : j'ai pu tenir plus que l'ennemi, ou celui-ci a fait de moi son esclave. Le groupe d'appartenance fonctionne

comme boîte de résonance qui amplifie la polarité entre héroïsme et honte.

Si l'on ne doit pas négliger ni gommer les conséquences historiques et politiques de la distance éthique entre le résistant et le collaborateur, entre héros et traître, il convient de ne pas en rester là, à un niveau manifeste. Parce que notre position face à la misère humaine n'est pas la même dans le cadre de la consultation et dans la vie, mais surtout dans une perspective plus opérationnelle et pragmatique, parce que l'alternative manichéenne entre héros et traître est propre à la psychologie de la rumeur; dans notre pratique clinique, la gloire et la fragilité du comportement conscient et de la fantasmatique sont plus nuancées et contradictoires. Le martyre efface, au moins partiellement, les limites du sujet lucide et conscient; c'est dans le voisinage de l'onirisme et de la confusion que se font les choix et se fabriquent les souvenirs. Il n'est donc pas évident de tracer les limites entre secret et aveu, entre ce que l'on a tu et ce que l'on a donné dans la réalité consciente et dans la réalité fantasmatique.

Aussi, l'élaboration de l'expérience n'a-t-elle pas lieu dans la plate limpidité du témoignage. On traverse un labyrinthe de gloire, de misère et d'humiliation, aux fondements mêmes de l'être.

La persistance, l'insistance du dilemme du héros et du traître dépasse l'enjeu de la vérité historique. Cette alternative, véhiculée par la rumeur, exprime des structures plus essentielles. Elle tire son importance du fait qu'elle permet de représenter et de figurer une partie de l'impensable de la terreur. Tels le protagoniste et le chœur de la tragédie grecque, le sujet et son entourage dramatisent une imagerie de la réalité où se dévoilent les points fixes de la structure. A l'intérieur de la structure, se plier ou résister sont des pôles nécessaires : c'est la nécessité de les distinguer et de les maîtriser par la répétition qui donne sa force au retentissement du traumatique.

## LES DÉNOUEMENTS

La torture moderne est programmée intelligemment pour détruire en dépossédant la personne de la constellation qui constitue son noyau d'identité. Par conséquent, l'expérience de la torture n'est pas une maladie guérissable dans des délais que l'on peut définir. Elle constitue une rupture de l'identité, en partie définitive, qui opère comme noyau signifiant, quel que soit son silence symptomatique ou ses manifestations pathologiques ou créatrices.

Ses effets ne se limitent pas à l'individu concerné, mais ils débordent sur le groupe familial et la descendance, et sur d'autres ensembles transsubjectifs. Comment la marque de l'horreur se transmet-elle? Qui est le destinataire ou le dépositaire privilégié de l'angoisse et de l'intolérable? La notion de marque permet d'inclure autant la séquelle que la symbolisation créative des alternatives d'élaboration.

Dans le travail d'élaboration, on peut définir un temps de mutation qui advient quand le souffrant peut abandonner la position qui le capte, dont il est prisonnier : être la nourrice de son corps abîmé et de son âme en deuil, enfermé dans son ghetto de douleur pour lécher ses blessures, croyant qu'il ne peut survivre que s'il reste collé au moment originaire de sa déchéance. Une mutation se produit quand il peut se détacher du bourreau omniprésent, se séparer des images familières et chères, souillées et humiliées, quand il peut créer d'autres figures à aimer, reformuler des idéaux, redéfinir dans des termes personnels un destin, une cause ou un idéal. Travail d'élaboration qui dépasse les niveaux conscients de la personnalité, et pour lequel les groupes d'appartenance et la qualité de l'accueil constituent un support décisif.

La corrélation entre l'entreprise d'extermination et le geste réparateur de la pensée et des mots n'est ni facile ni évident. Il convient d'insister sur le fait que la torture n'est pas réductible au répertoire des violences et des agressions physiques et psychologiques. L'agression est seulement un moyen, un outil par lequel le système tortionnaire vise à créer une victime, en fabriquant un sujet dépossédé de la relation avec soi-même, dépouillé de sa mémoire et de ses idéaux.

L'expérience de la torture tente de faire d'un humain l'ombre d'un humain. Il y a toujours un point où elle y réussit, dans l'esprit, le corps ou le destin. C'est le prix à payer, marque d'une douleur définitive. Cette trace n'est pas à entendre seulement comme séquelle dans le sens médical de moins-value ou d'appauvrissement; comme toute expérience humaine tragique, elle peut devenir graine féconde de production signifiante. C'est pour cela que nous n'identifions pas la torture à un agent producteur d'effets morbides, et que nous la qualifions d'expérience qui agit en reformulant le destin, et qui ébranle pour toujours un être dans sa position subjective.

L'inconfessable, dit M. Blanchot, n'est pas ce que l'on confesse; il n'y a pas de confidences qui le révèlent, ni à soi-même, ni à l'être aimé, ni au thérapeute. L'inconfessable se met en évidence quand quelque chose de pressant et de péremptoire le fait advenir.

D. Mascolo publie, quarante ans après, une lettre oubliée que R. Antelme lui écrit à son retour de Dachau. Il dit :

> « Quel tourbillon ininterrompu de métamorphose de ce qui réellement eut lieu, réellement fut vécu et réellement pensé ne faut-il pas que soit le simple cours de l'existence en proie au jeu sans contrôle de mémoire et d'oubli pour être ainsi capable d'engloutir en nous,

hors pensée, cela même grâce à quoi prit un sens et sur quoi continue de se fonder notre présence au monde, et que nous n'avons à aucun moment été en état seulement de nommer *! »

* Dionys Mascolo, *Autour d'un effort de mémoire – Sur une lettre de Robert Antelme*. Éd. Maurice Nadeau, Paris, 1987.

Sources

AMATI S., 1975, « Quelques réflexions sur la torture pour introduire une discussion psychanalytique », Conférence, centre R. de Saussure, Genève, février 1975.
« Qualche riflessione sulla tortura per introdurre una discussione psicoanalitica », *Rivista di psicoanalisi,* Roma, Anno XXIII, 3, 461-478, 1977.
« Reflexionen über die Folter », *Psyche,* Stuttgart, XXXI, Heft 3, 227-245, 1977.
AMATI S., 1984, « Megamorts, unité de mesure ou métaphore? », *Bulletin de la Société suisse de psychanalyse,* 18, 11-19.
« Megamuertos, unidad de medida o metafora? », *Revista de psicoanalisis,* tomo XLII, 6, 1373-1382, 1985.
ANTELME Robert, *L'Espèce humaine,* Gallimard, coll. « Tel ».
BARROIS Claude, « Action du traumatisme, Traumatisme en action, Action sur le traumatisme », in *Les Actes, Nouvelle Revue de psychanalyse,* n° 31, printemps 1985, Gallimard, 239-257.
BERNARDI Ricardo, *Psychanalyse, étayage social,* Patio.
BLANCHOT Maurice, *L'Entretien infini,* Gallimard, 1969.
– *L'Écriture du désastre,* Gallimard, 1980.
BLEGER Leopoldo, « A l'horizon », *Psychanalystes,* n° 13, octobre 1984.

BLEGER Leopoldo, ULRIKSEN-VIÑAR Maren, « Souffrance de l'horreur – Une nouvelle problématique pour la psychiatrie et la psychanalyse de l'Amérique latine? » A paraître in *Encyclopédie Diderot,* 1988, PUF, Paris.

CANGUILHEM G., *Le Normal et le Pathologique,* PUF.

FREUD S., 1894, « Les psychonévroses de défense », in *Névrose, psychose et perversion,* PUF, Paris, 1973.

– 1895, *Études sur l'hystérie,* PUF, Paris, 1956.

– 1896, « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », in *Névrose, psychose et perversion,* PUF, Paris, 1973.

– 1919, « L'inquiétante étrangeté », in *Essais de psychanalyse appliquée,* Gallimard, coll. « Idées », 1983.

– 1921, « Psychologie collective et analyse du moi », in *Essais de psychanalyse,* Payot, 1981.

– 1926, *Inhibition, symptôme et angoisse,* PUF, Paris, 1951.

– 1930, *Malaise dans la civilisation,* PUF, Paris, 1971.

GIL Daniel, *Tortura e identificacion primaria,* EPPAL, Montevideo, 1989.

GOMEZ MANGO Edmundo, « La parole menacée », in *Revue française de psychanalyse,* n° 3, 1987, 899-914.

« De la torture et du secret », in *L'Information psychiatrique,* vol. 64, n° 3, mars 1988, 313-319.

« Une parole exilée », *Nouvelle Revue de psychanalyse,* n° 36, automne 1987.

HASSOUN Jacques, « Communication au colloque " L'Étranger " », *L'Imparfait,* n° 1.

LERY Nicole et LABARTHE J.-F., *Torture : bibliographie, 1019 références.* Laboratoire de Médecine légale, Lyon Nord, Genève – Lyon, 1984, 81 p.

LERY N., CHAMBAZ H. et LABARTHE J.-F., *Le Personnel soignant face à la torture et aux traitements inhumains, cruels et dégradants,* Méd. et Hyg. (Genève), 42, n° 1559, 11 avril 1984, 1201-1208.

LIFTON R., 1980, *The Broken Connection,* Touchstone Book, New York.

LIRA Elizabeth, WEINSTEIN Eugenia *et al., Psicoterapia y Represion Politica,* Mexico D.F., Siglo XXI, 1984.

PUGET J., 1985, « Violencia social y psycoanalisis », polycopié, Buenos Aires.

PUGET J., 1987, *En la busqueda de una hipotesis. El contexto social.* XXXV[e] congrès IPA, Montréal.

PUGET J., WENDER L., 1985, « Analista y paciente en mundos superpuestos », *Psicoanalisis, IV,* 3, 502-522.

PUNAMAKI Raija-Lena, *Childhood under Conflict, The Attitudes and Emotional Life of Israeli and Palestinian Children,* Tampere Peace Research Institute, Research Report, n° 32, 1987.

RESZCYNSKI Katia, ROJAS Paz, BARCELO Patricia, *Torture et résistance au Chili,* Paris, Éd. l'Harmattan, 1984.

ROLLAND Jean-Claude, « Un homme torturé : Tito De Alencar », in « L'amour de la haine », *Nouvelle Revue de psychanalyse,* n° 33, printemps 1986, Gallimard, 223-234.

SCARRY Éliane, *The Body in Pain, the Making and Unmaking of the World,* Oxford University Press, 1985, Oxford, New York.

SOMNIER F.E. et GENEFKE I.K., « Psychotherapy for Victims of Torture », *Br. J. Psychiatry,* 149, septembre 1986, 323-329.

STOVER E. et NIGHTINGALE E.O. *(edited by), The Breaking of Bodies and Minds – Torture, Psychiatric Abuse and the Health Professions,* ed. W.H. Freeman and Co, New York, 1985.

TOROK Maria, « Maladie du deuil », in *L'Écorce et le Noyau,* Aubier Flammarion.

VIÑAR Marcelo, « Pedro ou la démolition », in *L'Évolution psychiatrique,* tome XLIII, fasc. III, 1978.

– « Pepe ou le délire du héros », in *Psychanalystes,* n° 14, janvier 1985.

— « Quand la loi devient une imposture », in *Psychanalyses*, n° 8, avril 1983.
VINAR Maren et Marcelo, « Exil et torture », in *Cahiers Confrontation*, n° 3, Aubier, 1981.
VINAR Maren, « L'Accueil du traumatique », in *Psychanalyses*, n° 14, janvier 1985.

Ces cinq derniers textes ont été retravaillés et remaniés pour la présente édition.

## AUTRES PUBLICATIONS


Amnesty International, *La Torture,* Paris, Seuil, 1984.

Association internationale contre la torture (AICT), *Un continent torturé,* Lausanne, Éditions Pierre-Marcel Favre, 1984.

Comision Nacional sobre la Desaparicion de Personas, *Nunca Mas Buenos Aires,* Eudeba, 1984.

Congrès de la International Psychoanalytic Association, Hambourg, 1985, in *International Journal of Psychoanalysis,* vol. 67, 1 et 2, 1986.

FASIC, « Notas acerca del tratamiento psicoterapeutico de familiares de detenidos-desaparecidos : una propuesta alternativa », *Inform. psychiatr.*, Santiago de Chile, mars 1982. « Répression, Torture et exil. Étude psychopathologique à propos des réfugiés d'Amérique latine », *Inform. psychiatr.* 59, n° 1, janvier 1983, 7-121.

*Jornadas de Salud Mental : efectos de la represion, la dimension de la psiquico, Asamblea Permanente por los Derechos Humanos,* septembre 1984, Buenos Aires.

Movimiento Solidario de Salud Mental, *Territorios,* n$^{os}$ 1, 2, 3, 4, Rio Bamba 145, 3ro, 6, 1025 Buenos Aires.

Ouvrage collectif sous la direction de Janine PUGET et René KAES, *La Violence d'État et la psychanalyse,* en presse, coll. Inconscient et Culture, Éd. Dunod, 1988, Paris.

PIDEE, *Resena Represion en Menores,* Fundacion para la pro-

reccion de la infancia danada por los estados de emergencia, 1987, Santiago, Chile.

*Psychanalystes*, n° 8, « Questions Actuelles I ».

Seminario Internacional : *Consecuencias de la Represion en el Cono Sur*, Montevideo, Sindicato Medico del Uruguay, mai 1980.

Seminario Internacional : *La Tortura en America Latina*, Buenos Aires, décembre 1985. (Pour consulter : Archives du Movimiento Solidario de Salud Mental, Rio Bamba 145, Buenos Aires.)

Tribunal Russel II, *La Violacion de los Derechos Humanos en America Latina*, Barcelona, Editorial Euros, 1976.

Consulter aussi : *CIMADE*, Conseil œcuménique des Églises, 176, rue de Grenelle, 75007 Paris, divers textes.

# Table

Présentation *par Maud Mannoni* . . . . . 5
*Chapitre 1,* Les yeux des oiseaux, *Maren Viñar*. . . 9
*Chapitre 2,* Un cri parmi des milliers, *Marcelo Viñar.* 19
*Chapitre 3,* Pedro ou la démolition, *Marcelo Viñar.* 35
*Chapitre 4,* Pepe ou le délire du héros, *Marcelo Viñar.* 57
*Chapitre 5,* Exil et torture, *Maren et Marcelo Viñar.* 69
*Chapitre 6,* L'accueil du traumatique, *Maren Viñar.* 87
*Chapitre 7,* Histoires de famille et familles dans l'histoire, *Maren Viñar*. . . . . 97
*Chapitre 8,* La terreur, la place du psychanalyste, *Marcelo Viñar* . . . . . 109
*Chapitre 9,* L'expérience de l'exil, *Marcelo Viñar* . . 123
*Chapitre 10,* Quand la loi devient une imposture, *Marcelo Vinãr* . . . . . 135
*Chapitre 11,* « L'étranger », *Marcelo Viñar*. . . . . 143
*Chapitre 12,* Réflexions sur une clinique de la torture, *Marcelo Viñar, Maren Viñar et Leopoldo Bleger* . . 153

Sources . . . . . 173

**Collection « L'Espace analytique »**

déjà parus :

Geneviève Haag, Julia Kristeva
Octave Mannoni, Edmond Ortigues
Monique Schneider
*1. Travail de la métaphore*
*Identification/Interprétation*
Ariane Deluz, Bernard Gibello
Jean Hebrard, Octave Mannoni
*2. La Crise d'adolescence*
Collectif *3. Enfance aliénée*
Joël Dor, *4. Introduction à la lecture de Lacan*
Josée Contreras, Jeanne Favret-Saada
Jacques Hochmann, Octave Mannoni, François Roustang
*5. Le Moi et l'Autre*
Monique Schneider, *6. Père ne vois-tu pas?*
Maud Mannoni, *7. Un savoir qui ne se sait pas*
Collectif, *8. On forme des psychanalystes*
Rapport original sur les dix ans
de l'Institut psychanalytique de Berlin 1920-1930
Cosimo Trono, *9. Figures de double*
Marc Augé, Monique David-Ménard, Wladimir Granoff,
Jean-Louis Lang, Octave Mannoni
*10. L'Objet en psychanalyse*
Marie-Cécile et Edmond Ortigues
*11. Comment se décide une psychothérapie d'enfant?*
Maud Mannoni et l'équipe des soignants
*12. Bonneuil, seize ans après*
Jean Florence, Julia Kristeva, Monique David-Ménard
Ginette Michaud, Jean Oury, Jacques Schotte, Conrad Stein

*13. Les Identifications*
*Confrontation de la clinique et de la théorie*
*De Freud à Lacan*
Joël Dor, *14. Structure et Perversions*
Joyce McDougall, Octave Mannoni, Denis Vasse
Laura Dethiville
*15. Le Divan de Procuste*
*Le Poids des mots, le mal-entendu du sexe*
Conrad Stein, *16. L'Enfant imaginaire*
Jean Clavreul, *17. Le Désir et la loi*
*18. Journal d'une petite fille*, préface de S. Freud
Maud Mannoni, *19. De la passion de l'Être à la « Folie » de savoir*
Roger Dorey, *20. Le Désir de savoir*
*Nature et destins de la curiosité en psychanalyse*
Malcolm Bowie, *21. Freud, Proust et Lacan.*
René Tostain, *22. Le Temps d'aimer.*
Paul Machis, *23. Face à l'ordre des lois*

*Cet ouvrage*
*a été composé*
*et achevé d'imprimer*
*en février 1989*
*par l'Imprimerie Floch*
*à Mayenne.*

*D.L., mars 1989.*
*Éditeur, n° 2911.*
*Imprimeur, n° 27515.*
*Imprimé en France.*

Ce livre écrit par deux analystes uruguayens, Maren et Marcelo Viñar, interroge les liens entre la réalité sociale, politique et l'histoire d'une part, cela à travers l'expérience de totalitarisme des dictatures latino-américaines, leur mode d'action vis-à-vis de l'individu : terreur, privation de liberté, torture.

C'est l'intrusion d'une réalité sociale et politique dans l'espace analytique de la cure qui suscite les questions traversant le recueil. Que se passe-t-il quand la réalité agit de manière immédiate sur le vécu, redoublant la perte originelle qui fonde la position de sujet ? Comment distinguer le gouffre universel des phobies infantiles si sa collusion avec le quotidien les multiplie ? Qu'en est-il de l'indicible de l'horreur et de sa transmission ?

La place de l'analyste est également interrogée : comment distinguer la terreur liée à la réalité politique, de celle provenant des fantasmes des origines comme celle venant du traumatique ?

Enfin, une place à part est faite à la torture. Qu'il s'agisse de sa finalité (il ne s'agit pas d'obtenir des renseignements, mais de créer la soumission) ou de ses méthodes (elle semble viser, à travers la violence exercée sur les corps, la structure même de l'appareil psychique), la torture est présentée comme le noyau de la scène de l'horreur. Elle amène à aborder la question du corps, de sa place et de ses limites.

Ce livre ne manquera pas de susciter des polémiques. Les auteurs ont cherché à garder vivante la mémoire d'un passé qui nous concerne tous. Au moment de regagner leur pays, après une fuite de quinze années, ils nous disent : *une fois l'exil commencé, il n'en finit jamais.*

*Les auteurs* : docteurs en médecine, psychanalystes membres de l'Association psychanalytique de l'Uruguay. Durant leur séjour en France, l'un a travaillé à la clinique de La Chesnaie et a participé aux travaux de l'Ecole de psychiatrie institutionnelle ; l'autre a été responsable, dans le secteur public, d'une équipe de psychiatrie infanto-juvénile. Ils ont publié leurs recherches psychanalytiques dans des revues de langue française et espagnole.

Illustration de couverture :
Wifredo Lam, eau-forte, 1966 (détail).
Illustration pour le livre "Lessive du loup"
de D. Fourcade, édition G.L.M.
© SPADEM

9 782207 235539
B 23553.4 3.89
ISBN 2.207.23553.X
129 FF TTC